

Jean-Jacques Greif

Une nouvelle vie, Malvina

jjgreif.com

1916 La sœur de Nelly

Moi, je veux naître, c'est tout. Je ne sais rien de la Grande Guerre, de l'armée autrichienne et de l'armée russe, des terribles cosaques qui occupent la ville de Lwów¹, des partisans polonais qui résistent. Quand ma mère perd les eaux, ma grand-mère a très peur :

– Je ne peux pas aller chercher la sage-femme. La nuit est déjà tombée. Il y a le couvre-feu. Tu entends les coups de fusil ?

– Mais enfin, maman, c'est un cas de force majeure.

– Ton mari est absent, comme d'habitude.

– Il est parti au front. Tu ne vas tout de même pas le lui reprocher. Ce n'est pas comme s'il était au cabaret.

– Vous auriez pu attendre la fin de la guerre avant de refaire un enfant !

– La guerre peut durer encore dix ans. La vie doit continuer.

– Les cosaques vont m'arrêter. Tu sais ce qu'ils font aux femmes.

– Écoute, maman, à ton âge, tu ne risques plus rien.

– Et s'ils découvrent que je suis juive ?

– Soit tu amènes la sage-femme, soit tu m'accouches toi-même. Dépêche-toi !

– Il gèle à pierre fendre. Je vais certainement attraper froid.

– Arrête donc tes jérémiades, maman. J'ai mal, fais quelque chose !

– C'est bon, c'est bon. J'y vais... Ah, Seigneur...

Ma grand-mère s'enveloppe dans tous les châles qu'elle peut trouver, si bien qu'elle ressemble à un énorme oignon, puis elle descend dans la rue en grommelant.

– *Oy weh*², elle choisit bien son jour pour accoucher. Les soldats se battent dans la ville... Il fait tellement froid. Pourvu que mon nez ne gèle pas !

On aperçoit au loin un éclair orangé, puis on entend un vague claquement, comme assourdi par la neige. Soudain, ma grand-mère voit l'un de ces redoutables cosaques. Ces sauvages, ces chiens sanguinaires. Ils saisissent les juifs par la barbe et les traînent derrière leurs chevaux. Ils soulèvent la jupe des femmes... Que l'Éternel me protège !

En vérité, c'est un tout jeune homme, presque un enfant, tout emmaillotté dans des bandes de laine. Il paraît encore plus effrayé qu'elle.

– Que faites-vous dehors, grand-mère ? Remontez vite chez vous. C'est très dangereux. Des partisans sont embusqués là-bas, derrière l'usine.

– Excusez, monsieur l'officier. Ma fille avoir bébé. Je prévenir sage-femme.

– Ah, hmm, je comprends. Montrez-moi le chemin. Je vais vous accompagner. Restez le plus près possible du mur. Je ne suis pas un officier, mais un simple soldat.

¹ Pron: Lvouf. En 1815, la Pologne avait été partagée entre la Russie, l'Allemagne et l'empire Austro-Hongrois. La ville de Lwów appartenait à ce dernier et s'appelait Lemberg. Elle se trouve aujourd'hui en Ukraine et s'appelle Lviv. Voir les cartes à la fin du livre.

² Oh malheur !

Ma grand-mère parle le yiddish et le polonais, mais elle connaît aussi un peu la langue des cosaques, l'ukrainien, parce que les paysans de la région de Lwów sont ukrainiens.

Dès que ma grand-mère revient avec la sage-femme, je nais. Je sais tout cela parce que ma grand-mère m'a souvent raconté ma naissance.

– J'ai dû escalader une barricade. À mon âge ! Tu es née le premier février. Il faisait trente degrés au-dessous de zéro. La sage-femme a glissé sur une plaque de verglas. Elle n'était pas contente.

Son ton est chargé de reproches. Je me sens coupable d'être venue au monde. Par ma faute, la sage-femme a failli se casser la jambe.

Mon père passe trois jours à la maison en août 1916, au cours d'une permission. C'est à ce moment-là, alors que j'ai six mois, qu'il me voit pour la première fois. Il rentre pour de bon en mars 1918, quand la Russie – devenue l'Union Soviétique – fait la paix avec l'Allemagne et l'Autriche. J'ai plus de deux ans. Je suis très bavarde et je cours partout. Je ne comprends pas pourquoi cet inconnu s'installe chez nous. Je le trouve affreux avec sa moustache qui sent le tabac ranci. Je refuse de l'embrasser.

1922 Les fraises sauvages

Je joue toute seule sous la surveillance de Babudia¹, ma grand-mère, pendant que ma mère travaille. Babudia ne m'aime pas. Je suis trop blonde.

– Tu as l'air d'une *shikse*², avec tes yeux bleus et tes cheveux dorés. C'est la faute de ton père. Ta mère n'aurait jamais dû épouser ce Zien. Il a honte d'être juif. Tu as ses cheveux. Nelly était bien brune, au moins. Quel dommage qu'elle soit morte !

Nelly est morte dix mois avant ma naissance, à l'âge de deux ans. Je ne suis qu'une remplaçante. Elle était belle et gentille ; je suis affreuse, désobéissante et têtue. Nelly la jolie et Malvina la laide ! Je la déteste.

Je ne connais aucun enfant. Notre maison se trouve dans un quartier catholique. Mon père ne veut pas vivre dans le ghetto.

– Nous ne pouvons tout de même pas habiter au milieu de tous ces juifs moyenâgeux avec leurs caftans et leurs barbes, dit-il. Un vent de renouveau souffle sur toute l'Europe après cette guerre. Qu'est-ce que je dis, un vent ? Une tempête, qui va dissiper les vieux préjugés et abattre les barrières entre les communautés !

Ses envolées lyriques laissent ma mère de marbre :

– Il me semble que dans ton pays tout neuf, les vieux préjugés ont la vie dure. Nos voisins catholiques sont peut-être contents d'être redevenus polonais, mais ils n'ont pas

¹ Pron : Baboudia. Ce diminutif de Babka, grand-mère, est l'équivalent de notre "Mamie".

² Mot yiddish désignant une jeune femme non juive.

envie de fréquenter des juifs. Ils nous trouvent moins polonais qu'eux. Quand nous les croisons dans la rue, ils ne font pas plus attention à nous que si nous étions transparents.

J'ai sans doute des cousins de mon âge, mais je ne les connais pas. Mon père a trois frères et trois sœurs, mais il s'est brouillé avec sa famille quand il a refusé de travailler dans l'atelier de mécanique que possède mon grand-père. Il rêve d'être artiste ; en attendant la fortune et la gloire, il enseigne le dessin dans un lycée juif. Babudia dit qu'il veut peindre des femmes nues et que c'est un sacrilège.

– L'Éternel l'a interdit. Seuls les idolâtres représentent la figure humaine.

– Arrêtez de dire que je peins des femmes nues. Regardez mes tableaux sur les murs. Où voyez-vous des femmes nues ?

Il peint des paysages : des peupliers au bord de la rivière, un chalet dans la montagne, un champ de blé parsemé de coquelicots. Je trouve que ses tableaux se ressemblent tous. J'aimerais bien voir une femme nue, pour changer un peu.

Ma grand-mère critique son gendre mais se montre beaucoup plus indulgente envers son fils, mon oncle Favek. C'est un vaurien qui gagne sa vie en jouant aux cartes. Quand il perd, il vend son manteau et sa montre, et puis il vient pleurnicher auprès de sa mère. Malgré sa moustache et son chapeau mou, il ressemble à un petit garçon.

Ma mère travaille dans une fabrique de cigarettes, de l'autre côté de la ville. Elle s'est engagée comme ouvrière à l'âge de quinze ans, pour aider ma grand-mère à élever Favek après la mort de son mari. Elle est très énergique et intelligente. Elle sait faire face à toutes les situations et prend des décisions sans hésiter. À vingt-cinq ans, elle a été nommée directrice du personnel. Elle travaille beaucoup et rentre souvent tard le soir. Elle ne fume pas mais elle sent le tabac, parce que toutes les ouvrières fument en travaillant.

Quand j'étais toute petite, je parlais beaucoup à Babudia. Peu à peu, j'ai remarqué qu'elle jouait la comédie. Elle fait semblant de m'écouter, sans prêter la moindre attention à ce que je dis. D'ailleurs elle devient sourde en vieillissant. J'aime autant m'adresser à Stanislas, mon ours en peluche. Je lui raconte des histoires de princesses et de chevaliers qui se déroulent dans un royaume enchanté. J'ai inventé un jeu : je ferme les yeux et je me promène dans la maison en tendant les bras pour éviter de me cogner aux meubles et aux murs. Je sors dans la rue et je joue à la marelle toute seule. J'ai l'impression que le fantôme de Nelly m'accompagne et veut jouer avec moi, mais je refuse ses avances. En hiver, quand il fait trop froid pour sortir, je tricote auprès du poêle en faïence. Babudia me montre comment tricoter, coudre, laver le linge et la vaisselle, balayer, épousseter. Elle m'enseigne toutes les tâches ménagères qui sont le lot des femmes, sauf le repassage et la préparation des repas.

– J'ai peur que tu te brûles avec le fer ou le fourneau, dit-elle. Je te montrerai quand tu seras plus grande.

C'est la reine de la pomme de terre. Elle la prépare à l'eau, sautée, frite, en purée, sous forme de galettes ou de beignets. En hiver, le dîner commence toujours par une soupe de pommes de terre. Comme le bœuf est cher, ma mère achète souvent du jambon

ou des côtes de porc. Nous n’observons pas les coutumes juives, ce qui nous vaut des reproches de ma grand-mère. Elle ne touche pas au jambon, bien entendu, et se contente des pommes de terre. Elle soupire quand nous posons un bout de fromage dans l’assiette où nous avons mangé de la viande ou bravons sans le savoir quelque autre interdiction rituelle¹. Nous n’allons pas à la synagogue, ne jeûnons pas le jour du grand pardon, n’observons pas le repos du samedi. Mes parents parlent polonais. Seule Babudia parle parfois le yiddish, ou plutôt le hurle quand une certaine vieille dame de ses amies, aussi sourde qu’elle, vient la voir.

J’attends avec impatience le premier jour d’école. Ce sera le plus beau jour de ma vie. Je vais enfin rencontrer d’autres enfants ! Pour être sûre d’être prête, j’ai appris à lire et à écrire toute seule en regardant les enseignes et les affiches dans la rue. Il n’y a pas d’école juive dans notre quartier, donc mes parents m’ont inscrite dans une école laïque. Heureusement, comme ma grand-mère l’a remarqué, je ressemble à une *shikse*, donc personne ne me traite de sale juive.

J’aime tellement l’école que j’arrive toujours la première, au moins vingt minutes avant le début des cours. J’attends sagement devant la porte. L’ours Stanislas préfère rester à la maison, donc je n’ai personne avec qui bavarder. J’ai pris l’habitude de me parler à moi-même : “Oh, regarde, Malvina, une voiture à moteur... Elle tousse et fume, on dirait un dragon malade. Au lieu de ferrer ses roues comme les sabots d’un cheval, ils les ont cerclées d’une bouée de caoutchouc. Est-ce que tu aimerais monter dedans ? Non, ma chère, je crois que je préfère une calèche. Le cocher est un gros bonhomme qui claque sa langue et parle à ses chevaux... Allez-y, mes petits, mes gentils ! Tandis que le chauffeur de l’automobile est aussi maigre que sa manivelle. Il me fait peur avec ses grosses lunettes rondes, ses lèvres pincées, ses mains crispées sur les manettes. Il ne dit jamais rien à son moteur !”

En dehors de l’école, ma vie n’est pas très drôle. Mon père prétend que tous les artistes vont au cabaret, comme lui, et que les grands peintres français trouvent leur inspiration dans l’absinthe. Quand il revient plus tôt que d’habitude et passe la soirée à la maison, il est morose. Il ne dit rien, rumine je ne sais quelles pensées en grimaçant, puis se met en colère d’un seul coup, sans raison, et insulte toutes les personnes présentes. Ensuite, il pleure en cachant sa tête dans sa manche et prie ma mère de lui pardonner. Il me fait pitié et j’ai envie de pleurer, moi aussi. Il se dispute constamment avec Babudia. Il profite de sa surdité pour la traiter de tous les noms à voix basse. Elle devine très bien ce qu’il dit et grommelle dans son coin.

– Pff... Un homme qui peint des femmes nues ! Les juifs veulent singer les chrétiens, maintenant. Certains juifs boivent même de la vodka. Je sais ce que je dis... L’Éternel va finir par perdre patience !

Ils ne se parlent pas. Je sers d’intermédiaire.

– Malvina, demande à ta grand-mère pourquoi la huche à pain est vide.

¹ Les juifs religieux cuisent et mangent séparément viandes et laitages.

– Tu peux rappeler à ton père que la Pâque vient de commencer. Il n’y a pas de pain dans les boulangeries juives, et je ne vais tout de même pas aller dans une boulangerie catholique pour lui faire plaisir. Nous avons du pain azyne¹.

Je me demande si les autres petites filles jouent les messagères. Je suis contente de me sentir utile.

En été, ma mère prend quelques jours de vacances et m’emmène dans les montagnes des Carpates, proches de notre ville. Elle loue une chambre dans une petite auberge à l’orée d’une forêt. Les planchers sentent la résine de pin, les draps gardent le parfum des prés sur lesquels ils ont séché.

Un terrible orage éclate parfois au milieu de la nuit. Le ciel noir hurle de douleur, lance des éclairs de haine. Ma mère a beau être une femme importante, adjointe d’un patron d’usine, elle a si peur qu’elle se cache sous le lit avec moi. Nous poussons de grands cris, mais en même temps, nous ne pouvons pas nous empêcher de rire comme deux folles.

Nous mettons de bonnes chaussures de marche et partons nous promener. Un petit chemin recouvert d’épines de pin, traversé de racines moussues, monte dans la forêt jusqu’à une prairie constellée de fleurs blanches. Un peu en-dessous de la prairie, entre deux endroits que nous appelons “la clairière des lapins” et “le tournant de la souche d’arbre”, de grandes congrégations de fraises des bois rougissent timidement le long du chemin. Je cueille les fraises et les mange aussitôt. Ma mère les garde dans sa main.

– Oh, maman, comment fais-tu pour avoir toutes ces fraises ?

– Ma main est plus grande que la tienne, ma chérie.

– Oui, mais pourquoi tu ne les manges pas ?

– J’en ai mangé assez. Celles-ci sont pour toi !

Ces fraises des bois sont secrètes, comme l’amour de maman. Quand je les mange dans sa main, j’ai l’impression qu’elle m’aime autant que Nelly.

1926 L’examen d’entrée

Ma mère m’a souvent raconté comment elle est devenue ouvrière à quinze ans, mais je ne veux pas faire la même chose.

– Maman, je vais bientôt avoir dix ans. Il faut que je choisisse un lycée. Je ne veux pas aller au lycée public. Les filles sont plus grandes, alors elles vont comprendre que je suis juive. Aujourd’hui déjà, elles me soupçonnent. Je n’ai aucune amie.

– Pourquoi aller au lycée ? Que feras-tu après le lycée ? Tu sais bien que l’université n’accepte pas les juifs. Le plus simple, c’est que tu restes à l’école communale jusqu’à quatorze ans.

– Et après, je deviens ouvrière ?

¹ Le peuple hébreu est parti d’Egypte si vite (avec Moïse) que le pain n’a pas eu le temps de lever. Le pain azyne rappelle cet événement.

Une nouvelle vie, Malvina

- Non, tu entres en apprentissage pour acquérir un bon métier.
- Alors je serai couturière, c'est ça ? J'aime mieux aller au lycée, et puis je partirai étudier à l'étranger.
- C'est impossible, Malvina. Cela coûte très cher. Tu sais bien que nous ne sommes pas riches.

Le soir, dans mon lit, je réfléchis : “Peut-être que dans quelques années, le gouvernement va décider d'ouvrir l'université aux juifs. Et toi, Malvina, à ce moment-là, si tu es en apprentissage, tu ne pourras pas en profiter. Tu veux passer ta vie devant une machine à coudre ?”

Le lendemain matin, je demande à Babudia de me montrer comment faire une révérence. Je prends le tramway toute seule pour la première fois de ma vie. Les autres passagers bavardent ou regardent dehors sans s'occuper de moi. Je traverse toute la ville. Dans le centre de Lwów, j'admire les beaux palais qui appartenaient à des princes polonais au dix-huitième siècle. Leurs façades sont de couleur crème, rose, ocre, parme. J'aimerais bien habiter dans un de ces palais. Ma mère m'a dit qu'un lycée juif occupe un coin du bâtiment de sa fabrique. J'ai peur de me perdre. “Courage, Malvina !” me dis-je. Je trouve le lycée. Il est plus petit que ce que j'imaginais : il ressemble à un grand appartement. J'entre dans le bureau de la directrice et je fais ma révérence.

– Bonjour Madame. Je suis la fille de Mme Zien, la directrice du personnel de la fabrique de cigarettes.

– Ah oui, Mme Zien. Je la connais. Tu es sa fille ? Comment t'appelles-tu ?

– Malvina.

– Eh bien, Malvina, dis-moi ce que je peux faire pour toi.

– Je veux m'inscrire au lycée pour l'année prochaine.

– Voyons, tu es trop jeune. Quel âge as-tu ?

– Bientôt dix ans.

Elle paraît étonnée. C'est vrai que je suis petite pour mon âge.

– Et ta mère ? Pourquoi n'est-elle pas venue avec toi ?

– Elle est très occupée. Elle m'a priée de vous dire qu'elle réglerait la question de l'inscription et de l'argent plus tard.

– Bon... Dans ce cas, tu n'as qu'à venir demain matin pour passer l'examen.

Je réussis l'examen. J'ai peur d'en parler à ma mère. Je lui ai désobéi. Je crains sa colère. Je raconte tout pendant le dîner. Mon père mange avec nous, pour une fois. Je pense que ma mère n'osera pas se mettre en colère devant lui.

– J'ai pris le tramway. Je suis passée devant le palais du prince Leszczyński. J'ai trouvé le lycée, alors je suis allée voir la directrice. J'ai dit que maman est d'accord, mais comme elle est très occupée elle n'a pas pu m'accompagner. Alors elle m'a dit de revenir pour passer l'examen. Alors je suis revenue, et elle m'a donné une dictée très facile et des multiplications et des divisions et aussi elle m'a posé des questions sur l'histoire de la Pologne et le roi Casimir le Grand et alors elle a dit que je sais beaucoup de choses et que je peux entrer au lycée.

Au lieu de se fâcher, ma mère éclate de rire.

– C’est formidable, ma chérie. Tu es allée là-bas toute seule ?

Mon père paraît très fier de moi.

– Les juifs sont toujours très craintifs, mais toi, Malvina, tu appartiens à une nouvelle génération. Tu n’as pas peur.

Ma mère va m’inscrire et régler la question de l’argent. Je ne sais pas si elle dit à la directrice que j’ai accompli ma démarche à son insu.

Comme chaque été, je cueille des fraises dans les Carpates avec ma mère. Nous revenons à Lwów bien avant la rentrée des classes. Il me faut coudre mon uniforme : une jupe plissée bleue, une blouse blanche avec un col marin. Ma mère m’achète un cartable sac à dos, sous prétexte que cela permet de garder la colonne vertébrale bien droite. Je vais avec elle dans un magasin où je choisis des cahiers pour le brouillon et pour le propre, ainsi qu’un plumier en fer sur lequel est peinte une panthère dans la jungle. En sortant du magasin, je suis ivre de joie. Je pense qu’aucun être humain n’a jamais connu un bonheur comparable au mien.

Avant même le premier jour d’école, je sais tous mes manuels par cœur. Il y a douze élèves dans la classe – dix filles et deux garçons. Comme je suis la plus jeune et la plus petite, on m’a installée au premier rang. J’obtiens tout de suite les meilleures notes.

Je mets presque une heure pour aller au lycée à pied. Le tramway coûte trop cher, et je le prends seulement en hiver quand il fait très froid. Je me lève chaque matin à six heures et avale une tartine en vitesse. Certaines de mes camarades habitent près de chez moi, mais je ne peux pas marcher en leur compagnie : je pars toujours plus tôt qu’elles, de peur d’arriver en retard.

Nous avons cours de huit heures à dix heures, puis une récréation d’une demi-heure, et encore cours jusqu’à midi et demie ou une heure et demie. Après le déjeuner, je fais mes devoirs et j’apprends mes leçons. À quatre heures, je suis libre. Je me promène avec mes amis, ou je reste à la maison pour lire les livres que j’emprunte à la bibliothèque. J’ai tout de suite eu beaucoup d’amies au lycée. En hiver, nous allons patiner tous les jours.

1930 L’escalier dans le noir

Mon père dit que je n’ai pas peur. Pourtant, je crains beaucoup de choses : les orages, l’obscurité et surtout mon père lui-même, quand il se met en colère pour une vétille en revenant du cabaret. Après avoir emprunté à la bibliothèque un livre intitulé *L’exercice de la volonté*, je décide d’affronter mes peurs. Je tiens une conférence avec moi-même : “Tu ne peux pas changer ton père, Malvina, mais tu peux devenir moins craintive. Pour commencer, tu peux lutter contre ta peur du noir et des orages.” Plusieurs nuits de suite, je me lève dans l’obscurité et je descends dix fois l’escalier de notre petite maison : “Ne crains rien, Malvina. Doucement... Une marche à la fois ! Tu te souviens, quand

Une nouvelle vie, Malvina

tu tournais dans le salon en fermant les yeux comme si tu avais été aveugle ?” Je me donne beaucoup de mal pour marcher légèrement. J’effleure à peine les marches. Elles ne doivent surtout pas craquer, car le bruit risque de réveiller mes parents. Je concentre si bien mon esprit dans mes pieds que j’oublie d’avoir peur du noir !

Je me réjouis quand les orages de l’été reviennent. J’ouvre la fenêtre et je me penche dehors. La pluie fouette mon visage. Je défie les éclairs et le tonnerre : “Ne bouge pas, Malvina... Respire calmement... Ne sursaute pas...” Je pense à Nelly. Elle se serait cachée sous le lit, j’en suis sûre et certaine.

Un changement extraordinaire se produit dans notre ville à cette époque : on installe l’électricité partout ! Personne ne regrette les lampes à pétrole, qui fumaient et sentaient mauvais. Maintenant, nous tournons un petit bouton et il fait aussi clair qu’en plein jour. Un pouvoir mystérieux se cache dans ce petit bouton. Auparavant, ce genre de magie ne se produisait que dans les contes de fées. Je pourrais allumer et éteindre la lampe pendant des heures.

– Arrête, Malvina, dit ma mère. La lampe n’est pas un jouet.

Dès que l’électricité alimente un nouveau quartier, on ouvre une salle de cinéma. À treize ans, alors que je suis élève en quatrième année de lycée, je commence à donner des leçons particulières à des élèves de première et de deuxième année. Je dépense une partie de l’argent de poche ainsi gagné pour aller au cinéma. J’ai très peur du lion qui rugit au début des films de la Metro-Goldwyn-Mayer. J’ai l’impression qu’il va sortir de l’écran et bondir sur moi. J’aime beaucoup les comédies américaines. Dans les films polonais, de vils séducteurs déshonorent des jeunes filles innocentes. Toute la salle pleure. Heureusement, il y a toujours un galant homme pour venger les pauvrettes et leur offrir un amour honnête et sincère.

Une fois par semaine, mon père nous emmène au théâtre ou à l’opéra. Il ne manque aucun spectacle d’opéra, car il adore le bel canto. Il connaît tous les airs et les chante souvent à la maison. Tandis que ma mère et moi, nous chantons comme des casseroles, et l’opéra nous ennuie. Ah, nous préférons le théâtre. Au moins, on comprend ce que disent les acteurs. Le dimanche, nous déjeunons au restaurant. Souvent, avec le jeune frère de mon père et sa femme, qui est la meilleure amie de ma mère. C’est le seul de ses frères que fréquente mon père, et aussi le seul qui n’a pas d’enfant.

Mes deux parents travaillent, et ils gagnent assez bien leur vie, mais ils dépensent tout, comme s’ils ne pensaient pas à l’avenir. Beaucoup de gens font la même chose. Ils parlent tout le temps de la Grande Guerre, en disant qu’après un tel cataclysme il n’y aura jamais plus de guerre, mais au fond personne n’y croit et ils s’amusez autant qu’ils peuvent avant que la prochaine n’éclate.

En quatrième année de lycée, de nouvelles élèves sont arrivées dans notre classe. Elles ont achevé leurs études obligatoires à l’école communale, comme je l’aurais fait

si j'avais obéi à mes parents, et maintenant elles nous rejoignent après avoir passé un examen d'entrée au lycée. Je me lie d'amitié avec l'une d'elles, Sofia.

Je m'en suis d'abord méfiée. Elle est très brune, un peu ronde, séduisante, drôle, intelligente. Je craignais de perdre ma place à la tête de la classe... En fin de compte, je reste première et nous devenons inséparables. Nous n'allons pas ensemble au lycée, parce qu'elle est toujours en retard, mais nous revenons ensemble en jacassant comme des pies. Tout le lycée a bientôt remarqué sa beauté ténébreuse. Même les professeurs tombent sous le charme de son regard noir. Quant à moi, les garçons me trouvent trop blonde et trop maigre. Sofia dit (sans aucune méchanceté) qu'ils m'apprécient plutôt pour mon esprit. Nous sortons le samedi soir et le dimanche après-midi. Nous allons au cinéma ou au dancing.

J'ai cessé de passer les vacances avec ma mère. Je pars avec Sofia et d'autres camarades de lycée. En hiver, nous allons à la montagne. En été, nous retournons à la montagne, qui est toute proche, ou bien nous traversons tout le pays jusqu'à la mer Baltique. Tout le monde considère le sport comme une activité très virile, que les femmes doivent éviter si elles veulent conserver leur féminité. Pendant que les garçons escaladent des rochers ou nagent comme des poissons, les filles se contentent de les admirer. Je patine toujours et je fais un peu de ski, mais je n'apprends pas à nager.

1933 Comme un chou-fleur

Mon amie Sofia est tombée amoureuse d'un jeune homme qui appartient à une organisation sioniste. Comme l'antisémitisme devient de plus en plus virulent, les sionistes disent que les juifs doivent émigrer en Palestine et recréer le pays de leurs ancêtres. Sofia s'inscrit à l'organisation et, sans doute sous l'influence de son fiancé, devient vite une sioniste convaincue. Je me méfie des organisations et des partis. Je crains de sacrifier ma liberté si je m' enrôle. Sofia réussit tout de même à me convaincre de l'accompagner un soir.

– Tu peux venir au club sans t'inscrire à l'organisation. Nous discutons, nous étudions l'hébreu, nous jouons au ping-pong, nous chantons.

– Je ne sais ni jouer au ping-pong, ni chanter.

– Eh bien, tu apprendras !

L'atmosphère chaleureuse et fraternelle qui règne dans le club me séduit immédiatement, si bien que je prends l'habitude d'y passer plusieurs soirées chaque semaine. L'ami de Sofia, un grand gaillard nommé Dolek, rêve de devenir paysan en Palestine. Je trouve cette idée absolument ridicule, mais je comprends le choix de Sofia : Dolek est très doux et toujours joyeux.

J'apprends un peu d'hébreu. Les sionistes veulent ressusciter non seulement le pays de leurs ancêtres, mais aussi leur langue. Ce qui m'attire principalement dans le club, en vérité, c'est un magnifique gramophone à pavillon. Dans les dancings de Lwów que

je fréquente avec Sofia et d'autres camarades du lycée, il y a toujours des tensions entre les juifs et les Polonais ; au club, nous dansons entre nous.

Nous disons "les Polonais" pour désigner les catholiques. Pourtant, nous sommes polonais, nous aussi. Nous sommes nés en Pologne, nous parlons polonais. La propagande des antisémites, qui prétend qu'il existe en Pologne deux catégories de gens, les Polonais et les juifs, nous influence malgré nous.

J'espère que l'antisémitisme finira par disparaître et que les juifs seront "assimilés" par les catholiques. Les sionistes n'y croient pas du tout.

– Ils ne sont pas en train de nous assimiler, dit Dolek. Au contraire, l'antisémitisme augmente tous les jours, et pas seulement en Pologne ; regarde ce qui se passe en Allemagne. Nous ne serons en sécurité que le jour où nous aurons notre propre pays.

Cette manière de penser m'irrite.

– Tu acceptes de te considérer comme étranger, donc tu leur donnes raison. En plus, la Palestine, ce n'est pas ton pays.

– Les juifs y ont vécu pendant des siècles.

– Oui, mais maintenant, ce sont les arabes qui y vivent !

Il y a dans le club un garçon qui se tient toujours un peu à l'écart. Il se nomme Lonek. Il ne danse pas – au grand regret des filles, qui le trouvent très beau avec ses yeux sombres et sa chevelure bouclée. On dit que c'est le meilleur élève de tout le lycée. Il paraît poser sur les activités futiles du club un regard détaché et sévère. Il sourit seulement (à peine) quand je critique le sionisme. Peu à peu, je remarque qu'il passe son temps à m'observer. Un soir, je pars tôt, sans attendre Sofia, parce que je veux réviser un cours de mathématiques. Il me rattrape dans la rue.

– Puis-je vous raccompagner, mademoiselle ?

– Je vous en prie, monsieur.

Nous parlons de littérature et de cinéma. Nous avons à peu près les mêmes goûts. Je suis inscrite à deux bibliothèques différentes et je dévore les livres comme une véritable ogresse, mais j'ai l'impression de rencontrer, pour la première fois de ma vie, quelqu'un qui a lu encore plus de livres que moi. Nous nous racontons nos vies. J'oublie mes mathématiques pour me promener longuement avec Lonek. Je n'arrive pas à le quitter. Je me sens à la fois euphorique et un peu inquiète : "Es-tu tombée amoureuse, Malvina ? En une seule soirée ?"

Nous prenons l'habitude de nous promener ensemble le soir. Je ne me lasse pas de sa conversation. Je ressens en sa compagnie un bonheur doux et rayonnant, que je trouve aussi étonnant qu'immérité. Je crois que si le reste du monde disparaissait soudain, je me contenterais de hausser les épaules et de dire : "Bah..."

Je fréquente moins le club sioniste. Lonek est très jaloux et n'aime pas me voir danser avec d'autres garçons. Il me veut pour lui tout seul.

Il part chez lui à la campagne pour les vacances d'été. Il m'écrit une longue lettre tous les jours. J'attends le facteur avec impatience.

Ma mère, qui n'a jamais manqué un jour de travail depuis près de vingt-cinq ans, tombe malade. Elle vient de fêter son quarantième anniversaire (et moi, mon dix-septième). Le meilleur chirurgien de Lwów l'opère d'un cancer du côlon. Il déclare qu'elle est guérie et peut vivre encore longtemps. Alors que je suis assise à côté de son lit, dans sa chambre d'hôpital, il apporte la tumeur dans un bocal. Elle ressemble à un chou-fleur. Sa vue me donne le frisson, pourtant je ne peux pas m'empêcher de la regarder.

Je vais voir ma mère à la clinique tous les jours avant d'aller au lycée et en revenant. Je l'adore, et je suis malheureuse de la voir souffrir.

Elle rentre à la maison au bout d'un mois. Le chirurgien a enlevé une partie de son côlon, puis raccordé le reste à un "anus artificiel" – un petit trou percé au milieu de son ventre, auquel est fixé une poche de caoutchouc. Les infirmières m'ont montré comment enlever la poche pour la nettoyer. Je dois le faire deux fois par jour. Ce n'est pas du tout agréable, mais au moins ma mère est vivante. Je m'interdis de trembler. Je me dis que c'est un bon exercice pour ma volonté : "Quand tu étais petite, c'est elle qui te changeait, et maintenant c'est toi qui la changes."

Je nettoie la poche le matin avant de partir au lycée, puis le soir à mon retour. Ce qui m'attriste, c'est que ma mère n'est plus la même. Avant sa maladie, elle était joyeuse et paraissait si jeune que les gens la prenaient souvent pour ma sœur. Maintenant, son humeur est sombre. Des rides marquent son visage amaigri, des mèches grises strient sa chevelure noire. Souvent, je la surprends en train de pleurer ; elle s'essuie vite les yeux à mon approche. Je l'emmène au cinéma pour lui changer les idées.

Au bout de trois mois, elle se sent assez bien pour reprendre son travail à la fabrique.

De mon côté, j'achève mes études secondaires. J'ai toujours appris mes leçons très sérieusement, je n'ai jamais attendu le dernier moment pour étudier un sujet ou écrire un devoir, je suis restée la meilleure élève de ma classe. Tous les professeurs (sauf celui de mathématiques) m'adressent des compliments qui me font rougir. Je passe mon baccalauréat et j'obtiens la mention Très Bien.

Au lieu de partir en vacances avec mes camarades du lycée ou du club sioniste (ou avec Lonek), je vais avec ma mère dans les Carpates, comme au bon vieux temps. Nous avons moins envie de nous amuser qu'auparavant. Ma mère est bien trop faible pour monter jusqu'à la prairie par le chemin des fraises.

Le maréchal Pilsudski, héros de l'indépendance, a pris le pouvoir en 1926 et transformé notre pays en une dictature. La situation des juifs se dégrade. À l'université, un système appelé *numerus clausus* limite le nombre d'étudiants juifs à la proportion des juifs dans la société, qui atteint un tiers dans une ville comme Lwów, mais est faible en moyenne à cause des campagnes. De plus, les juifs doivent s'asseoir sur des bancs séparés. En guise de protestation, ils restent debout pendant les cours. Les étudiants fascistes les attaquent à coups de canne. Il y a des morts et des blessés. Les antisémites se sentent encouragés par l'arrivée au pouvoir d'Hitler dans l'Allemagne voisine.

J'ai envie d'étudier la médecine pour comprendre la maladie de ma mère et apprendre à la soigner. Ce sont les études les plus prestigieuses. Dans le passé, les médecins étaient presque tous juifs, mais les places réservées aux juifs sont peu nombreuses maintenant. Pour en obtenir une, il faut acheter à prix d'or une recommandation spéciale appelée « protection ». À part quelques riches héritiers, les juifs qui veulent devenir médecins vont étudier à Prague ou à Paris. Moi, je ne peux pas partir, puisque je dois changer la poche de caoutchouc de ma mère deux fois par jour. Mon ami Lonek a choisi d'étudier le latin et le grec.

– Comme ces matières arides n'attirent pas grand-monde, on peut s'inscrire malgré le *numerus clausus*. Tu n'as pas besoin d'acheter une protection.

– Je ne sais pas... Je suppose que je vais te suivre, mais cela revient à laisser les antisémites choisir ma profession. En supposant que ces études conduisent effectivement à une profession.

J'ai du mal à imaginer mon avenir. Je confie mon angoisse à ma mère.

– Je crois que tu avais raison, maman. J'aurais dû rester à l'école communale et devenir apprentie. Une bonne couturière trouve toujours du travail, tandis que le latin et le grec sont des langues mortes qui ne servent à rien.

– Tu pourras devenir professeur de lettres dans un lycée.

– Un lycée catholique n'acceptera jamais un professeur juif, et dans les lycées juifs, je suis sûre qu'ils ont déjà des professeurs de latin et de grec en surnombre.

En vérité, j'aime bien étudier le grec et le latin, donc je ne peux pas trop me plaindre. Ces langues obéissent à une logique rigoureuse qui convient à mon amour de l'ordre. D'autre part, je ne suis pas fâchée de pouvoir m'évader dans l'antiquité. Quand je suis plongée dans Plutarque ou Cicéron, j'oublie aussi bien les difficultés de notre époque, les terribles dangers qui menacent les juifs, que mes propres soucis. Ah, mes journées sont bien remplies... Je soigne ma mère, je donne des leçons particulières à des lycéens pour gagner un peu d'argent de poche, et en plus je dois apprendre le français. C'est que notre professeur de grec, un vieux fou, prétend qu'une version grecque doit être traduite en français et non en polonais. J'ai bien besoin d'appliquer les principes du livre que j'ai emprunté jadis à la bibliothèque du lycée, *L'exercice de la volonté*. "Le travail ne te fait pas peur, Malvina. Si tu veux, tu peux."

Je n'ai plus le temps de fréquenter le club sioniste. D'ailleurs les sionistes, appliquant leur programme, émigrent en Palestine pour échapper à l'antisémitisme. Mon amie Sofia est partie avec son Dolek, après l'avoir épousé.

Alors que je vois Lonek tous les jours, puisque nous suivons les mêmes cours, j'ai de moins en moins envie de le voir. Préoccupée par la maladie de ma mère et par l'évolution de la situation des juifs, je n'ai plus la force de supporter son caractère ombrageux et sa jalousie stupide. La confrontation avec les fascistes a au moins un avantage, c'est qu'elle met à nu les qualités et les défauts de chacun. Je découvre que Lonek fuit lâchement les antisémites. Derrière sa jalousie, je devine la faiblesse d'un homme vaniteux. Je ne peux pas compter sur lui.

Un an après l'opération, ma mère paraît en bonne santé. Elle a repris du poids. Son sourire est revenu. Le chirurgien pense qu'il ne reste plus aucune trace de son cancer.

– Le côlon s'est bien cicatrisé, et nous devrions pouvoir le remettre à sa place.

Autrement dit, il propose de supprimer cet affreux anus artificiel qui tourmente ma mère et me force à me livrer deux fois par jour à un exercice bien pénible.

Une de mes amies part étudier à Prague. Sur le quai de la gare, où je vais pour lui dire au revoir, je rencontre son frère (qui m'a donné des leçons de maths avant mon bachot) et un camarade de son frère, un ingénieur nommé Kasimir – mais on dit Kazik, selon l'habitude polonaise de remplacer les prénoms par des diminutifs.

J'emmène ma mère à l'hôpital, où elle doit passer quelques jours avant l'opération pour subir des examens. Je vais la voir matin et soir. Le deuxième soir, en sortant de l'hôpital, je rencontre Kazik.

– J'habite juste en face. Je vous ai vu entrer et sortir, mademoiselle. Si vous le permettez, je vais vous accompagner jusqu'à l'arrêt du tramway.

Il prend l'habitude de m'attendre et de m'accompagner chaque soir. Il ressemble à l'idée que nous nous faisons des matheux : les cheveux en broussaille, la cravate mal nouée, les chaussettes dépareillées. Il me rappelle Stanislas, mon ours en peluche. Il n'est pas tendu et grandiloquent, comme Lonek, mais flegmatique et toujours prêt à se moquer de lui-même et des autres. Alors que je suis affreusement inquiète en pensant à l'opération prochaine (dont le chirurgien ne m'a pas caché qu'elle comportait des risques), il réussit à me faire rire.

Pendant l'opération, je reste dans une salle d'attente au lieu d'aller à l'université. J'ai emporté mes livres et mes cahiers. Je dois traduire en français un texte de Thucydide, mais j'ai beaucoup de mal à m'y mettre. Le chirurgien vient me voir en sortant de la salle d'opération. Il semble très content.

– C'était assez délicat. J'aurais pu échouer...

– Vous avez réussi, docteur ?

– Succès complet ! Je pense que votre mère pourra mener une vie normale. Absolument normale.

– C'est merveilleux. Je vous remercie !

Un peu plus tard, ma mère se réveille. Je lui dis que l'opération a réussi. Au début, elle ne peut pas parler, mais elle m'adresse un grand sourire. Peu à peu, sa voix revient :

– Cet été, Malvina...

– Oui, maman.

– Si je me sens mieux...

– Le chirurgien m'a assuré que tu es complètement guérie !

– Au lieu d'aller dans les Carpates...

– Tout ce que tu voudras, maman !

– J'ai pensé à l'Italie... Un voyage en Italie...

– Quelle bonne idée ! J’ai toujours rêvé de voir l’Italie. Nous pourrions aller à Venise et à Rome et à Naples... Oh, ma petite maman, je t’adore !

L’infirmière (c’est une bonne sœur) me dit que ma mère a besoin de se reposer. Elle paraît en effet terriblement faible. Comme elle se met à somnoler, je m’en vais. Kazik m’attend comme les autres soirs. Sa bonne humeur me reconforte. Épuisée par les émotions de la journée, je me couche dès que j’arrive chez moi.

Une affreuse sensation de détresse me réveille vers la fin de la nuit, un peu avant l’aube. Je m’habille en toute hâte et je cours jusqu’à l’hôpital dans la brume grise du petit matin. Dans le hall d’entrée, je rencontre la mère supérieure, qui est aussi l’infirmière en chef. Elle me prend dans ses bras.

– Vous devez être courageuse, mon enfant...

La supérieure m’emmène dans la chambre de ma mère. Dès que je la vois, je sais qu’elle est en train de mourir. Son beau visage est crispé. Je comprends ou je devine qu’elle a rassemblé toutes ses forces pour attendre ma visite.

– Maman ! Maman !

En entendant ma voix, elle se détend. Elle pose sur moi un regard lucide, plein d’une tendresse infinie, et puis elle ferme les yeux pour toujours.

1934 Seule

Je rencontre la mort pour la première fois. C’est la fin de mon adolescence et le début d’une longue épreuve. Je dois annoncer la nouvelle à mon père, à ma grand-mère, au patron de la fabrique de cigarettes. Mon père cache son désarroi en maudissant le chirurgien. Babudia hurle comme un animal blessé. Je n’arrive pas du tout à la consoler.

Je dois m’occuper du permis d’inhumer et de toutes les autres formalités. Mon père passe ses journées au cabaret pour oublier maman. Babudia reste assise dans son fauteuil à se lamenter.

– Oy, oy, qu’avons-nous fait à l’Éternel pour qu’il nous envoie ce malheur ? Pourquoi ne suis-je pas partie avant elle ?

Le jour de l’enterrement, la fabrique de cigarettes ferme ses portes. Tout le personnel suit le cortège, directeur et sous-directeurs en tête. Six hommes portent le cercueil sur leurs épaules de la synagogue au cimetière. Le directeur en personne prononce l’éloge de ma mère. Il souligne que c’était une personne efficace et scrupuleuse, très attachée à la fabrique, sur laquelle on pouvait compter absolument. Il me semble que l’émotion l’empêche de prononcer jusqu’au bout le discours qu’il a préparé. Sur le chemin du retour, il me promet de me verser une pension, en souvenir de ma mère, jusqu’à mon mariage.

– Je lui dois bien cela. Vingt-cinq ans de bons et loyaux services... C’est une terrible perte. Nous ne pourrons jamais la remplacer. Je crois que le salaire de ton père n’est pas très élevé...

– Je vous remercie, monsieur le directeur.

Babudia insiste pour observer le deuil juif. Elle prétend que nous devons fermer les volets et passer huit jours assises par terre, pieds nus, dans le noir, sans rien faire. Je comprends sa douleur, mais je trouve qu'elle exagère un peu.

– S'il fallait obéir à toutes les lois de la Bible... Tu veux aussi que nous nous couvrions la tête de cendres ?

– Qu'est-ce que tu dis ? Parle plus fort.

– Tu veux que nous nous couvrions la tête de cendres ?

– Ce n'est pas le moment de plaisanter, Malvina. L'Éternel nous a punies parce que nous n'observions pas Sa Loi. Nous devons Lui obéir pour réparer notre faute.

– Cela avait peut-être un sens de passer une semaine pieds nus sous la tente il y a deux mille ans, mais aujourd'hui, en plein vingtième siècle...

Elle est têtue. Elle observe son deuil juif bien comme il faut. Moi aussi, je reste assise par terre plusieurs heures chaque jour. C'est très inconfortable. Je me lève pour acheter à manger et pour aller suivre les cours les plus importants à l'université. Les visites quotidiennes de Kazik (que j'ai aperçu au cimetière, où il se tenait un peu à l'écart) m'apportent un peu de distraction et atténuent ma peine.

À la fin du deuil, Babudia se relève et s'installe dans son fauteuil. Elle ne bouge pas beaucoup plus et ne mange presque rien. Elle se racornit comme une pomme que l'on met à sécher. Au bout de six mois, elle cesse de sortir de son lit le matin. Elle n'a plus envie de vivre. Je pars à la recherche de mon oncle Viktor, le joueur. On me signale sa présence dans telle ou telle taverne. Je le manque plusieurs fois de peu. Le destin se moque de moi : au lieu de voir mon oncle, je rencontre mon père. Il boit de la vodka en compagnie de personnes très vulgaires, rit aux éclats, chante d'une voix éraillée. Je ne veux pas m'approcher de lui. Rouge de honte, je ressors aussitôt. Je finis par trouver mon oncle. Je lui dis que sa mère se laisse mourir. Il ricane.

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Elle n'est pas éternelle, et nous non plus.

Babudia cesse de parler. Elle gémit doucement. C'est comme une chanson sans paroles. Je crois l'entendre répéter toujours la même lamentation.

– Oy, oy, quel malheur !

Elle ne paraît pas souffrir, si bien que je n'appelle pas le médecin tout de suite. Quand il vient, il me dit qu'il ne peut rien faire. Elle décline peu à peu. Son agonie dure une semaine. Je la veille jusqu'à la fin.

De nouveau, je m'occupe des obsèques toute seule. Je l'enterre auprès de maman.

J'habite avec mon père. Il dort à la maison deux ou trois nuits par semaine. Il enseigne toujours le dessin, mais me donne très peu d'argent. Quand il rentre à la maison à l'heure du déjeuner ou du dîner, il se met en colère si je ne lui prépare pas un plat chaud aussitôt. Je dois aussi laver ses vêtements et ses sous-vêtements, repasser ses chemises, cirer le parquet, épousseter les meubles. Je fais de grands efforts pour ne pas devenir folle. "Au lieu de te plaindre, Malvina, tu peux te réjouir que ton père te donne toutes ces occasions d'exercer ta volonté."

Vers la fin de l'année 1936, mon père m'annonce qu'il a l'intention de se remarier. Il est veuf depuis bientôt trois ans. Il me présente sa future femme. Elle ne me plaît pas. Les traits de son visage sont alourdis et brouillés par l'alcool, comme ceux de mon père. Elle me dit qu'ils se sont rencontrés dans un cabaret. Il part habiter chez elle avant même le mariage officiel.

Maintenant, je suis vraiment toute seule. Chaque jour, après avoir évité les fascistes et leurs cannes à l'université, je rentre dans une maison vide pour traduire des textes latins et grecs. Mes soirées sont mélancoliques, pour ne pas dire sinistres. Selon mon habitude, je tiens une conférence avec moi-même : "Tu voulais étudier la médecine à l'étranger, Malvina, mais tu as renoncé à ton projet parce que ta mère avait besoin de toi. Aujourd'hui, plus rien ne te retient. Tu pourrais vivre à Paris avec la pension que le directeur te verse." Les étudiants les plus timorés étudient à Prague. Ils ne sont pas trop dépayés, parce que la langue tchèque ressemble au polonais. Quant à moi, je veux changer de vie. Partir le plus loin possible de Lwów et de ses étudiants à canne ferrée, oublier jusqu'à la langue des antisémites. Par un hasard favorable, j'ai étudié le français pour le cours de grec. J'ai lu des descriptions de Paris dans *Les Misérables* et dans *César Birotteau*. Je rêve de découvrir la ville-lumière, que tous les Polonais considèrent comme la capitale culturelle de l'Europe et même du monde.

Kazik effectue un stage dans une usine de Cracovie. De temps en temps, il passe une semaine ou deux à Lwów ; il m'attend alors tous les jours devant la faculté. Sa présence me réchauffe le cœur, je considère que je suis vraiment amoureuse de lui, mais quand il me demande de l'épouser, je refuse.

– Je suis désolée, Kazik, mais c'est impossible. Je ne veux pas devenir "la femme de monsieur l'ingénieur" dans je ne sais quelle petite ville de Pologne. J'ai décidé de partir en France et je ne changerai pas d'avis.

– Nous sommes faits l'un pour l'autre. Tu détruis deux vies. Tout s'écroule. Qu'est-ce que je vais faire ?

– Je reviendrai pour les grandes vacances. Nous verrons où nous en sommes...

Je mets à peu près une année à organiser mon départ. Obtenir un passeport polonais n'est pas chose facile. Je dois prouver que je suis inscrite dans une université à l'étranger. Je vais au consulat de France pour me renseigner. Ils me disent que je dois écrire à la faculté de médecine de Paris pour réclamer un formulaire d'inscription. La moindre démarche prend des semaines ou des mois. Je me dis : "Sois patiente, Malvina !" Je finis par obtenir mon certificat d'inscription, puis mon passeport. Je retourne au consulat et je demande un visa français.

Je cède le bail de la maison et vends tous les meubles. J'ai besoin d'argent pour les frais d'inscription, le passeport, le visa, le billet de train. Par ailleurs, j'achète des francs français avec les premiers versements de ma pension. Il y a un contrôle des changes sévère. Sous prétexte de décourager la spéculation et l'évasion des capitaux, le gouvernement prélève une taxe très élevée sur les achats de devises étrangères.

Comme je dois vider la maison avant l'arrivée des nouveaux locataires, je donne des vêtements, divers objets personnels et tous mes livres polonais à des camarades de faculté. Je trouve le cadavre moisi de mon ours Stanislas au fond d'un placard. Je le jette avec des dessins de mon père et d'autres vieux papiers.

1938 L'odeur de Paris

Je pars de Lwów le 30 décembre 1937 vers onze heures du soir. Je sens un petit pincement de cœur en voyant les silhouettes de Kazik et de mes autres amis s'éloigner sur le quai de la gare. "Allons, Malvina, tu ne vas pas te mettre à pleurer, tout de même. Sois forte !" Je change de train à Varsovie le 31 en début de matinée. Pour la première fois de ma vie, je traverse la région de la Silésie, située à l'ouest de mon pays, qui a été allemande jusqu'à la première guerre mondiale.

Je lis *Jean Barois*, un roman de Roger Martin du Gard. Je n'ai pas envie de bavarder avec les autres passagers de mon compartiment. D'ailleurs ils lisent tous, comme pour s'évader de la boîte métallique qui roule vers l'Allemagne inexorablement. De temps à autre, quand le silence devient trop pesant, ils échangent quelques paroles à voix basse. À Berlin, des policiers portant des uniformes noirs vérifient nos passeports. Menaçants, casqués, bottés, mitraillette en bandoulière, ils ne parlent pas la langue de Goethe et de Heine mais la hurlent, comme leur Führer. Ils nous considèrent avec dégoût. À leurs yeux, nous sommes des Slaves barbares. Au plus profond de moi-même, je tremble en pensant que je ne suis pas seulement une Slave barbare, mais aussi une juive dégénérée. "Tu n'as rien à craindre, Malvina, puisque tu te contentes de traverser leur pays." Je soutiens fermement leur regard féroce. Mes cheveux blonds, mes yeux bleus, mon nez retroussé pourraient me protéger, car ils me donnent l'allure d'une parfaite aryenne, mais mon passeport polonais porte l'expression "religion mosaïque¹" imprimée avec un tampon bleu.

Au soir du 31 décembre, alors que la nuit tombe sur les banlieues grises de Magdebourg ou de Hanovre, nous apercevons des lueurs de fête derrière les fenêtres, des arbres de Noël, des familles attablées autour d'une nappe blanche, des maîtresses de maison portant des soupières, des enfants joyeux. *Wie gemütlich !²* Ma province a appartenu à l'empire Austro-hongrois pendant un siècle et demi, et Lwów s'appelait Lemberg. Les fonctionnaires parlaient allemand, ainsi que les professeurs dans les écoles. Je suis née autrichienne, puisque la Pologne est née deux ans après moi. J'ai étudié l'allemand au lycée, comme tous mes camarades, et je connais cette langue bien mieux que le français. Il m'arrive de penser en allemand. Je ne peux pas renoncer à aimer la langue allemande sous prétexte que les nazis la hurlent. J'utilise tout naturellement l'adjectif *gemütlich*... Comment faire autrement ? Des langues inférieures comme le polonais ou le français ne peuvent pas décrire la manière dont

¹ C'est-à-dire : religion de Moïse.

² Quelle agréable intimité !

une authentique ménagère allemande tient son intérieur. Les nazis ont simplifié la vie des braves ménagères : elles n'ont qu'à s'occuper des trois K, *Küche, Kirche* et *Kinder*¹.

Vers une heure du matin, j'admire la silhouette d'une magnifique *Kirche*, la cathédrale de Cologne. Et puis nous traversons le Rhin et je pense à la *Lorelei* de Heine : *Die Luft ist kühl, und es dunkelt, und ruhig fließt der Rhein*². Les nazis ont voulu interdire toutes les œuvres de Heinrich Heine, parce qu'il était juif, mais ils ne peuvent pas supprimer *Die Lorelei*, que tous les Allemands connaissent par cœur. Ils ont donc décrété que c'était une "poésie populaire". Même si les êtres humains se conduisent comme des monstres, le Rhin continue de couler tranquillement.

Après avoir traversé un coin de Belgique, le train entre en France. Les gentils douaniers français sont bien différents des policiers noirs de Berlin. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en entendant la manière aimable dont ils nous souhaitent : "Bonne Année, messieurs-dames !" "

J'arrive à Paris le 1^{er} janvier 1938 à sept heures du matin. Je suis contente de pouvoir commencer ma nouvelle vie le premier jour de l'année. "Tu foules enfin le sol de la France, Malvina !" Je n'aurais pas été étonnée si le sol de la France avait été recouvert de marbre, mais je suis bien forcée de constater qu'il ressemble à un vulgaire quai de gare. Les voyageurs avancent en hésitant, cherchent des yeux un parent ou un ami venu les accueillir, l'aperçoivent, s'arrêtent, l'embrassent en poussant de grands cris. Personne ne m'attend, pourtant je m'arrête aussi. Ma valise pèse bien lourd au bout de mon bras. Elle contient tous mes vêtements, ainsi qu'un fer pour les repasser et mes livres français préférés. J'ai bien préparé mon voyage. J'ai étudié le plan de Paris chez une amie. J'ai révisé ma grammaire française une fois de plus dans le train. Le subjonctif, le conditionnel, les adjectifs démonstratifs, les pronoms relatifs *qui que quoi dont où*, les conjonctions de coordination *mais ou et donc or ni car*, l'accord du participe. Il fait moins froid qu'à Lwów, ou peut-être est-ce l'effort de porter ma valise qui me donne chaud. J'ouvre tous les boutons de ma lourde pelisse polonaise.

Je regarde la grosse locomotive noire. Je la trouve très laide. Soudain, elle crache un dernier jet de vapeur, comme pour protester contre la monotonie de sa tâche. Je sursaute, je prends ma valise et je repars. J'ai hâte de quitter la gare bruyante et enfumée et de découvrir les rues élégantes de Paris. Je me répète l'itinéraire que j'ai appris par cœur : "Quand tu sors de la gare du Nord, tu prends le boulevard de Magenta jusqu'au boulevard de Strasbourg." Seulement, au lieu de sortir de la gare par le fond, je sors par le côté. Moi qui ne me trompe jamais ! Je suis sans doute plus émue que je ne veux me l'avouer. Je me perds dans un dédale de ruelles sales, bordées par des maisons aux façades lépreuses. Je remarque une odeur indéfinissable, inconnue, désagréable. Je deviens très sensible aux odeurs quand je suis fatiguée. Est-ce le parfum de Paris ?

¹ La cuisine, l'église, les enfants.

² Le soir tombe, la fraîcheur gagne, le Rhin coule tranquillement. Voir aussi p. 136. La Lorelei est le poème le plus connu de Heinrich Heine (1797-1856).

D'un seul coup, une violente nostalgie de ma ville natale me submerge. Ne suis-je pas en train de commettre une terrible erreur ?

“De toute façon, tu ne peux pas rentrer chez toi, Malvina. Ta mère et ta grand-mère sont mortes, ton père s'est remarié. Les ponts sont rompus.” Mon avenir est flou, mais le passé se perd déjà dans la brume. Des images du voyage défilent dans ma tête comme les séquences d'un film muet et masquent tous mes autres souvenirs. Je revois les policiers casqués de Berlin, les ménagères préparant le repas du nouvel an, la cathédrale de Cologne.

“Au lieu de penser à ce voyage et à ces stupides ménagères allemandes, Malvina, tu ferais mieux de retrouver ton chemin.” J'aperçois un agent de police parisien, vêtu de sa cape comme sur les images que j'ai vues dans des livres. Je suis trop fatiguée pour me moquer de sa cape ridicule, ce qui serait évidemment une très mauvaise idée. “Demande-lui où se trouve le boulevard de Strasbourg.”

– Excusez-moi, monsieur l'agent de police. J'arrive de Pologne par le train, mais je me suis perdue dans les petites rues. Je cherche le boulevard de Strasbourg, car je désire aller au quartier latin...

Je me dis qu'il sera plus aimable avec moi si je me donne l'air timide. À vrai dire, je n'ai pas besoin de me forcer : je ne suis pas aussi sûre de moi que d'habitude.

L'agent de police sourit :

– Deuxième à droite puis à droite, mademoiselle. C'en est par là.

À ce moment-là, je découvre une chose affreuse : je ne comprends pas un mot de français ! Ou plutôt, je comprends parfaitement le français de mon professeur de grec et la prose de Roger Martin du Gard... C'est que l'agent de police parle trop vite.

– Pouvez-vous répéter plus lentement, monsieur l'agent de police ?

– DEUXIÈME À DROITE, PUIS À GAUCHE EN SUITE À DROITE. C'EST OUPRÉ.

Il répète plus fort, mais tout aussi vite. “Tu sais, Malvina, ta deuxième vie ne sera pas forcément plus facile que la première...”

L'agent rit en voyant mon regard ébahi. Il paraît enchanté de devoir s'occuper de la belle jeune fille étrangère.

– Je vous accompagne, mademoiselle.

Pour m'aider à comprendre cette phrase, il me saisit le bras. À mon grand étonnement, je ne ressens pas l'effroi que provoquerait le même geste si l'agent était un des policiers noirs de Berlin, ou même un agent de police polonais. Les Polonais possèdent un mystérieux sixième sens qui leur permet de deviner les juifs même quand ils ont des cheveux blonds et des yeux bleus. On ne sait jamais quand ils vont vous insulter, ou pire.

La France est donc bien ce pays aimable dont je rêvais. Nous arrivons d'ailleurs sur l'un des boulevards bordés d'arbres qui font tout le charme de Paris. L'agent me montre la plaque bleue : “Boulevard de Strasbourg.” Il indique une direction de son doigt tendu :

– Tenez, c'est par là, le boulevard de Sébastopol, puis la Seine. Orville bonchans !

Après un petit moment de réflexion, je comprends qu'il a dit *Au revoir et Bonne chance*.

Je marche un peu. Je pose ma lourde valise. Je regarde autour de moi. "Tu as vu, Malvina ? Un Parisien ! Une Parisienne ! Un banc parisien !" Les automobiles ne sont pas nombreuses, en ce matin de 1^{er} janvier, mais elles me paraissent plus grandes et plus belles qu'en Pologne. Un autobus s'arrête près de moi. Il possède un étrange croupion, une sorte de plate-forme ouverte sans doute réservée aux passagers qui veulent fumer.

– Vous montez ? me demande le receveur.

Son visage s'orne d'une énorme moustache noire en forme de guidon de vélo. Je lui montre la direction opposée en riant :

– Je vais au quartier latin !

Il tire une poignée qui pend au bout d'une chaîne. Une sonnette tinte et l'autobus repart.

Les magasins sont fermés. Je m'arrête de temps en temps pour regarder une vitrine. Je vois une pharmacie, signalée par une croix verte, et puis un cinéma. "Tu pourras aller au cinéma pour t'habituer à entendre parler français." Je murmure les noms des acteurs que je connais : "Louis Jouvet, Jean Gabin, Arletty, Michel Simon..."

Je lève les yeux vers les toits. "Regarde, Malvina, les mansardes et les vasisas." J'admire les façades des grands immeubles gris, dont l'élégance est rehaussée par le fer forgé des balcons. J'espère voir un chat de gouttière, une duchesse douairière, un gentleman cambrioleur.

Arrivée place du Châtelet, je pose de nouveau ma valise. Je contemple la fontaine égyptienne. Quelle étrange idée... Pourquoi ces quatre sphinx crachent-ils de l'eau ? Le théâtre du Châtelet et le théâtre Sarah Bernhardt se font face. Mon père m'a parlé de Sarah Bernhardt, une grande actrice juive. Est-elle encore vivante ?

Soudain, j'aperçois un pont. La Seine ! De l'autre côté se trouvent le quartier latin et le boulevard Saint-Michel. J'ai lu dans un livre que l'on dit "Boul'Mich"... Je fais escale au milieu du pont. Je reconnais le Paris de mon imagination, le Paris des romans et des cartes postales. Je regarde longuement la rivière, qui semble couler avec une nonchalance proprement française.

En posant le pied sur l'île de la Cité, je crois avoir atteint la rive gauche, si bien que je m'étonne de ne pas trouver mon cher Boul'Mich, et puis je me souviens des deux îles amarrées au milieu du fleuve. Du deuxième pont, j'admire la cathédrale Notre-Dame, qui ressemble plus à une immense sculpture qu'à une église. J'ai envie de rire comme une folle. "Ton rêve s'est réalisé... Tu es à Paris, Malvina ! La plus belle ville du monde !"

Le quartier latin

Pour la première fois de ma vie, je remonte le boulevard Saint-Michel. Je dévisage les rares passants : Un étudiant ! Une étudiante ! J'ai rencontré des étudiants parisiens en lisant des romans français. Ils ne pensent pas à se battre à coups de canne, comme les étudiants polonais, mais aiment s'amuser et danser. Ils portent des vestes de velours et fument la pipe. Ils sont pauvres, mais pas de manière définitive comme des ouvriers. Ils connaissent le latin, bien sûr, puisqu'ils habitent au quartier latin.

Je marche lentement, tournant la tête à droite et à gauche. "Fais bien attention, Malvina. Tu te souviendras toute ta vie de ces premières impressions du Boul'Mich !" Je vois plusieurs cafés, mais ils sont fermés en ce jour férié. J'essaie de me parler intérieurement en français : "Les étudiants s'attablent au café pour boire un ballon de rouge." De grandes librairies bordent le boulevard. Je me promets de les explorer dès le lendemain.

Les bâtiments de l'année préparatoire de médecine se trouvent rue Cuvier, près du jardin des Plantes. "Quand tu seras médecin, tu pourras guérir les enfants malades et les mères frappées avant l'âge. L'opération a réussi, mais elle est morte. Au lieu de t'aider, il allait au cabaret. Les femmes sont courageuses et les hommes sont lâches. Ils masquent leur faiblesse avec leurs uniformes noirs et leurs armes luisantes. Il s'est remarié avec cette femme si vulgaire..." Je voudrais rouler mes mauvais souvenirs en une petite boule et les chasser de mon esprit à tout jamais.

"Il faudrait que tu trouves un hôtel pas trop cher entre le Boul'Mich et la rue Cuvier, dans les environs de la place Maubert ou de la rue des Écoles." Je décide de traverser le boulevard pour m'engager dans la rue du Sommerard, qui me semble assez étroite et tranquille pour abriter un hôtel à ma convenance. Alors que je regarde mes pieds pour éviter les rails du tramway et le crottin des chevaux, un vieux cabriolet pile devant moi dans une cacophonie de klaxon, de crissement de freins et d'invectives.

– Eh, la paysanne, on regarde où on va ! La gare Montparnasse, pour retourner en Bretagne, c'est par là !

Une dizaine de garçons et de filles portant des blouses blanches s'entassent dans la voiture décapotée. Je pense qu'ils ont célébré le réveillon toute la nuit et que ce n'est pas le froid qui rougit leurs joues, mais plutôt le plaisir. Ils rient, chantent, soufflent dans des trompettes de papier. J'ai eu peur, mais leur bonne humeur m'amuse. "Des carabins !" En vérité, je me sens aussi euphorique que si j'avais fait la fête avec eux. Deux syllabes magiques dansent dans ma tête : "Boul'Mich, Boul'Mich !"

Je trouve une chambre minuscule, à cent quatre-vingts francs par mois, dans un hôtel de la rue du Sommerard. La pension que me verse le directeur de la fabrique, changée en francs français et réduite par la taxe sur les devises, s'élève à trois cents francs seulement. "Il te reste cent vingt francs pour manger et acheter des livres de médecine."

La chambre contient un lit, une petite table et un lavabo. Je me sens affreusement sale après le long voyage en train. Moi qui adore tremper paresseusement dans une baignoire, je dois me résigner à me débarbouiller tant bien que mal avec un gant de

toilette. Je me lave les cheveux dans le lavabo. “Regarde comme l’eau est noire, Malvina. La fumée de la locomotive pénètre dans le compartiment, la suie imprégnait tout.” Je lave aussi mon chemisier. Je décide que je ferai nettoyer mon tailleur gris dès que possible. En attendant, je lui donne un coup de fer sur la table.

Je me regarde dans la glace. Mes cheveux sont peut-être trop longs. Ils tombent jusqu’à mes épaules. “Si tu les coupes un peu, tu les laveras plus facilement dans ce petit lavabo. Ou alors tu pourrais acheter une grande cuvette...” Mes joues rondes d’adolescente ont fondu depuis la mort de ma mère, ce qui fait ressortir mes pommettes. Je vais célébrer mon vingt-deuxième anniversaire dans un mois tout juste, mais je parais plus âgée.

Pendant quelques jours, j’explore le quartier latin. Je marche de l’hôtel à la rue Cuvier et je note que cela me prend dix minutes. Je lis le journal Paris-Soir à la terrasse de Capoulade¹. Le garçon s’approche de ma table :

- Et pour mademoiselle, ce sera ?
- Un café, monsieur, s’il vous plaît.
- Noir ou crème ?
- Crème, s’il vous plaît.
- Petit ou grand ?
- Euh, grand, monsieur, s’il vous plaît.
- Eh bien, la prochaine fois, demandez directement un grand crème !

Je suis contente d’apprendre de nouvelles expressions comme “un grand crème”, “le plat du jour”, “une demi-baguette”, que je n’ai jamais rencontrées dans les versions grecques.

Je visite la cathédrale Notre-Dame. Pour la première fois de ma vie, j’observe des vitraux, un autel, des prie-Dieu, des cierges. En Pologne, je n’aurais jamais osé entrer dans une église, car c’était bien trop dangereux. En France, je me sens libre de faire ce que je veux.

Le matin de la rentrée universitaire, je me lève à l’aube. Mon tailleur est bien propre, mais je lui donne un dernier petit coup de fer. Je brosse mes grosses chaussures polonaises. Je taille une fois de plus la mine de mon crayon, qui est pourtant déjà bien pointue. Je pars avec une heure d’avance. Une forte odeur de vin et de bois humide émane des vieux entrepôts de la halle aux vins, qui se trouvent au coin de la rue Jussieu et de la rue Cuvier.

Je pénètre dans le grand hall du bâtiment du PCN² avec plus de trois quarts d’heure d’avance. Je me sens aussi inquiète qu’une cantatrice qui doit entrer en scène pour chanter son grand air. Les études de médecine ne me font pas peur. Je suis prête à travailler dur pendant huit ou dix ans. Oui, mais pourquoi suis-je seule dans le hall ?

¹ Ce grand café, situé à l’angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot, a disparu depuis longtemps. Les jeunes Polonais ne rêvent plus du quartier latin, mais de New York ou San Francisco.

² “Physique-Chimie-Sciences Naturelles”, année préparatoire de médecine.

“Es-tu certaine que c’est le bon jour, Malvina ? Est-ce la bonne salle ? Si les professeurs parlent aussi vite que l’agent de police ou le patron de l’hôtel, tu risques de ne rien comprendre. Ils n’ont pas demandé d’acheter une blouse blanche, mais tu aurais peut-être dû le faire quand même... Il vont te renvoyer parce que tu n’as pas ta blouse !”

Cette Malvina morte de trac me fait pitié... “Ce que tu es bête ! Tout se passera bien. Il n’y a personne parce que tu es en avance, comme d’habitude.” Alors que je m’incite à la patience, une autre jeune fille timide entre dans le hall. Chose curieuse, elle porte un énorme manteau, sans doute une pelisse, tout comme moi. Je n’ai pas vu ce genre de manteau dans les rues de Paris. Alors que les Galiciennes portent des peaux de bête pour résister à la bise sauvage qui descend des Carpates, les Parisiennes peuvent rester élégantes toute l’année, car en France même l’hiver est civilisé.

Comme son manteau m’intrigue, je me rapproche d’elle pour mieux la voir. De plus en plus étrange : j’ai l’impression de l’avoir déjà rencontrée. C’est peut-être une illusion due à ma nervosité. Ainsi, j’ai cru reconnaître ma mère dans la rue, plusieurs mois après sa mort... En vérité, il y a un je ne sais quoi dans la tenue de cette étudiante, dans sa coiffure rousse, dans son allure, qui me rappelle mon pays, et plus précisément mon lycée. Elle ressemble à une élève de l’année après la mienne que nous surnommions *dynia*, c’est-à-dire potiron, à cause de ses joues rondes et de ses cheveux roux.

Elle aussi s’approche de moi, si bien que je peux lui adresser la parole :

– Excusez-moi, mademoiselle... Êtes-vous française ?

– Non, mademoiselle, je ne le suis pas. Je suis une Polonaise.

C’est bien elle ! Émue par cette incroyable coïncidence, j’oublie que j’ai résolu de ne plus jamais prononcer un mot dans ma langue maternelle et je lui parle en polonais.

– Tu es Hala Dyn..., je veux dire Karmann ! Nous étions dans le même lycée ! Je suis Malvina Zien !

Nous nous jetons dans les bras l’une de l’autre en riant, comme si nous étions de vieilles amies. Pourtant, en Pologne, un gouffre nous séparait. Non seulement il y avait cette année de décalage, mais elle était riche et vivait dans le quartier juif. À Paris, la nécessité nous rapproche comme l’aveugle et le paralytique. Hala comprend le français encore moins bien que moi. Cette rencontre nous rassure.

– Tu parles très bien français, Malvina. Tout à l’heure, j’ai cru que tu étais française. Je suis sûre que tu arriveras à noter tous les cours et moi, je pourrai utiliser tes notes.

– Tu noteras ce que tu pourras. Crois-moi, j’aurai besoin de tes notes, moi aussi.

Nous réussissons à nous inscrire dans la même salle de travaux pratiques. C’est réconfortées et joyeuses que nous allons ensemble dans les boutiques pour acheter les blouses blanches, les bistouris et les polycopiés.

Hala reçoit mille deux cents francs par mois de ses parents. Elle habite dans un bel hôtel de la rue Lacépède, une rue qui prolonge la rue Cuvier en montant vers la place de la Contrescarpe. Elle a apporté deux énormes malles pleines de vêtements, mais elle a vite constaté que la dernière mode parisienne de Paris ne ressemble pas à la dernière

mode parisienne de Lwów. C'est très gênant, car la différence ne peut pas échapper à l'œil vif des étudiants. Si je suis venue à Paris pour les études, Hala est plutôt venue pour les étudiants. Elle les trouve amusants, avec leurs petites moustaches et leurs jolis prénoms : René ! Hervé ! Désiré ! Elle ne cesse de s'extasier sur leur prononciation parfaite de la langue française. Son instinct lui dit qu'une étrangère peut les attirer, avec son gros manteau et son accent chantant, mais qu'elle ne peut pas espérer les retenir si elle ne devient pas française... Elle cherche les secrets du chic parisien chez les couturières des beaux quartiers et chez Guerlain. Je dois souvent lui prêter quelques dizaines de francs, prélevés sur ma maigre pension, à la fin du mois.

Elle trouve particulièrement séduisant un étudiant nommé Jean-Pierre. Il nous semble que les prénoms composés, comme Jean-Paul, Jean-Claude ou Marie-Louise, sonnent vraiment très français. Les syllabes fluides du mot "mademoiselle" nous paraissent aussi bien françaises. Nous adorons entendre les étudiants dire *Mademoiselle Hala* et *Mademoiselle Malvina*. Au bout de six semaines, Hala décide qu'il est temps de franciser son nom. Elle devient *Mademoiselle Hélène*.

Je dors la fenêtre ouverte. Je trouve l'air nocturne si doux, à Paris... Au mois de mars, je commence à sentir dans le vent comme une sorte de caresse. Jean-Pierre est normand. Il me dit qu'il reconnaît le souffle de la mer, qui remonte parfois le long de la Seine. Alors que la Pologne est encore engourdie sous la neige, le jardin du Luxembourg se couvre de fleurs multicolores comme un tableau impressionniste.

Affolée par l'éveil de la nature, ma volonté faiblit. Comment pourrions-nous refuser les invitations de tous ces beaux étudiants ? Nous allons au cinéma, au théâtre, au concert, et même au bal Bullier, tout en haut du Boul'Mich. Je m'adresse des reproches : "Tu ferais mieux de rester dans ta chambre et d'étudier les mathématiques." Je découvre dans les recoins de mon esprit des pulsions insoupçonnées... Je préfère les promenades à l'étude ! À force de respirer l'atmosphère émolliente du quartier latin, je deviens indulgente envers moi-même. Je commence aussi à me demander si je me suis engagée sur le bon chemin. Je ne comprends rien aux mathématiques et la physique m'ennuie. Je suis malheureuse quand un laborantin assassine de pauvres souris, qui n'ont jamais fait de mal à personne, pour nous permettre de les dépecer. Tôt ou tard, on nous donnera des cadavres humains à disséquer. J'ai beau considérer les croyances religieuses comme des fables destinées aux enfants et aux faibles d'esprit, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer la voix de Babudia.

– Une juive qui coupe les morts... Quel sacrilège ! Et ensuite, on s'étonne que l'Éternel se fâche.

Je me demande si j'aurai le courage d'enfoncer le scalpel dans la chair, le moment venu. Les garçons chantent des couplets vaillants à propos des "macchabées" et semblent considérer la dissection comme un acte particulièrement viril. Pour nous décourager d'affronter les morts à coups de lame, ils fourrent des petits morceaux de corps humain dans la poche de notre blouse et rient d'un bon gros rire gras en nous

voyant sursauter et rougir. Leur plaisir trouble montre bien qu'il faut braver un interdit pour mutiler les cadavres.

Je me lève à l'aube et je médite en repassant ma jupe. "La seule chose dont tu sois certaine, c'est ton bon vieux fer Siemens. Le métal luit comme celui des casques et des mitraillettes de Berlin. Tu te souviens du couteau Solingen, dans ta cuisine de Lwów ? L'acier si dur et toi, si fragile... Je n'ai pas peur, mais ce serait plus facile si maman était à mes côtés pour me soutenir. *Die Luft ist kühl, und es dunkelt*. Chanson populaire. Auteur inconnu. Comment ont-ils pu oser ? Tu croyais qu'il suffisait de venir en France pour cesser de te sentir juive, mais tu ne peux pas accepter l'offense faite à Heine. Tant qu'ils ne lui rendront pas la Lorelei, tu ne pourras pas oublier que tu appartiens au même peuple que lui. Quand ces étudiants lancent en riant des expressions que tu ne comprends pas, mais dont tu devines la couleur, ils ressemblent aux policiers allemands. C'est leur manière d'affirmer que la médecine est un métier d'homme. Pourquoi n'ont-ils pas guéri ta mère ? Personne ne guérit. Prolonger la souffrance, oui. De faux espoirs. Le cancer dans le bocal, comme un chou-fleur. L'anus artificiel au milieu du ventre, ces pansements puants à changer et à laver entre deux cours de grec. Et puis la petite opération... Le chirurgien disait qu'elle ne courait aucun risque. Je vais passer ma vie au milieu des pansements ? Couper des morceaux d'intestin ? Annoncer aux malades qu'ils n'ont plus qu'un an à vivre ? Mentir aux mourants ? Lutter contre la mort et perdre, perdre, perdre. Oui ? Non ?"

Il me paraît légitime de douter, de peser le pour et le contre, mais je n'envisage pas sérieusement de changer d'avis, de renoncer, de me déjuger. Ce n'est pas mon genre. Le hasard (ou le destin) va prendre la décision à ma place.

Le sac perdu

En remontant des toilettes, j'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. Je me sens mal à l'aise. Je traverse le café d'un pas hésitant. Je vois que le garçon a servi les grands crèmes et les croissants. Hélène trempe son croissant dans sa tasse.

– Attends, Hélène, je reviens. J'ai oublié mon sac en bas.

Je repars vers l'escalier d'un pas beaucoup plus vif. Je cours presque. Combien de temps s'est-il écoulé ? Pas plus d'une minute. Ah, mon sac a déjà disparu. Je deviens toute rouge et toute blanche. C'est une terrible catastrophe. Mes papiers ! Mon passeport ! L'argent pour payer l'hôtel et pour manger !

Hélène essaie de me consoler :

– Je te prêterai de l'argent pour l'hôtel, Malvina. Les papiers, ça se remplace. Je vais demander à Jean-Pierre comment il faut faire.

Jean-Pierre trouve l'affaire plutôt amusante. Comme il est français, il ne sait pas prendre les choses au sérieux.

– Il faut que tu declares le vol au commissariat.

– Et où est-il, ton commissariat ?

– Tout près d’ici, sur la place du Panthéon.

Ce commissariat, je peux dire que j’apprends à le connaître. J’y vais au moins vingt fois. Un fonctionnaire très gentil, M. Mahé, qui a des cheveux gominés et porte de grosses lunettes d’écaille, s’occupe de mon cas.

– Ah, Mlle Zien, j’ai des nouvelles. Le consulat de France à Lwów a envoyé le duplicata de votre visa français. Pour le passeport, vous devez aller au consulat polonais, qui vous délivrera un “passeport consulaire”. Pour la carte de séjour, vous devez apporter un reçu de l’hôtel prouvant que vous payez votre chambre. Quand êtes-vous arrivée en France ?

– Le 1^{er} janvier. Cela fait presque cinq mois que je suis ici.

– Si vous pouviez retrouver votre billet de train, ou une autre trace de votre voyage, ce serait bien.

– Je vais chercher dans mes affaires. Merci beaucoup, M. Mahé. Vous êtes bien obligeant.

– Obligeant ? Je ne sais pas si cela se dit.

– Je parle si mal français. Que dois-je dire ?

– Euh... “Vous êtes bien aimable”, peut-être. Cela me gêne de dire cela de moi-même, remarquez !

Non seulement j’ai perdu l’argent qui se trouvait dans mon sac, mais je dois emprunter plusieurs centaines de francs à Hélène pour télégraphier au consulat de France de Lwów et pour payer le passeport consulaire. Je ne veux pas demander encore plus d’argent au directeur de la fabrique, donc je vais voir un bureau d’entr’aide pour étudiantes, en haut du Boul’Mich. Ils m’envoient chez un couple suisse, M. et Mme Stern, pour m’occuper de leur petit garçon, Simon. Ils sont tous les deux chimistes, juifs, et très pieux. Ils habitent en face du jardin des Buttes-Chaumont. Je suis logée – dans une jolie chambre avec vue sur le parc – et nourrie. Pour la première fois de ma vie, je mange à la manière juive, en séparant les viandes et les laitages. Je reçois cent cinquante francs par mois d’argent de poche. Le matin, après avoir fait un peu de ménage, j’emmène Simon au jardin et je manque les travaux pratiques de la faculté. L’après-midi, j’assiste à des cours de mathématiques, de physique, de chimie, qui me semblent de plus en plus obscurs.

Simon a seulement quatre ans, mais c’est un excellent professeur de prononciation française. Il imite mon accent pour se moquer de moi, en roulant les *r* de façon comique et en prononçant de travers les syllabes comme *en*, *in* ou *on*. Grâce à lui, je comprends quels sont mes principaux défauts et je peux tenter de les corriger. Comme il ne m’intimide pas, j’essaie sur lui des mots difficiles.

– Regarde ce marron dans sa fourrure. Il ressemble à un oursin !

Je découvre que j’aurais aimé avoir un petit frère. “Est-ce que tu seras mère un jour, Malvina ?”

L'adieu à Lwów

Je ne peux pas me présenter aux examens du mois de juin, parce que je n'assiste plus aux travaux pratiques. Si je pouvais me présenter, j'échouerais sans doute, car je suis bien trop faible en mathématiques et en physique. Non seulement Hélène rate l'examen, mais Jean-Pierre aussi. Hélène prend ce contretemps "avec philosophie" (comme disent les Français).

– Nous pensons nous inscrire en pharmacie à la rentrée. C'est tout de même plus facile. Et puis on est sûr de bien gagner sa vie.

– Tu sais, Hélène, moi aussi, j'hésite à continuer.

– Toi, Malvina ? Mais tu es beaucoup plus forte que moi. Tu y arriveras, c'est sûr ! En plus, tu as fait de gros progrès en français. Tu parles comme une Parisienne !

– Je ne sais pas si j'en ai envie. J'ai choisi d'étudier la médecine parce que j'étais fâchée contre le chirurgien qui a opéré ma mère. Il a dit qu'elle était guérie, mais elle est morte. Je pensais que les médecins étaient ignorants et prétentieux. Je voulais étudier la médecine pour changer les choses. C'était une décision prise sous le coup de la colère et du chagrin, tu comprends, pas une vocation. En fait, je ne sais pas ce que je veux devenir...

– Viens à Lwów. Ça te changera les idées. Tu trouveras peut-être quelque chose !

Hélène retourne à Lwów pour les vacances d'été. Six mois plus tôt, j'ai cru rompre à tout jamais les liens qui m'unissaient à mon pays natal. Kazik ne manque pas d'évoquer, dans les lettres qu'il m'envoie deux ou trois fois par semaine, la perspective de nos retrouvailles. Oui, j'ai bien promis de le revoir, mais bah... il me suffit de tremper mon croissant dans mon grand crème à la terrasse de Capoulade pour oublier la Pologne et tous ses habitants. Et puis, c'est curieux, quand Hélène me montre son billet de train, j'ai envie de partir, moi aussi. J'ai gagné assez d'argent chez les Stern pour rembourser ce que je dois à Hélène et acheter mon billet. "Tu dois y aller, Malvina. Tu mettras un point final à l'histoire de Kazik, ainsi tu ne perdras plus ton temps à répondre à ses lettres ! Et le patron de la fabrique de cigarettes... Tu dois lui expliquer la situation." J'ai changé, réfléchi, mûri peut-être. Je ne considère plus la Pologne avec un écœurement d'adolescente révoltée, mais avec une curiosité teintée de nostalgie.

Au lieu de prendre le train de Berlin avec Hélène, je passe par Vienne. C'est que le directeur de la fabrique de cigarettes m'a priée de rendre visite à sa fille, Mme Silber, qui y habite.

Je passe par Strasbourg, Stuttgart, Munich. J'arrive à la gare de Vienne un matin de bonne heure, au début du mois de juillet. J'appelle un jeune porteur :

– Je dois passer la journée à Vienne et reprendre le train de Lwów ce soir à minuit.

– Je vais déposer votre valise à la consigne. D'où venez-vous ?

– De Paris.

– Vous parlez bien allemand.

– Je vous remercie. Pouvez-vous me trouver un taxi ?

– Bien sûr. Ce soir, faites appeler mon numéro : soixante-sept. Je vous aiderai pour reprendre le train.

Il porte des lunettes qui lui donnent l'air intellectuel. Son numéro est brodé sur sa casquette.

Mme Silber habite un immeuble magnifique d'un beau quartier, mais son mari s'attend à perdre son poste de directeur de banque d'un jour à l'autre – parce qu'il est juif. Ils n'ont qu'une idée : abandonner tous leurs biens et s'enfuir à l'étranger. Hitler vient d'annexer l'Autriche. Les juifs vivent dans la terreur. En Pologne, les antisémites sont virulents, mais les juifs n'ont pas l'impression que leur vie est menacée ; ils émigrent parce que les universités polonaises les rejettent, ou parce qu'ils ne trouvent pas de travail. En parlant avec les Silber, j'ai l'impression que pour eux, l'émigration est vraiment une question de vie ou de mort. Ils ont une adorable fillette âgée de six ans, Edith. Ils pensent à son avenir. Va-t-elle grandir au milieu de gens qui prétendent qu'elle appartient à une "race inférieure" et ne mérite pas de vivre ? Ils me posent mille questions sur la France. Ils rêvent de s'installer sur la côte d'Azur. Mme Silber me donne une longue lettre pour son père. Elle demande au chauffeur d'avancer l'automobile et m'emmène au centre de Vienne, où nous visitons les principaux monuments et palais de la ville. Les palais me rappellent ceux de Lwów, sauf qu'ils sont beaucoup plus grands. Ils ressemblent à d'énormes gâteaux à la crème, ainsi que je le vérifie en mangeant ensuite de véritables gâteaux dans une des célèbres pâtisseries viennoises. Je préfère les monuments et les cafés de Paris, mais je peux comprendre les regrets de Mme Silber, qui doit quitter cette ville où elle habite depuis plus de dix ans.

Après avoir dîné chez les Silber, je prends un taxi jusqu'à la gare, où je fais appeler le porteur numéro soixante-sept. Il a l'air très content de me revoir.

– Vous avez passé une bonne journée ?

– J'ai visité Vienne. C'est presque aussi beau que Paris.

– Que pouvez-vous voir de Vienne en une journée ? Si vous restiez plus longtemps, vous oublieriez Paris ! Je vais aller chercher votre valise à la consigne.

Il me conduit jusqu'au train et m'installe dans un compartiment de troisième classe. Je le paye avec le peu d'argent qui me reste. À Lwów, je n'aurai pas besoin d'argent, parce que Kazik doit venir me chercher à la gare.

J'ai beaucoup marché dans les rues de Vienne et je suis contente de pouvoir enfin me reposer. Mon esprit désire se reposer, lui aussi. "Tu n'as plus à t'occuper de rien, Malvina. Le train suit les rails. Tu peux relâcher ta vigilance et laisser ta volonté somnoler un peu." Au bout d'un moment, alors que je pense vaguement à Kazik et à Lwów, je crois entendre les autres voyageurs du compartiment parler de se promener dans les montagnes suisses. Ma vigilance et ma volonté se réveillent aussitôt.

– *Mein Herr*, je vous prie de me dire où va ce train.

– Eh bien, à Zurich, évidemment !

Affolée, je ressors en vitesse. Un employé des chemins de fer me dit que le train de Lwów ne part pas de la gare de l'Ouest, mais de la gare de l'Est, à l'autre bout de la

ville. Il est onze heures et demi. Je n'ai plus un sou. Ma valise est très lourde. Comment payer un porteur et un taxi ? "Calme-toi, Malvina... Il faut que tu trouves un moyen."

Je fais appeler le porteur soixante-sept.

– La dame de Paris ! Mais vous n'avez pas pris votre train ?

– Ce n'était pas le bon. Je vais à Lwów. Mon train part de la gare de l'Est dans vingt-cinq minutes.

– De la gare de l'Est ? Pour aller en Suisse ?

– Lwów n'est pas en Suisse, mais en Pologne !

– Ah ben dites donc... En Pologne... Donnez-moi votre valise. En taxi, vous y arriverez.

– C'est que je n'ai plus du tout d'argent, ni pour vous ni pour le taxi.

– Pour moi, cela n'a pas d'importance. Pour le taxi, je vous en prêterai.

– Je vous remercie. C'est gentil.

Je lui donne l'adresse de Mme Silber.

– Vous lui expliquerez ce qui s'est passé. Elle vous remboursera.

– Dépêchez-vous. Bon voyage. Si vous repassez par Vienne, demandez le porteur soixante-sept... Nous pourrions dîner ensemble !

Le taxi traverse la ville endormie en filant comme un éclair. Je ne sais pas comment je réussis à courir jusqu'au train avec ma lourde valise. Il s'apprête à partir, si bien qu'un contrôleur rouvre la porte tout exprès pour moi.

Je m'assois dans le premier compartiment où je trouve une place. Mes jambes ne m'auraient pas portée beaucoup plus loin. Je suis essoufflée, inondée de sueur et toute tremblante. J'ai l'impression d'avoir livré une terrible bataille et remporté une grande victoire. Je suis tellement énervée que je ne dors pas de la nuit.

Pour tout arranger, le train prend deux heures de retard à la frontière tchèque, en raison de la minutie avec laquelle les policiers autrichiens vérifient les identités et fouillent les bagages. Ils espèrent peut-être intercepter des millionnaires qui fuient le nazisme en emportant des valises pleines de diamants. Les chauffeurs de la locomotive font monter la pression ou je ne sais quoi, mais ils réussissent seulement à rattraper une demi-heure de notre retard. Personne ne m'attend à la gare de Lwów... Voyant mon désarroi, un passager de mon compartiment m'invite à monter dans son taxi. Je ne sais même pas où aller : je comptais sur Kazik, que j'ai chargé de me trouver un logement. Je donne l'adresse de mon père.

La chance me sourit enfin (timidement) : quand je sonne, quelqu'un ouvre la porte ; un homme qui ressemble vaguement à mon père, en plus petit et plus vieux. Il a l'air complètement ébahi.

– Tu me reconnais ? Je suis Malvina.

– Bien sûr, que je te reconnais, mais je suis un peu étonné. Je ne savais pas que tu étais en Pologne.

– Je viens passer mes vacances. J'ai demandé à Kazik de te prévenir. Tu l'as vu ? Il n'était pas à la gare.

– Qui est Kazik ?

J’entre dans l’appartement, que je trouve sale et mal rangé. Peu après, Kazik arrive avec un bouquet de roses :

– Excuse-moi, Malvina. Je suis allé à la gare à l’heure prévue. Ils nous ont annoncé que le train aurait deux heures de retard. Quand j’y suis retourné, deux heures plus tard, le train était déjà arrivé depuis une demi-heure et tu n’y étais plus. Moi qui me faisais une fête de nos retrouvailles...

Il paraît penaud. Mon père le regarde comme une bête curieuse. Ma belle-mère, revenue du marché avec son sac à provisions, ne comprend pas ce qui se passe. Ces retrouvailles sont vraiment réussies ! Je ne suis pas très contente de moi : “Tu aurais dû rester à Paris, Malvina. Dès que tu mets les pieds en Pologne, tout devient embrouillé et pénible.”

Je revois mon père et ma belle-mère sans émotion, c’est-à-dire sans haine. Une Parisienne en visite chez de vagues connaissances... Maintenant que je m’apprête à renoncer à ma première ambition, je comprends un peu mieux mon père : il voulait devenir peintre, mais s’est résigné à exercer la profession moins glorieuse de professeur de dessin. En tout cas, je n’ai pas envie de rester chez eux.

– Tu m’as trouvé un endroit où habiter, Kazik ?

– Tes amies de lycée et de faculté étaient prêtes à se battre pour avoir l’honneur d’héberger la fameuse Parisienne ! J’ai choisi Lusía, qui vit toute seule dans un grand appartement depuis que son mari est parti.

– Le médecin ?

– Les autorités refusent de reconnaître le diplôme qu’il a obtenu à Prague, donc il est parti exercer en Amérique du Sud, en Bolivie. Lusía doit le rejoindre bientôt.

Je me souviens assez vaguement de Lusía, une blonde que j’ai connue à la faculté. La femme qui m’accueille est blonde et s’appelle Lusía, donc c’est sans doute elle. Nous devenons vite les meilleures amies du monde.

Je revois avec plaisir d’autres camarades de classe et du club sioniste. Je trouve amusant de les voir surgir de mon passé comme des diables d’une boîte, de devoir reconnaître qui est qui, et de modifier d’après la personne en chair et en os le portrait que je conserve d’elle dans ma mémoire.

Le seul qui ne m’amuse plus, c’est Kazik. Quel lourdaud ! Tout empêtré dans la guimauve de son romantisme oriental... Je ne peux pas éviter de le comparer aux joyeux étudiants du quartier latin. À Paris, en vérité, je fréquente surtout des Polonais. Je vais au cinéma et au restaurant avec Niuk Elster, un neveu du directeur de la fabrique de cigarettes, ou avec Fritz¹ Bloch, un camarade de lycée de mon amie Hélène, étudiant en architecture. Ces Polonais de Paris, transformés par leurs promenades au bord de la Seine et le long du Boul’Mich, me paraissent suprêmement élégants et raffinés comparés à ce pauvre Kazik.

¹ Les Polonais écrivent ce prénom “Fryc”, ce qui se prononce bel et bien “Fritz”. Niuk est un diminutif d’Ernest.

(À propos d'Hélène... Je l'ai revue une ou deux fois à Lwów. Ainsi que je l'ai dit plus haut, nous ne fréquentons pas les mêmes milieux. Dans les restaurants où elle va avec ses amis, je ne pourrais pas acheter un œuf dur.)

Lusia doit s'embarquer à Gênes pour l'Amérique du sud.

– J'aimerais en profiter pour visiter l'Italie. Dieu sait quand je reviendrai en Europe... Tu ne veux pas m'accompagner ? Toute seule, je n'oserais pas.

– Je ne dis pas non. Quand pars-tu ?

– Le bateau s'en va début septembre. Il me semble que nous pourrions quitter Lwów vers le 1^{er} août.

– Oui, cela me laisse quinze jours... C'est bien suffisant.

Kazik n'est pas de cet avis.

– Tu veux déjà repartir ? Mais nous devons parler... Prendre une décision. C'est notre avenir qui est en jeu...

– Bon, ce n'est pas la peine de prendre ce ton dramatique.

– Écoute, Malvina : soit tu m'épouses immédiatement, soit tout est fini entre nous.

– Si c'est un ultimatum, je dis non. Je ne veux pas revenir en Pologne. À Paris, je suis libre. J'étais amoureuse de toi, et maintenant je suis amoureuse de la liberté...

Je rends visite au directeur de la fabrique de cigarettes. En le revoyant, je me souviens du magnifique discours qu'il a prononcé au cimetière juif et j'ai du mal à retenir mes larmes. Je lui donne la lettre de sa fille. Je lui confirme ce qu'elle contient : Mme Silber est très inquiète, se sent de plus en plus menacée, pense qu'il faut partir de toute urgence. Il sort une photographie de l'enveloppe :

– Regarde, c'est ma petite Edith. Tu as bien de la chance de l'avoir vue. Moi, je ne l'ai jamais vue et je ne la verrai peut-être jamais...

– Elle est adorable. Elle ressemble à votre fille. Elle ne parle pas du tout polonais.

– Qui a besoin de parler polonais ? Elle grandira en France ou en Amérique. Je vais les sortir de là.

– C'est possible ?

– Avec de l'argent, tout est possible. L'Éternel a favorisé mes affaires, mais je me suis gardé de dépenser tout ce que je gagnais. Je pensais bien que des temps difficiles risquaient de survenir. J'ai réussi à placer quelques dollars à l'étranger...

– Elle m'a dit qu'elle aimerait aller en France.

– Il y a des gens qui fabriquent de fausses identités, d'autres qui font passer les frontières. On peut même soudoyer des nazis haut placés. Tout cela coûte cher, très cher. Mais c'est possible. Et toi, comment ça va ?

Je le remercie pour la pension. Je lui raconte les papiers perdus, l'année ratée, les professeurs qui parlent trop vite, les mathématiques si difficiles.

– Je ne deviendrai sans doute pas médecin, après tout, et vous aurez perdu votre investissement.

Une nouvelle vie, Malvina

– Ce n'est pas un investissement, Malvina, mais une somme que je te dois en souvenir de ta mère. Je n'ai pas changé d'avis : je te verserai cette pension jusqu'à ton mariage.

– Je vais sans doute aller visiter l'Italie avec une amie. Nous repasserons par Vienne. Voulez-vous que je donne quelque chose à Mme Silber ?

Il me rappelle quelques jours plus tard.

– Ma femme veut préparer un gâteau au chocolat pour la petite Edith. Si tu veux bien, elle te le donnera la veille de ton départ.

Il me verse six mois de pension d'avance. Ainsi, je peux acheter les billets de train pour le voyage en Italie et il me reste de l'argent pour les hôtels. La pension ne m'est plus indispensable à Paris, puisque je gagne ma vie chez les Stern.

Au lieu d'aller au cimetière me recueillir sur la tombe de ma mère, je préfère effectuer un pèlerinage dans les Carpates. Je crains de ne pas reconnaître le chemin dans la forêt sans mon guide. Je ne vois que feuilles mortes, épines de pin et racines noueuses, mais mes jambes se souviennent si bien de la clairière des lapins et du tournant de la souche d'arbre qu'elles m'y mènent sans me demander mon avis. Je mange des petites fraises, dont le parfum d'enfance me tourne la tête. "Retiens bien ce goût, Malvina. C'est la dernière fois..."

Comme jadis, j'aspire l'air de la montagne à grandes goulées. Quel délice après la chaleur poisseuse de la ville ! Ma mère posait une couverture sur l'herbe et nous sortions les tartines de pain de seigle de nos sacs à dos. C'était le seul moment de l'année où je me sentais vraiment aimée. Je recevais ma ration annuelle d'amour en une seule fois, sous la forme de petites fraises rouges.

Le voyage en Italie représente un peu la suite du pèlerinage : "Tu te souviens, Malvina, elle pensait guérir et visiter l'Italie..."

Je quitte Lwów sans jeter un regard en arrière. J'ai l'impression de m'alléger d'un grand poids. Je me sens forte et joyeuse. J'entreprends de consoler Lusia, qui est très malheureuse parce qu'elle se sépare de ses parents pour la première fois de sa vie, et peut-être pour toujours.

– Ton mari va gagner beaucoup d'argent en Bolivie et tu viendras voir tes parents en avion¹ !

– Ils ont l'impression que les choses vont empirer, qu'il y aura des pogroms, qu'ils ne survivront pas longtemps. Ils disent que l'essentiel, c'est que je me sauve.

De grosses larmes roulent sur ses joues. Elle sort une liasse de billets de son sac à main.

– Regarde, ils ont sacrifié toutes leurs économies pour me donner quatre cents dollars... Ils ont aussi versé beaucoup d'argent à une femme dont le fils est tailleur à Milan. J'irai le voir là-bas et il me remboursera l'équivalent en lires.

¹ À l'époque, seuls les milliardaires (et Lindbergh) voyageaient en avion.

– C’est ingénieux.

– Mon père dit que c’est le principe même des banques, et que les juifs l’ont inventé au moyen-âge. Tu crois que je dois garder les dollars sur moi, ou que je ferais mieux de les cacher dans ma valise ?

– Quand je suis passé d’Autriche en Tchécoslovaquie, les policiers ont fouillé tous les bagages à fond.

– Écoute : tu prends deux cents dollars dans ta poche, moi je garde le reste. Ainsi, nous divisons les risques.

Les policiers polonais ne raisonnent pas comme leurs collègues autrichiens. Ils ne touchent pas à nos valises, mais nous demandent de les suivre au poste de douane, où une femme nous fouille. Elle trouve aussitôt les dollars, dresse un procès-verbal et les confisque. De retour dans le wagon, je me sens un peu moins forte et joyeuse. Lusia se remet à pleurer.

– Excuse-moi, Lusia, je t’ai donné un mauvais conseil pour les billets.

– Ce n’est pas de ta faute.

– Au moins, ils nous ont laissé repartir. Ils auraient pu nous mettre en prison. Il nous reste les marks et les liras. Le bonhomme de Milan te donnera aussi de l’argent.

Les policiers n’ont pas confisqué les marks et les liras que nous avons achetés officiellement en Pologne, et pour lesquels nous possédons des factures en bonne et due forme.

À Vienne, nous déjeunons chez Mme Silber. Pour le dessert, nous mangeons le gâteau au chocolat de sa mère. Je montre à Lusia le palais de Schönbrunn, le beau Danube bleu et le quartier chic du Prater, où elle achète un chandail tyrolien.

Je ne revois pas le porteur numéro soixante-sept, parce que nous prenons le train à la gare du sud. Nous allons à Ljubljana. Cette ville, qui était autrichienne au moment de ma naissance¹, appartient maintenant à la Yougoslavie. Il nous semble que les palais et les églises baroques sont aussi nombreux qu’à Vienne, mais nous évitons de les visiter, afin de garder un peu d’appétit pour Venise.

Quelques heures suffisent pour aller de Ljubljana à Venise, mais il faut descendre du train et prendre un bateau ! L’air de la mer doit énerver Lusia, car elle pousse de grands cris quand nous visitons Venise.

– Regarde, Malvina, une autre gondole ! Et là, regarde, c’est le pont des Soupirs ! Cette ville est merveilleuse. Tu disais que Paris est la plus belle ville du monde, mais tu n’avais pas encore vu Venise

– Oui, mais est-ce que tu pourrais y habiter ? C’est une beauté morte, tandis que la beauté de Paris est vivante.

Nous passons quatre jours dans une minuscule pension de famille, où nous découvrons les pâtes à l’italienne et le minestrone. Ensuite, nous prenons le train pour Milan. Le tailleur polonais nous reçoit avec froideur. Il parle à Lusia sur un ton presque méprisant.

¹ Elle s’appelait alors Laibach, de la même manière que Lwów s’appelait Lemberg.

– Je suis désolé, mademoiselle, mais la transaction n'est plus possible. J'ai écrit une lettre à vos parents pour les avertir. D'ailleurs ma mère leur rendra l'argent.

– C'est affreux ! Je comptais sur vous... Qu'est-ce que nous allons devenir ? Vous dites que votre mère va rembourser mes parents, mais je n'ai aucune garantie. Je me demande si vous n'êtes pas un escroc, tout simplement.

– Je vous prie d'être polie. Si vous n'êtes pas contente, allez vous plaindre à la police. Au revoir, mesdemoiselles.

Après cette nouvelle catastrophe, je crains de voir Lusia fondre en larmes une fois de plus, mais elle prend la chose en riant et se console en achetant un petit chapeau vert chez une modiste près du Dôme¹. Nous possédons des billets de train et assez de lires pour tenir jusqu'à la fin de notre voyage, à condition de nous contenter de pâtes et de minestrone.

Nous passons deux jours à Florence. Je trouve que le Ponte-Vecchio a encore plus de charme que tout ce que nous avons vu auparavant. Comme un poème ancien qui traverse les siècles sans se démoder.

J'ai un ami à Rome : un étudiant en archéologie nommé Munek. C'est le frère de Dolek, le mari de mon amie Sofia. Il nous héberge dans son petit appartement et nous initie aux mystères du forum et des autres vestiges antiques de la ville éternelle. Je suis enchantée de voir les restes des monuments au milieu desquels ont vécu Cicéron, Sénèque, Tacite et tous les auteurs latins que j'aime. Lusia cesse vite de nous accompagner dans nos promenades. Elle préfère s'adonner au lèche-vitrines via Veneto.

Munek pense rejoindre son frère et sa belle-sœur en Palestine.

– J'apprends mon métier ici, mais je l'exercerai là-bas.

– Tu ne veux pas cultiver la terre, comme Dolek et Sofia ?

– Non, je veux la creuser pour lui arracher ses secrets.

– Tu as des nouvelles ? Ils vont bien ?

– Ils m'écrivent en hébreu, sous prétexte que je dois apprendre cette langue avant d'aller là-bas. Je n'y comprends pas grand-chose. Je crois qu'ils cultivent des tomates.

– Le mot tomate existe en hébreu ?

– On dit : "tomat". Ils sont obligés de créer des néologismes. Il n'y a pas non plus d'automobiles et d'avions dans la Bible !

C'est à Gênes, où Lusia doit s'embarquer, que nous achevons notre voyage en Italie. Nous n'avons même plus assez d'argent pour les pâtes et la soupe, si bien que nous ne mangeons que du pain.

Le 29 septembre 1938, alors que nous nous promenons dans les ruelles pentues qui montent du port, nous remarquons des petits groupes de gens qui discutent vivement en agitant les mains. Des personnes qui parlent français nous expliquent que Daladier et Chamberlain viennent de signer à Munich un traité qui abandonne aux Allemands la province tchèque des Sudètes. Lusia ne sait pas si elle doit se réjouir ou se lamenter.

¹ Cathédrale de Milan.

- Nous n’aurons pas la guerre, Malvina, c’est une bonne nouvelle.
- Tu crois que les pauvres Tchèques qui vont être soumis à la dictature des nazis trouvent que c’est une bonne nouvelle ?
- Dans les Sudètes, il y a très peu de Tchèques, mais beaucoup d’Allemands. Si ces gens-là réclament Hitler... Ils ont mal tracé la frontière après la guerre, tout le monde le sait.
- Les Autrichiens réclament Hitler. Tu as entendu ce qu’en pensait Mme Silber. De prétendus Allemands, tu en trouveras encore plus en Pologne que dans les Sudètes. Des millions ! Tous ceux qui sont restés en Silésie quand cette province est devenue polonaise¹. Eux aussi, ils vont peut-être réclamer Hitler. Qui défendra la Pologne quand les nazis vont l’attaquer ?
- La Pologne a des alliés.
- C’est ça ! Les Français et les Anglais, qui n’ont pas défendu la Tchécoslovaquie.
- La Pologne est capable de se défendre toute seule.
- Contre les Allemands ? Tu ne sais pas ce que tu dis.
- Toi qui avais décidé d’oublier la Pologne, on dirait que tu deviens une patriote polonaise, d’un seul coup !
- Je m’en moque, de la Pologne, mais on ne peut pas laisser les Allemands conquérir le monde entier...

Je suis furieuse. Il faut faire quelque chose, mais quoi ? Je ne suis qu’une frêle jeune fille qui gagne sa vie en promenant un petit garçon. Je me sens à la fois impuissante et honteuse de l’être.

Lusia s’embarque sur un grand paquebot blanc, où elle occupe une cabine luxueuse aux murs plaqués de bois verni. Vers la fin de la matinée, les haut-parleurs demandent aux visiteurs de descendre à terre. J’ai le temps de voir le menu du déjeuner : hors d’œuvre variés, macaroni aux champignons, sole meunière, escalope de veau, fromage, gâteaux, glaces et fruits. L’eau à la bouche, j’achète un morceau de pain avec mes dernières liras et je me promène au bord de la mer jusqu’au soir. Il me semble que la faim ralentit le temps et que l’heure du départ de mon train ne viendra jamais.

J’arrive à la gare de Lyon le lendemain matin. Je prends un taxi pour aller aux Buttes Chaumont chez les Stern, mes patrons. Je pense que les Stern, ou des voisins, me prêteront quelques francs pour payer la course. Le chauffeur file sur les boulevards en grommelant.

– Les gens ne savent pas conduire. Regardez celui-là, il met sa flèche à gauche et il tourne à droite ! Va donc, eh, bourgeois !

Je répète silencieusement ses paroles pour retrouver le goût de la langue française : “Il met sa flèche à gauche et il tourne à droite ! Va donc, eh, bourgeois !”

Fatiguée parce que je n’ai pas beaucoup dormi dans le train, et sans doute aussi parce que je n’ai pas mangé depuis près de vingt-quatre heures, je m’appuie sur la portière et

¹ La Silésie était allemande de 1815 à 1918.

l'ouvre involontairement. Je tombe sur la chaussée, au milieu des automobiles et des camions. Je me relève aussitôt et me mets à courir. Je pense à ma valise et surtout à mon sac à main, qui contient tous mes papiers. Je ne veux pas les perdre de nouveau et recommencer toutes les démarches au commissariat et au consulat ! Je me faufile entre les véhicules avec l'énergie du désespoir. Heureusement, le chauffeur s'aperçoit de ma disparition et s'arrête pour m'attendre. Je remonte en voiture et je prends soin de bien refermer la portière. J'ai l'impression d'entendre quelqu'un battre le tambour – c'est mon cœur qui cogne dans ma poitrine. Je me sens toute secouée et en même temps très contente. Tout va bien ! J'ai couru comme une championne ! Je retrouve mon énergie et ma volonté dès que je foule le pavé de Paris. Je me sens capable de surmonter tous les obstacles et j'envisage l'avenir avec sérénité.

Une nouvelle amie

Quand on se promène sur le Boul'Mich en partant de la Seine, on dit que l'on remonte le boulevard. Dans l'autre sens, on le descend. C'est que le quartier latin est déformé par une petite bosse, baptisée pompeusement "montagne Sainte-Geneviève". La première fois que j'ai entendu ce nom, j'ai imaginé une vraie montagne, comme nos Carpates ! Au sommet de la bosse s'élève le mausolée du Panthéon, avec sa colonnade dans le style grec et son immense dôme gris. J'ai mis longtemps à comprendre l'inscription qui surmonte la colonnade, "Aux grands hommes la patrie reconnaissante". Il me semblait que le sculpteur avait oublié le verbe... À mon retour de Pologne, je me promène souvent dans le quartier plein de charme qui sommeille derrière le Panthéon. Je découvre la petite place de la Contrescarpe, dont les cafés et les arbres me rappellent l'Italie, et la rue Mouffetard, qui résonne des appels joyeux de ses commerçants. J'explore les ruelles étroites aux noms venus du moyen-âge qui serpentent sur les flancs de la montagne : les rues du Pot de Fer, de l'Épée de Bois, de l'Arbalète. C'est que mon amie Hélène et son Jean-Pierre ont rejoint Fritz Bloch, l'étudiant architecte avec lequel j'allais parfois au cinéma, dans un petit hôtel de la rue Tournefort – une ruelle tranquille proche de la rue Mouffetard et de la Contrescarpe. J'habite de l'autre côté de Paris, mais je profite de mes après-midis libres pour venir leur rendre visite. Plusieurs étudiants de Lwów ont choisi de se regrouper dans cet hôtel.

Je croise des messieurs dans les couloirs. Ils disent *Proszę Pani*¹, me baisent poliment la main à la manière polonaise.

– Venez-vous de Lwów ? me demandent-ils. Quelle école fréquentez-vous ? Connaissez-vous Untel ?

Nous ne nous connaissons pas là-bas, mais nous trouvons toujours un Untel qui nous relie et nous permet de nouer une amitié. Fritz Bloch a deux camarades qui étudient l'architecture, comme lui. On dit : les trois architectes. Il y a d'autres messieurs

¹ Je vous en prie, madame. On prononce "proché".

célibataires : Milek Roth, Leos Geist (qui est là avec sa sœur), Bernard Kohn. Au début, j'ai du mal à les distinguer les uns des autres ! De leur côté, ils me distinguent très bien d'Hélène, qui n'est plus libre, et de Myriam, la sœur de Leos Geist, qui est aussi timide qu'une souris et ne quitte jamais son frère d'une semelle... Il y a une autre femme à l'hôtel Tournefort, Wanda Warner¹, mais elle est mariée.

Wanda Warner devient ma meilleure amie. C'est une petite femme aux yeux gris, vive et enjouée. Arrivée à Paris en octobre 1938, elle a commencé des études de littérature française à la Sorbonne, mais elle a arrêté au bout de quelques semaines, comme moi, parce qu'elle ne comprenait pas un mot du cours.

– Tu sais, Malvina, j'ai pourtant étudié le français en Pologne. J'ai même rédigé une dissertation sur une pièce de Molière, *Les femmes savantes*, pour le baccalauréat polonais.

– Cela ne te sert à rien d'être une femme savante, si tu ne comprends pas le professeur ! Moi, c'est encore pire. J'ai appris le français avec mon professeur de grec. Pour lui, le français était une sorte de langue théorique, comme le grec ancien...

Alors que Henek, son mari, achève ses études de médecine, Wanda veut gagner sa vie en travaillant de ses mains. Elle a des idées "de gauche" ; elle rêve d'appartenir à la classe ouvrière. Elle prend des cours de maroquinerie le matin dans une école d'arts appliqués.

– On apprend à couper le cuir, à le replier, à le coudre. Bientôt, je pourrai fabriquer des ceintures et des portefeuilles. Le travail ne manque pas. On n'a pas besoin de passer un examen, ni de comprendre le français.

– Quand tu sauras, tu me montreras, Wanda. Je pourrai essayer, moi aussi.

Nous avons du temps libre chaque après-midi, toutes les deux, pour nous promener. L'Allemagne, après avoir avalé l'Autriche et la Tchécoslovaquie, commence à menacer la Pologne. Nous sommes tous inquiets, bien sûr, mais quand je parcours les rues du quartier latin avec Wanda, quand nous allons nous asseoir sur un banc du Luxembourg ou à la terrasse de Capoulade, nous ne pouvons pas nous empêcher d'être aussi insouciantes que les moineaux qui gazouillent sous les platanes. Souvent, nous partons visiter un quartier dont le nom nous attire parce qu'il nous rappelle *Les Misérables* ou un autre roman : la Bastille, Ménilmontant, la Bourse, les Batignolles, la Muette. Nous ne nous perdons jamais, parce que nous connaissons une phrase magique : "Pardon, monsieur, pouvez-vous nous indiquer la station de métro la plus proche ?"

Leos Geist raconte une blague à propos d'un Polonais qui se perd et ne retrouve plus son hôtel. On lui demande le nom de la rue :

– Justement, je ne connais pas le nom de la rue.

– Essayez de vous en souvenir, mon vieux. Il est inscrit sur une plaque fixée au mur des immeubles.

– Un nom sur le mur ? Ah oui, je m'en souviens : Di-fen'-sé-da-fi-chère...

¹ On prononce "Vanda Varnère". La lettre v n'existe pas en polonais.

Je commence à distinguer certains des Polonais de l'hôtel. Henek Warner, le mari de ma nouvelle amie, est grand et chauve. Il parle lentement, en choisissant soigneusement ses mots. Tout ce qu'il dit paraît résulter d'une réflexion approfondie. Leos Geist, que l'on ne voit jamais sans sa sœur, a une chevelure ébouriffée et des pans de chemise qui refusent de rentrer dans son pantalon. Il aime beaucoup raconter des blagues.

– Avez-vous observé, demande Henek Warner, combien les horloges, hmm, je veux dire les horloges publiques, sont nombreuses à Paris au coin des rues, ainsi que sur la façade des bâtiments ? Il me semble que l'on pourrait lire dans cette surabondance deux qualités bien françaises : d'une part, hmm, comment dire, un souci de l'exactitude et de la précision ; d'autre part, une générosité de nature sociale, qui conduit la collectivité à prendre en compte les citoyens privés de montre par la pauvreté.

– Cela me rappelle une histoire, remarque Leos. Un juif voit une horloge dans la vitrine d'une boutique. Il entre et demande au boutiquier combien de temps il faudrait pour réparer sa montre. "Je n'en sais rien, répond le boutiquier. Je ne répare pas les montres. Je suis circonciseur." "Vous êtes circonciseur ? Dans ce cas, pourquoi avez-vous mis une horloge dans votre vitrine ?" "Et alors ? Que voulez-vous que j'y mette ?"

Vers la fin de l'année, les Silber passent quelques jours à l'hôtel. Ils ont réussi à fuir l'Autriche et vont s'installer à Nice.

– Les nazis veulent se débarrasser des juifs, nous explique Mme Silber. Ils veulent que l'Allemagne et l'Autriche deviennent *judenrein*¹. Ils acceptent que les juifs partent ailleurs, à condition qu'ils achètent très cher leur départ. Ils croient que les juifs sont richissimes. Par chance, mon père possède une usine et a pu trouver de l'argent. Ceux qui n'ont pas de quoi payer, je crois qu'ils finiront par les tuer.

La petite Edith pose un regard étonné sur les rues animées du quartier latin. Tous les gentlemen de l'hôtel Tournefort tombent amoureux d'elle.

Réveillon rue Mouffetard

Henek Warner, le mari de ma nouvelle amie, a vécu en France une première fois de 1928 à 1931. Il a commencé ses études de médecine à Paris, et puis il est rentré en Pologne pour les continuer. Les gens de l'hôtel Tournefort se moquent de lui derrière son dos : ils disent qu'il est l'un de ces juifs qui payaient très cher le privilège de recevoir des coups de bâton des étudiants fascistes. Au cours de son premier séjour à Paris, il a habité avec un certain Viktor, que l'on surnomme Viktor le boiteux parce qu'il traîne légèrement la jambe. Ce Viktor a déjà achevé ses études et travaille dans un hôpital. Le 31 décembre 1938, il donne une grande fête à l'occasion du réveillon. Il a loué un gymnase rue Mouffetard et engagé des musiciens.

Il y a beaucoup de monde. Tous les juifs de Galicie orientale qui étudient la médecine à Paris dansent la valse et le tango au pied des espaliers et autour du cheval d'arçon.

¹ "Nettoyées de tous les juifs".

Certains invités ont amené des amis qui viennent de Varsovie ou de Cracovie, ou bien des Hongrois, des Roumains, des Tchèques. Les plus audacieux d'entre nous ont déjà des amies ou des amis français, comme Hélène. Viktor, qui habite en France depuis dix ans, nous donne l'exemple : il a épousé une Parisienne, Renée.

Alors que je bavarde avec Wanda en grignotant des rondelles de saucisson, Viktor s'approche de nous avec un homme barbu.

– Eh, les filles, je vous présente un médecin français, Lonek Greif. Il habite près d'ici, boulevard Saint-Marcel. Lonek, je te présente Wanda Warner, la femme de mon copain Henek, et son amie Malvina Zien.

Ce Lonek est sans doute célibataire. Il a dû demander à Viktor qui est la jolie blonde. Il ne me plaît pas du tout. Premièrement, son prénom me rappelle celui de mon premier fiancé, qui était si sombre et si jaloux. Deuxièmement, je n'ai jamais aimé les barbus. Les étudiants de la rue Cuvier chantaient :

*Y'avait dans mon village
Un homme qu'avait des poux.
Comme il avait d'la barbe,
On l'app'lait Barbapoux,
Barbapoux Barbapoux Barbapoux...*

Cette chanson traduit précisément ce que je pense des barbes : des broussailles sales et malodorantes, pleines de poux et de puces, semblables à la fourrure des chiens. Et justement, le barbu a un chien, un horrible petit roquet à longs poils et longues oreilles.

Viktor a dit "un médecin français". Les médecins français ne s'appellent pas Lonek.

– Êtes-vous français, monsieur ?

– Je suis naturalisé. Je viens de Sambor.

– Est-ce Sambor en Pologne, près de Lwów ?

– Oui, c'est ça. Sur le Dniestr¹.

– J'ai traversé votre ville en allant dans les Carpates, mais je ne m'y suis jamais arrêtée. Habitez-vous à Paris depuis longtemps ?

– Depuis 1925. Je suis venu ici pour étudier le piano, et puis j'ai changé d'avis et j'ai choisi la médecine. Je connais Viktor depuis dix ans ! J'ai aussi connu votre mari, mademoiselle Wanda, quand il est venu en France pour la première fois. Il avait encore tous ses cheveux, à cette époque-là... Sage, Flip ! Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Malvina, il ne mord pas.

– Il ne m'a pas mordue, mais il a filé mon bas avec ses griffes.

– Il aime jouer, vous comprenez.

– Je préférerais qu'il joue ailleurs !

Je ne danse pas avec l'affreux barbu, mais avec mes chevaliers servants habituels : les trois architectes, Milek Roth, Bernard Kohn.

Milek Roth est un homme discret et silencieux, qui n'habite pas à l'hôtel Tournefort en permanence. Il n'étudie ni l'architecture, ni la médecine. Personne ne sait comment

¹ Fleuve qui traverse l'Ukraine et se jette dans la mer Noire.

il gagne sa vie. En Pologne, il a passé sept ans en prison pour activités communistes. Il a trente ans, mais ses cheveux sont déjà gris et des rides profondes marquent son visage. Nous supposons que le parti l'a envoyé en France pour faire avancer la cause du communisme parmi les Polonais de Paris.

Bernard Kohn n'étudie pas non plus la médecine. C'est-à-dire, pas encore... Plus sage que moi, il s'est inscrit dans une école d'ingénieurs pour réviser les mathématiques et la physique et passer son baccalauréat¹ avant de s'inscrire en PCN. De tous mes admirateurs, c'est celui que je préfère. Il a la tête bien faite et bien pleine. De plus, elle n'est pas laide. J'ai l'impression qu'il pourrait tenir un rôle de cowboy dans un film américain. Il est très grand, large d'épaules, et son visage rectangulaire est encadré par une abondante chevelure noire. Je danse plusieurs valses avec lui. En fin de compte, j'accorde aussi une danse à Lonek Greif. Il est moins grand et beaucoup moins séduisant que Bernard Kohn, sans parler de sa barbe et de son chien.

On m'étonnerait bien si on me disait que j'épouserai d'abord Bernard Kohn, ensuite Lonek Greif.

À minuit, nous nous embrassons. Ma première année en France s'achève. "Il y a un an, Malvina, tu traversais l'Allemagne en train. Par la fenêtre du compartiment, tu voyais les maisons illuminées, les gens qui fêtaient le réveillon..."

1939 Les châteaux de la Loire

A Pâques, je vais visiter les châteaux de la Loire avec toute la bande de l'hôtel Tournefort. Les filles se déplacent d'un château à l'autre en auto-stop, les garçons louent des bicyclettes. Nous découvrons le plaisir de nous arrêter dans un restaurant de village, de goûter les petits vins blancs de la région, de reprendre des forces dans les lits superposés des "A. J."² Nous sommes amoureux de la France, jeunes, heureux. J'ai seulement vingt-trois ans.

Le soir, après avoir débarrassé la table et lavé la vaisselle, nous discutons des problèmes de l'heure avec les autres adeptes du short et du sac à dos. Les ajistes (ainsi nomme-t-on les personnes hébergées dans les A. J.), français ou étrangers, sont tous d'accord pour considérer Hitler, Mussolini et Franco comme d'horribles monstres promis aux poubelles de l'histoire. Les avis divergent quand on mentionne Staline. Certains juifs polonais regardent le communisme d'un œil favorable, sous prétexte que ce système promet la fin de l'antisémitisme. D'autres se méfient et soulignent qu'en Union Soviétique, les gens ont une fâcheuse tendance à disparaître, tout comme en Allemagne.

¹ On donnait aux étudiants étrangers un "diplôme universitaire", qui leur permettait d'exercer la médecine dans leur pays. S'ils voulaient un "diplôme d'État" pour exercer en France, ils devaient passer le baccalauréat et acquérir la nationalité française.

² Auberges de la Jeunesse.

Nous tentons de deviner ce que nous réserve l'avenir. Henek Warner semble avoir longuement réfléchi à la question.

– Hitler pourrait bien envahir, hmm, avaler la Pologne comme une bouchée de pain, mais ensuite il lui faudrait affronter l'infranchissable immensité de la steppe russe.

– Comment donc, demande un ajiste français, vous ne croyez pas en votre propre armée ?

– Face aux chars, aux divisions blindées, de l'armée du Reich, figurez-vous que nous alignons des régiments de lanciers à cheval !

– L'armée française viendra vous aider.

– Si les Allemands ne la réduisent pas en miettes ou bien, comment dites-vous, en bouillie... Ils prendront d'abord Varsovie, et ensuite Paris.

– C'est impossible. Nous avons la ligne Maginot !

Heureusement, nous réussissons à oublier chaque matin ces discussions inquiètes. Nous repartons sur les routes, ivres de soleil et de liberté, pleins d'une joie de vivre d'autant plus rayonnante que nous la refoulions tout au fond de nous-mêmes quand nous vivions en Pologne. Nous avons l'impression de profiter de nos vacances pour la première fois. Nous ignorons, bien entendu, que c'est aussi la dernière fois avant bien des années.

La cuisinière improvisée

D'habitude, les étudiants de l'hôtel Tournefort rentrent en Pologne pendant les grandes vacances. Avec tous ces bruits de guerre, ils craignent d'être coincés là-bas et décident de voir venir. Pourquoi rester à Paris ? Passer quelques semaines sur la Côte d'Azur ne peut pas faire de mal. Lonek Greif, qui appartient à une organisation de campeurs appelée *Les amis de la nature*, leur donne rendez-vous sur un terrain de camping à Ste-Maxime. Ils pensent aller aussi à Cannes, à Nice et je ne sais où, en dormant dans les auberges de la jeunesse. Je ne peux pas les accompagner, faute d'argent. Les Stern m'ont légèrement augmentée, mais la baisse du *zloty* polonais a diminué ma pension.

Le bureau d'entr'aide des étudiantes me trouve une place de cuisinière dans une colonie de vacances à Puycelsi, près d'Albi, du 15 juillet au 15 septembre.

J'achète un livre de cuisine chez Joseph Gibert¹. Bernard Kohn se moque de moi :

– Tu crois que l'on peut tout apprendre dans les livres ?

Il a un petit réchaud à alcool dans sa chambre. Il me montre comment utiliser des oignons et des herbes pour donner du goût aux aliments et masquer mon ignorance. Il ne part pas sur la Côte d'Azur avec les autres parce qu'il doit rentrer à Lwów, les autorités militaires l'ayant convoqué pour le conseil de révision.

– Si je ne retourne pas là-bas, il diront que j'ai déserté et ils empêcheront mes parents de m'envoyer ma pension.

¹ Une grande librairie du boulevard Saint-Michel.

– Tu vas devenir soldat ?

– C’est une simple formalité : ils vont m’accorder un sursis pour continuer mes études. Sauf si la guerre est déclarée, évidemment. Dans ce cas, on ne peut jurer de rien.

À Puycelsi, je suis quand même bien contente d’avoir mon livre de cuisine pour remplacer Bernard. J’essaie chaque jour une nouvelle recette et tout se passe très bien, sauf que la cuisinière à charbon dégage une chaleur vraiment infernale. Je me lève à six heures du matin et je travaille dur jusqu’au soir. C’est tout juste si je trouve une demi-heure dans la journée pour me promener au bord du Tarn. Avant de partir, j’ai emprunté des romans de Balzac à la bibliothèque, espérant profiter de mon temps libre pour les lire, mais je suis tellement fatiguée que je ne peux pas en lire une page sans m’endormir aussitôt.

Le 23 août, nous entendons à la radio une terrible nouvelle : l’Allemagne et l’Union Soviétique viennent de signer un pacte. Cela signifie que les Russes n’empêcheront pas les Allemands d’entrer en Pologne. Le gouvernement français, allié de la Pologne, décrète la mobilisation générale. Le 1^{er} septembre, les nazis bombardent Varsovie et envahissent mon pays. La France et l’Angleterre déclarent aussitôt la guerre à l’Allemagne.

Je donne ma démission de la colonie de vacances. Le 2 septembre, je trouve quelqu’un qui rentre en voiture à Paris. Mes patrons, les Stern, passent leurs vacances chez eux en Suisse. Je m’installe donc à l’hôtel Tournefort auprès de mes amis, revenus en toute hâte de la Côte d’Azur. Henek et Wanda Warner sont très inquiets en pensant à leurs parents.

– Nous devions passer un mois à Lwów après nos vacances sur la Côte. Nous allons au consulat polonais pour voir si c’est encore possible.

– Je vais avec vous.

Moi qui ai cru quitter la Pologne pour toujours un an plus tôt, j’ai envie d’y retourner. Qui sait comment une France en guerre va traiter les étrangers ? Ils peuvent nous considérer comme des espions, nous interdire de travailler, nous enfermer dans les camps de concentration qu’ils ont ouvert dans le sud pour les réfugiés espagnols.

Une foule bruyante remplit le consulat. Le consul, debout sur une table, essaie de se faire entendre.

– Mais enfin, écoutez-moi ! Cela ne sert à rien d’attendre ici. Personne ne peut aller en Pologne. Comment voulez-vous traverser l’Allemagne ?

Bernard Kohn dit que c’est une folie de penser rentrer en Pologne. Il est revenu par miracle le 31 août. Même à la veille de la guerre, l’armée polonaise n’a pas voulu de lui parce qu’il est juif. Il a pris le dernier train, qui a failli être arrêté en Allemagne.

Je fais la connaissance de nouveaux venus : Danka et Bronek Müller, des amis de Leos Geist qui viennent de se marier. Comme ils rêvaient de voir Paris depuis des années, ils ont décidé d’y passer leur lune de miel. Ils sont arrivés le 25 août. Ils ont eu le temps de visiter le Louvre et de monter sur la tour Eiffel. Maintenant, ils ne peuvent

plus rentrer à Lwów ! Ils sont charmants ; on dirait deux tourtereaux. Ils me paraissent délicats et fragiles. Ils n'ont pas décidé, comme nous, de quitter leur famille et de vivre pendant des années, ou pour toujours, dans un pays étranger. Ils habitent à l'hôtel Tournefort par hasard et même, en quelque sorte, par erreur.

La drôle de guerre

Nous passons des heures à écouter la radio et à lire les journaux. Les lanciers polonais chargent les blindés allemands sans succès. Les Français, au lieu d'attaquer l'Allemagne pour défendre la Pologne, se retranchent prudemment derrière la ligne Maginot. Les Allemands bombardent Varsovie et se préparent à assiéger la ville. Le grand Henek Warner est très inquiet :

– Ils pourraient bien percer la ligne Maginot comme une, hmm, baudruche avec leurs chars... Tout ira très vite. *Blitzkrieg*¹ ! Ils commenceront par bombarder les villes, massivement, pour briser toute résistance. Une pluie de bombes tombera sur Paris, tout comme sur Varsovie. Peut-être demain, ou sinon jeudi. Pour mieux frapper l'opinion, ils vont d'abord détruire les monuments : Notre-Dame, le Louvre, l'Arc de Triomphe qui célèbre les victoires françaises. Il y aura des bombes incendiaires, des gaz. Il faut prévoir le pire, me semble-t-il.

– C'est terrible, ce que tu dis, Henek. Que pouvons-nous faire ?

– J'y ai réfléchi. J'ai calculé que la portée de leurs avions est insuffisante pour qu'ils dépassent de beaucoup la Loire. Nous pourrions trouver refuge quelque part dans le Massif Central.

Le rôle de Cassandra va bien à Henek, car son nom, Warner, signifie "celui qui avertit". Il part à Clermont-Ferrand avec Wanda, entraînant dans son sillage Danka et Bronek Müller, les deux petits nouveaux, ainsi que Leos Geist et sa sœur.

Je préfère rester à Paris. En plus des conseils de guerre auxquels je participe chaque jour à l'hôtel Tournefort, je tiens mon petit conseil privé : "Tu ne vas tout de même pas fuir des bombes qui n'existent pas, Malvina. Si de vraies bombes se mettent à pleuvoir, tu verras bien comment tu réagis." J'attends ce qui va se passer, pleine de curiosité et d'un soupçon d'ardeur guerrière. Si j'étais un garçon, je m'engagerais peut-être dans le régiment que les Polonais en exil forment en Bretagne. Certains de nos hommes, parmi lesquels le beau Bernard, oublient qu'en Pologne ils se sont donné beaucoup de mal pour échapper à l'armée et vont au consulat pour s'engager.

Les Allemands écrasent la Pologne en quelques jours. La ville de Varsovie résiste un peu plus longtemps que le reste du pays, mais à la fin du mois de septembre 1939, tout est fini. À notre grand étonnement, les Allemands n'occupent pas la Galicie orientale, mais la cèdent à leurs alliés soviétiques. Notre province, que l'on appelait aussi la "petite Pologne de l'est", est rebaptisée "Ukraine occidentale".

¹ La guerre-éclair.

En France, il ne se passe rien. C'est le début de la période appelée "drôle de guerre". Le groupe parti à Clermont-Ferrand revient à l'hôtel Tournefort. Henek Warner est convaincu que la guerre a pris fin.

– Nous avons assisté à une répétition du coup de Munich. *Bis repetita placent* ! Après le partage de la Tchécoslovaquie, celui de la Pologne.

Notre cœur se serre quand nous pensons aux juifs de Varsovie ou de Lodz, qui vont subir le joug nazi. Au sujet des Polonais non juifs, les avis sont partagés.

– Dans l'idéologie nazie, les Slaves ne valent pas beaucoup mieux que les juifs. Ils vont souffrir, eux aussi.

– Tant mieux. Ils nous sont assez persécutés. Maintenant, ils vont découvrir ce que c'est que d'être considérés comme des inférieurs.

– Tu es naïve, Wanda. Tu crois peut-être que les Polonais vont apprendre la leçon et changer d'attitude vis-à-vis des juifs. Ce qui va se passer, c'est qu'ils deviendront encore plus antisémites. Ils se vengeront sur les juifs des humiliations qu'ils subiront. Tu connais l'histoire : le patron engueule l'employé, l'employé bat sa femme, la femme gifle l'enfant, l'enfant donne un coup de pied au chien.

Quand nous évoquons nos parents et amis restés à Lwów, la discussion est encore plus crispée. Milek Roth le silencieux, qui milite pour l'avènement du communisme, trouve que tout va pour le mieux et devient même presque loquace.

– Ils ont de la chance. Doublement... Plus rien à craindre des nazis. Débarrassés des fascistes polonais. Sous le régime soviétique, pas d'antisémitisme.

Personne n'est d'accord avec lui. Je vois même Wanda en colère pour la première fois.

– Qu'est-ce que tu racontes, Milek ? C'est l'Ukraine, maintenant, là-bas. Les Ukrainiens sont encore plus antisémites que les Polonais. Tu ne vas pas me faire croire que les cosaques ont changé depuis qu'ils sont soviétiques. Les cosaques... Les pogroms... C'est affreux, ce qui risque d'arriver.

Nous savions que l'un d'entre nous était communiste. Nous découvrons maintenant un capitaliste parmi nous : Bronek Müller nous apprend que son père dirige une grande entreprise pétrolière.

– J'ai envoyé un câblogramme à mes parents pour leur dire que tout va bien et que nous allons bientôt rentrer. Il m'ont vivement conseillé de rester en France... Les communistes disent que mon père exploite les prolétaires. Ils menacent de confisquer tous ses biens et de l'expédier en Sibérie. Moi qui travaillais avec lui, j'ai de la chance d'être ici plutôt que là-bas.

– Le communisme est sévère mais juste. Il aura ce qu'il mérite ; ni plus, ni moins.

Milek Roth nous énerve, mais son dogmatisme est si rigide que nous le trouvons presque amusant. Nous lui posons des questions sérieuses pour le simple plaisir d'entendre ses réponses ridicules.

– Comment Staline a-t-il pu signer un pacte avec Hitler ?

– Le pays de la paix n'est pas prêt pour la guerre... Reculer pour mieux sauter... Neutraliser les fascistes... Laisser les requins capitalistes s'entre-dévorer... Cette guerre voulue par les banquiers de la City...

Plus il débite ses phrases creuses, plus il apparaît à nos yeux comme une marionnette manipulée par le parti, et moins nous l'écoutons quand il prétend que le sort de nos parents est préférable à celui des juifs de Varsovie.

Bernard Kohn revient de Coëtquidan.

– Ils sont aussi antisémites qu'en Pologne ! Je regrette de m'être engagé.

– Tu es réformé ? Tu as déserté ?

– Non, mais nous partons en Norvège. Ce n'est pas la drôle de guerre, là-bas, ils se battent vraiment. J'ai une permission de trois jours avant d'embarquer.

– Tu es chic, dis donc, avec ton uniforme.

– Tu as appris à tirer au fusil ?

– Oui, sauf qu'ils nous ont donné des vieux fusils Lebel qui datent de la dernière guerre !

Il va dîner avec Leos Geist et sa sœur chez un autre Polonais. En revenant, il a mal au ventre. Henek Warner, qui se spécialise en gastro-entérologie, l'examine.

– Mon vieux, il me semble que tu ferais bien d'aller à l'hôpital. Si je ne me trompe pas, hmm, cela pourrait être une belle appendicite.

En raison de son caractère circonspect, Henek examine très attentivement ses malades et prononce ses diagnostics au conditionnel, mais il ne se trompe jamais. Au lieu de partir en Norvège, Bernard Kohn passe sur le billard. Ah, nous profitons bien de sa convalescence ! Sans ses talents de cuisinier, nous serions morts de faim. La bande de l'hôtel Tournefort ne reçoit plus aucune pension de Pologne, bien sûr. Henek Warner gagne un peu d'argent comme externe à l'hôpital, Bronek Müller et Leos Geist profitent d'une loi qui autorise les réfugiés à travailler dans les usines d'armement, je garde de nouveau le petit Simon, mais il n'est plus question de manger au restaurant. Alors voilà : notre cher Bernard va rue Mouffetard quand les magasins ferment et achète les derniers légumes pour presque rien ; il les fait mijoter pendant des heures sur son petit réchaud avec des bas-morceaux de bœuf et nous sert des soupes délicieuses.

Tous les commerçants le connaissent.

– Msieu Bernard, j'ai des choux pour vous !

– Regardez ces pommes, msieu Bernard... Elles ne sont pas belles, mais elles sont bonnes pour la compote.

1940. Les Allemands à Paris

Bronek et Leos rejoignent aussi l'armée polonaise de Coëtquidan, qui devient moins regardante. Au début de l'année 1940, elle convoque la plupart de nos hommes. Bernard Kohn, convalescent, habite à l'hôtel Tournefort. Henek Warner n'aime pas

l'armée et les militaires. Il trouve du travail près de Montpellier comme remplaçant d'un médecin mobilisé.

Wanda reste à Paris. Elle essaie de garder un enfant, comme moi, mais elle arrête au bout de trois jours. Elle est très nerveuse et manque de confiance en elle-même. Ses patrons la traitent de manière méprisante. Elle se souvient de ses cours de maroquinerie et se met à la fabrication des ceintures pour dames. Elle est très habile. Elle dessine elle-même ses modèles, achète le cuir et les boucles, travaille dans un coin de sa chambre qu'elle a aménagé en atelier. Elle trouve facilement des commandes, parce que tous les maroquiniers sont partis – les Français sur la ligne Maginot, les juifs polonais à Coëtquidan.

Nous nous promenons parfois au quartier latin en souvenir du bon vieux temps. Les rares passants qui remontent le Boul'Mich marchent d'un pas pressé. Personne ne flâne. La ville-lumière est devenue sombre, car on n'allume plus les réverbères, par peur des bombardements. Nous parlons avec nostalgie de la période que l'on appelle déjà "avant-guerre".

– Tu te souviens, Malvina, les châteaux de la Loire... Cela fait un an tout juste !

– Si nous avions pu prévoir l'avenir, nous nous serions amusés encore plus.

– Nous aurions dû visiter aussi la Normandie et la Bretagne. Au moins, nous avons vu la Côte d'Azur.

– Pas moi.

– Ah, c'est vrai, tu étais dans ta colonie de vacances. La mer est très bleue. Tu sais, Henek trouvait le paysage trop parfait. Il prétendait qu'il préférerait la sauvagerie de nos Carpates ou de la mer Baltique. Les autres lui reprochaient son goût du paradoxe.

– Je suis allée une fois sur la Baltique, mais c'est tout juste si j'ai mis un pied dans l'eau. Elle est si froide ! De toute façon, je ne sais pas nager.

– Moi non plus. J'ai mis un pied dans la Méditerranée !

– Henek nage bien ?

– Il nage un peu. Tu te souviens de Lonek Greif ?

– Oui, le barbu avec son chien.

– Nous l'avons rencontré à Ste-Maxime. Il passait toute la journée à nager ou à jouer au volley-ball. C'est une vraie force de la nature !

Le 10 mai 1940, la drôle de guerre cède la place à la vraie guerre, qui n'est pas si drôle. Les Allemands envahissent la France en contournant la ligne Maginot. Les Français et les Anglais paraissent très étonnés quand les Allemands attaquent avec leurs chars exactement comme ils l'ont fait en Pologne. « Vraiment inattendu ! » se lamentent-ils. « Comment aurions-nous pu le prévoir ? » De nouveau, c'est la guerre-éclair. En un mois, la France est vaincue.

Vers le 10 juin, quand l'armée allemande s'approche de Paris, une grande panique saisit les Parisiens. Cette fois, on peut vraiment craindre des bombardements. Bernard

Kohn a achevé sa convalescence et rejoint son régiment polonais quelque part dans la Somme. Wanda décide de partir à Montpellier auprès de son mari.

Nous descendons la rue Lacépède et traversons le jardin des Plantes ensemble, en portant sa valise à tour de rôle. Les fleurs du jardin sourient au soleil de toutes leurs couleurs, comme pour se moquer de la folie des hommes. Wanda porte son gros manteau polonais et ses lourdes chaussures d'hiver, car elle ignore quand elle reviendra à Paris. Nous nous reposons sur un banc, entre deux platanes de la grande allée. En regardant la voûte de feuillage qui s'étend jusqu'au bout de l'allée, j'ai l'impression d'avoir pénétré dans un autre monde par un passage secret. Ce monde mystérieux, où n'entrent ni les bruits de la ville ni la lumière du soleil, ignore la guerre.

Un jardinier taille des buissons avec un sécateur.

– Regarde, Wanda, le jardinier. Il a bien de la chance. Même quand les Allemands seront arrivés, il continuera à s'occuper de ses fleurs.

Nous franchissons la Seine sur le pont d'Austerlitz. La silhouette gracieuse de Notre-Dame se détache sur le ciel bleu de juin. La cathédrale tient debout depuis six ou sept siècles. Les bombes allemandes vont-elles l'abattre ?

En nous approchant de la gare de Lyon, nous découvrons un spectacle incroyable : le parvis devant la gare ressemble à un camp de réfugiés qui déborde. Des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont assis sur des valises ou des ballots plus ou moins solidement ficelés. Je n'ai jamais vu autant de monde à la fois. Wanda se met à pleurer.

– Je n'arriverai jamais à prendre le train ! Comment veux-tu ?

– Ne t'inquiète pas, Wanda. Nous trouverons bien un moyen.

Nous nous écartons de la foule. Je vois un agent des chemins de fer, un homme assez âgé qui a des cheveux blancs sous sa casquette.

– Pardon, monsieur, puis-je vous prier de nous aider ? Nous sommes polonaises. Mon amie désire rejoindre son mari qui séjourne à Montpellier.

– Suivez-moi...

Il nous emmène de l'autre côté de la gare. Des camions déchargent des caisses et des colis dans un grand hall. Le vieil homme invite Wanda à traverser le hall. J'embrasse mon amie.

– Bonne chance, Wanda.

– Merci, Malvina. Bonne chance pour toi aussi. Écris-moi à la poste restante de Montpellier.

Elle m'a raconté plus tard que l'employé des chemins de fer l'a conduite jusqu'à un train, puis aidée à entrer dans un compartiment bondé en passant par la fenêtre.

De mon côté, je pars le même jour à Bordeaux, en voiture, avec Simon et ses parents. Nous avons la chance de quitter Paris avant les autres. Dès le lendemain, et pendant plusieurs jours, "l'Exode" jette sur les routes la moitié de la population de la capitale. Le 14 juin, les Allemands défilent sur les Champs-Élysées.

Le 22 juin, la France et l'Allemagne signent un armistice. C'est-à-dire que la France reconnaît sa défaite. Des régiments français entiers ont été faits prisonniers et envoyés en Allemagne. Comme personne ne fait attention aux régiments polonais, Leos Geist et Bronek Müller trouvent des vêtements civils chez des paysans et rentrent à Paris à pied. Ils n'ont pas achevé leur période d'entraînement, donc ils n'ont pas eu l'occasion de combattre. Nous avons d'ailleurs beaucoup de mal à imaginer notre brave Leos en uniforme, un fusil à la main – lui qui n'arrive pas à rentrer sa chemise dans son pantalon.

Milek Roth a appris à se débrouiller dans les prisons polonaises. Il vole une bicyclette et pédale jusqu'à Bordeaux, où il vient me voir. Bernard Kohn, dont le régiment a été repoussé par l'armée allemande jusqu'à Vannes, en Bretagne, travaille dans des fermes tout l'été.

Si Milek Roth a pu me retrouver à Bordeaux, c'est que les membres de la petite bande de l'hôtel Tournefort s'écrivent le plus souvent possible. Nous voulons éviter à tout prix de rompre les liens fragiles qui nous unissent. Les personnes sur lesquelles on peut compter deviennent précieuses. Hélène et Jean-Pierre se sont réfugiés à Angoulême, Danka Müller à Toulouse, mais nous n'avons pas de nouvelles de Myriam, la sœur de Leos Geist. Nous avons aussi plus ou moins perdu de vue les trois architectes. L'un a pris le risque de partir à Lwów en août 39 et n'est pas revenu, l'autre a sans doute rejoint des parents en Suisse, le troisième s'est engagé dans la Légion étrangère.

L'accord d'armistice prévoit que la France sera coupée en deux. Bordeaux doit appartenir à la "zone occupée", mais les Allemands ne sont pas encore entrés dans la ville. Nous n'avons pas envie d'attendre leur arrivée. Les Stern sont retournés en Suisse, de sorte que j'ai à la fois perdu un ami très cher : mon petit Simon, et recouvré ma liberté. Wanda Warner dit tellement de bien de Montpellier dans ses lettres que j'ai envie de la retrouver là-bas. Milek Roth, qui est un homme avisé, pense que c'est une excellente idée.

– Maintenant, il fait chaud. Oui, mais la guerre, qui peut dire jusqu'à quand ? Il faut prévoir des restrictions. Un hiver sans chauffage. À Montpellier, nous aurons moins froid.

Pendant les quelques jours qui précèdent l'arrivée des Allemands à Bordeaux, on peut encore voyager. Nous prenons le train jusqu'à Toulouse, puis de Toulouse à Montpellier. Milek Roth possède une grosse liasse de billets de banque, dont la provenance est secrète. Wanda et Henek Warner nous accueillent à bras ouverts. Ils sont bien contents de partager les frais d'hôtel avec nous ! Nous dormons à quatre dans une petite chambre : Wanda et moi dans le lit, Henek et Milek par terre.

Une sorte d'hôtel Tournefort sur Méditerranée se reconstitue peu à peu. Nous recevons d'abord une lettre de Danka Müller : "Bronek est à Toulouse avec moi. Il est venu de Paris à pied ! Il a traversé la ligne de démarcation au milieu de la nuit. Il a envoyé un câblogramme à un cousin d'Amérique, qui nous a fait parvenir un chèque en dollars. Nous pensons aller à Lisbonne et prendre le bateau pour le Brésil." Wanda

lui répond : “Vous pouvez venir nous dire au revoir avant de partir. Ici, tout va bien. C’est calme, très agréable. Malvina et Milek viennent d’arriver de Bordeaux.” Danka et Bronek Müller viennent donc nous rendre une petite visite d’adieu. Ils trouvent une chambre à louer chez une vieille dame charmante. Leur fenêtre donne sur un jardin. Si leurs bras étaient plus longs, ils pourraient attraper les fruits d’un grand figuier gris. Au fond, ils ne sont pas pressés de partir en Amérique. Cela ne coûte pas grand-chose d’attendre l’automne, afin de cueillir les figues quand elles seront mûres.

Ensuite, c’est Leos Geist qui vient nous rejoindre. Il est resté à Paris pour tenter de retrouver sa sœur. Elle a disparu sans laisser de trace. Sans doute a-t-elle suivi les Parisiens dans leur exode. Nous espérons qu’elle est en sécurité quelque part à la campagne.

Henek Warner a déjà dépensé les faibles sommes qu’il a gagnées en remplaçant des médecins. Comme il lit les journaux très attentivement, il découvre que les réfugiés ont droit à une petite pension. Nous ne sommes vraiment pas riches. Milek Roth veut garder son argent en prévision de temps plus difficiles, et d’ailleurs il ne lui appartient pas. On me nomme cuisinière, puisque j’ai exercé ce métier dans une colonie de vacances. Les jours pairs je sers une salade d’oignons et de tomates, les jours impairs des pâtes.

Nous allons à la plage de Palavas-les-flots tous les matins. Wanda et moi, nous ne pouvons pas nous empêcher d’être jeunes et d’avoir envie de nous amuser. Henek Warner est inquiet, mais il a toujours eu une nature inquiète. Milek Roth ne veut pas rester à Montpellier.

– La guerre est finie. On peut traverser l’Allemagne. Rentrer à Lwów. Avant tout, échapper aux nazis.

Henek Warner trouve cette idée absurde.

– Maintenant que tes amis soviétiques occupent la Galicie, tu crois que c’est, hmm, le paradis terrestre. J’ai lu des nouvelles dans le journal. Ils saisissent les propriétés privées. Le moindre appartement est occupé par quatre ou cinq familles. On passe des heures chaque jour à faire la queue pour acheter un malheureux bout de pain.

– Une société à transformer. Pas du jour au lendemain. Il faut du temps. Besoin de toutes les bonnes volontés. C’est pour cela que nous devons retourner là-bas.

Il me semble que Milek Roth analyse mieux la situation que Henek Warner. Même si le sud est officiellement “libre”, les nazis tiennent la France sous leur botte. Je ne peux pas oublier les policiers noirs que j’ai vus dans le train le 31 décembre 1937, avec leur regard cruel et leur mitraillette. Rester en France peut devenir très dangereux. Si je dois choisir entre deux dictatures, je préfère faire confiance à celle qui n’est pas officiellement antisémite.

Je rentre donc à Paris avec Milek Roth en septembre 1940. D’ailleurs Henek, Wanda et Leos reviennent quinze jours après nous. Ils sont prêts à partir à Lwów, eux aussi, si c’est possible. Nous savons bien que les nazis maltraitent les juifs en Allemagne, qu’ils les privent de ressources, qu’ils les acculent au désespoir et au suicide. Il est de plus en plus clair qu’ils vont appliquer la même politique en France, aidés par leurs amis du

gouvernement de Vichy. Déjà, une fédération de commerçants distribue des affichettes disant : “Maison française”. Un nouveau journal, *Au Pilon*, publie des listes de commerces juifs, dont les vitrines sont ensuite brisées à la suite de manifestations “spontanées”. Le 27 août, le gouvernement abroge la loi qui interdit toute propagande antisémite. Les juifs sont renvoyés des grands corps de l’État, comme le corps des mines et l’inspection des finances. Les Allemands, après avoir annexé l’Alsace, en chassent les juifs vers la zone libre. Les autorités de Vichy les concentrent dans un grand camp près des Pyrénées.

Notre cher quartier latin n’est pas bien gai. Des soldats allemands se promènent sur le Boul’Mich. À l’hôtel Tournefort, plus personne ne se moque de Milek Roth. Nous le suivons tous à l’ambassade soviétique, où nous remplissons des formulaires de demande de visa.

Bernard Kohn revient à Paris après avoir travaillé tout l’été dans les champs. Je suis contente de retrouver sa bonne humeur et son sens pratique. Danka et Bronek Müller sont restés à Montpellier. Hélène et Jean-Pierre sont partis dans la ferme des parents de Jean-Pierre, en Normandie. Au milieu des vaches et des poules, ils sont sûrs de ne pas mourir de faim.

Faut-il se déclarer ?

Le 27 septembre 1940, l’administration allemande publie un décret de recensement des juifs. La police française, qui se charge d’appliquer le décret, demande aux juifs de se présenter dans les commissariats. Le 3 octobre, ceux dont le nom commence par A ; le 4, ceux dont le nom commence par B ; etc.

Nous ne fréquentons plus les synagogues depuis notre enfance, et je serais bien en peine d’en trouver une à Paris. Nous voudrions oublier que nous sommes juifs. C’est pour cela que nous avons quitté la Pologne. Pendant plusieurs soirées, nous retournons sous toutes les coutures, jusqu’à une heure avancée de la nuit, la question fatidique : “Faut-il se déclarer ?” Par hasard, nos noms se trouvent plutôt vers la fin de l’alphabet. Le premier à devoir se déclarer est Leos, dont le nom commence par la lettre G.

Milek Roth trouve que nos discussions ne présentent aucun intérêt.

– Vous déclarer ? Et quoi encore ? Vous jeter dans la gueule du loup ! Stupide ! D’abord ils recensent. Ensuite interdisent. Confisquent. Puis enferment et assassinent. Vous ne vous déclarez pas, tout leur système s’écroule.

– L’audace de ton attitude est peut-être, hmm, appropriée dans ton cas, mais je te prie de considérer le mien : avant de m’appeler Henek, je m’appelais Moïse Hersch. Ce sont les prénoms qui figurent sur mon passeport.

– Et toi encore tu t’appelles Warner, tandis que moi c’est Kohn¹.

– Facile de changer de nom. Je vous procurerai des faux papiers.

Des faux papiers ? Wanda tremble déjà en entendant ces mots.

¹ Variante de Cohen, un nom juif traditionnel.

– C’est facile pour toi, Milek. Tu as vécu dans la clandestinité en Pologne, tu es allé en prison, tu as l’habitude, mais nous ? Je ne pourrai pas passer à côté d’un soldat allemand sans rougir. S’il me demande mon nom, je ne me souviendrai plus de mon faux nom.

– Nous ne sommes pas des aventuriers, ajoute Leos Geist.

– Vous êtes loin de la Pologne. Hors de portée du sixième sens. Et tous ces machins que vous vendez. Déjà clandestin, oui ou non ? Alors un peu plus, un peu moins...

Milek Roth connaît des gens qui lui vendent en gros des tricots, des sacs, divers petits objets appartenant à la catégorie “souvenirs de Paris”. Je l’aide pour les achats. Wanda fabrique de nouveau des ceintures pour dames. Bernard Kohn et Leos Geist vendent tout cela aux soldats allemands. Cela demande une certaine audace. Leos désarme leur méchanceté par son apparence : sa chemise rebelle, sa cravate folle, ses cheveux ébouriffés.

Henek Warner ne se sent pas l’âme d’un vendeur à la sauvette. Comme la loi lui interdit l’hôpital, il pratique la médecine à la sauvette auprès des juifs pauvres des quartiers nord de Paris. Une visite à domicile avec diagnostic et piqûre lui rapporte dix francs, moins trois francs pour le métro. Wanda maudit aussi ces trois francs du métro, qui rognent le bénéfice de la vente des ceintures.

Un soir, Viktor le boiteux, l’ami de Henek, vient participer à la discussion.

– J’ai choisi la France parce que c’est un pays laïque. Ici, tous les citoyens sont égaux, donc on ne doit pas me demander si je suis juif. Si on me le demande, je ne suis pas obligé de répondre. Ce n’est pas moi qui suis hors-la-loi, c’est le gouvernement de Vichy.

Milek Roth et Viktor le boiteux me paraissent plus courageux (ou fanfarons) que Henek Warner, Bernard Kohn et Leos Geist, mais il m’arrive de douter... Déclarée ou non, j’aurai sans doute besoin de toute ma volonté pour affronter des temps difficiles.

Le jour venu, Leos Geist va se présenter au commissariat. À son retour, il nous montre un beau tampon “Juif” sur sa carte de séjour.

– Ce n’est pas douloureux du tout ! Eh, j’ai entendu une bonne blague... Vous voyez la place Saint-Sulpice, avec la grande église, les magasins de bondieuseries et le commissariat du sixième arrondissement de l’autre côté ? Figurez-vous qu’un marchand de bondieuseries très pieux prie tous les jours à l’église sous une statue de la Vierge. Un jour, il n’en croit pas ses yeux : la Sainte Vierge et le petit Jésus ont disparu ! Affolé, il va chercher le curé, qui ne paraît pas plus ému que ça : “Ben oui, ils sont allés se faire inscrire en face !”

Les jours suivants, les autres membres de notre bande vont se déclarer. Ce n’est pas seulement la peur de la clandestinité qui les décide : ils espèrent obtenir des visas soviétiques pour retourner voir leurs parents à Lwów, donc ils préfèrent se mettre en règle.

Puisque je m’appelle Zien, je suis la dernière. Jusqu’au bout, Milek Roth essaie de me convaincre de ne pas y aller.

– Tes yeux bleus, tes cheveux blonds, ton nez retroussé... La parfaite aryenne ! Tu ne t'appelles ni Esther ni Sarah. Rien à craindre. Je pourrai t'aider.

– Mon nez retroussé ? À peine. D'ailleurs il ne me plaît pas du tout.

– Les autres, impossible de les aider. Trop craintifs. Toi, c'est autre chose. Tu possèdes des ressources cachées. Sûr et certain.

Une flamme danse dans les yeux de Milek Roth quand il évoque la lutte contre l'ennemi. Son visage retrouve une étrange vigueur, ses mains ne tremblent plus. Depuis quelques semaines, il s'absente souvent pendant deux ou trois jours. À son retour, il déclare de façon sibylline qu'il a "organisé une planque". Je comprends bien que Milek ou l'un de ses amis pourrait me cacher s'il le fallait. En même temps, ces disparitions de Milek n'ont rien de rassurant. "Un jour, il ne reviendra pas, les autres auront été emmenés dans un camp je ne sais où, et tu seras toute seule, Malvina."

Le samedi 19 octobre, on recense les lettres W, X, Y et Z. Je vais Place du Panthéon avec les Warner.

Leos Geist et Bernard Kohn n'ont pas été emmenés dans un camp, et maintenant leurs papiers sont en règle. Il suffit d'un malheureux petit tampon. On m'a volé mes papiers et je suis venue je ne sais pas combien de fois dans ce commissariat. Le Panthéon... *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*. Qui sont ces grands hommes ? Tous les hommes me paraissent bien petits. J'ai cru perdre mes papiers de nouveau quand je suis tombée du taxi. Les papiers, c'est important. Sans ce petit tampon, mes papiers n'auraient plus aucune valeur. Je me sens si faible, comme incapable de résister au destin. "Tu as laissé mourir ta mère, tu as accepté le mariage de ton père avec son horrible maîtresse, tu as renoncé à devenir médecin... Tu glisses sur une mauvaise pente."

Dans le commissariat, il y a plusieurs fonctionnaires derrière un grand comptoir, parmi lesquels un homme aux cheveux gominés et aux lunettes d'écaille : M. Mahé, qui m'a tant aidée quand j'ai perdu mon sac. Pendant que Wanda et Henek montrent leurs passeports à l'un des fonctionnaires, je m'adresse au brave M. Mahé.

– Bonjour, M. Mahé ! Vous travaillez toujours ici ?

– Eh oui, comme vous voyez. Fidèle au poste.

– Vous vous souvenez de moi ?

– Bien sûr : Mlle Zien, prénom Malvina. C'est un prénom que l'on ne rencontre pas tous les jours. J'espère que vous n'avez pas de nouveau perdu vos papiers, car ce n'est pas le moment de se promener sans papiers.

– Non, je viens, euh... Je viens me déclarer comme juive.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ? Juive ? Mais non, vous n'êtes pas juive. Rentrez vite chez vous !

Il paraît savoir ce qu'il dit. Ah bon, je ne suis pas juive ? Dans ce cas, je suis quoi ? La tête me tourne. Comme il m'ordonne de partir d'un ton très ferme, je ressors sur la place du Panthéon. L'air frais me fait du bien. Je me ressaisis. Je comprends ce qui se

passé : je vais affronter le destin. “À partir de maintenant, tu ne vas plus te laisser faire, Malvina !”

Je pense que monsieur Mahé, même s’il a prêté serment au maréchal Pétain, continue de croire aux belles lois de la République et les applique en douce. S’il reste beaucoup de Français républicains comme lui, la République peut survivre et renaître un jour.

J’oublie complètement d’attendre Wanda et Henek. Je descends la rue Soufflot et je commande un grand crème à la terrasse de Capoulade. Je me sens aussi nerveuse et euphorique que lorsque j’ai rattrapé le taxi sur le boulevard. “Tu as choisi la France pour toujours. Les nazis ne t’arracheront pas à ton cher quartier latin aussi facilement que ça.”

Les consommateurs semblent fascinés par quelques étudiants qui dévalent la rue Soufflot. Ces étudiants n’ont rien à étudier : ils portent des cannes à pêche, sans doute pour aller taquiner le goujon sur les quais de la Seine. Un voisin, remarquant que je ne comprends pas ce qui se passe, m’explique que chaque étudiant porte deux gaules.

– Une canne à pêche, c’est une gaule. Deux gaules, vous comprenez ?

C’est une manifestation gaulliste clandestine ! “Toi aussi, Malvina, tu vas résister.” J’espère tout de même trouver un mode de résistance plus efficace que de prétendre aller à la pêche.

Milek Roth est très fier de moi.

– Je le savais. Tu n’es pas comme les autres.

– Ne dis pas cela, Milek. Je suis comme les autres, mais j’ai de la chance. L’inconnu qui m’a volé mon sac m’a rendu un fier service sans le savoir.

Ma principale chance, c’est que je suis seule. Ma mère est morte, je ne fréquentais plus mon père, je suis fille unique. Face à la tempête qui s’annonce, les autres sont envahis par un désir sourd et violent de se réfugier auprès de leurs parents, si bien que le visa soviétique compte plus pour eux que pour moi. Je suis prête à prendre le risque de rester à Paris.

Bien entendu, ils s’inquiètent de savoir quand ils recevront ce visa soviétique pour lequel ils ont vendu leur liberté. Ils interrogent Milek Roth.

– Tu connais tout le monde au consulat, tu es dans le secret des dieux. Tu ne pourrais pas accélérer la procédure ?

– Ah oui, la procédure. Euh, ce n’est pas simple... J’ai réussi à obtenir un visa. Pour commencer. Par quelqu’un. Euh, pour moi-même. À vrai dire, pas un visa. Plutôt un ordre de mission. Je dois me présenter à Moscou. Là-bas, je verrai, pour vous. Ce que je peux faire.

Le 31 décembre, nous fêtons le réveillon chez Lonek Greif, le barbu au chien. Il célèbre en même temps la pendaison de crémaillère de son nouvel appartement. Il a déménagé à l’intérieur de son immeuble pour ouvrir un cabinet médical dans un grand logement dont la locataire a fui Paris. La clientèle se bouscule dans sa salle d’attente,

parce que de nombreux médecins sont prisonniers ou réfugiés en zone libre, sans parler des juifs qui n'ont plus le droit d'exercer.

– Et toi, tu n'es pas juif ? lui demande Wanda.

– Je suis français. Ma religion ne regarde que moi, et d'ailleurs je ne crois pas en Dieu. J'ai choisi de devenir français justement parce qu'ici, la carte d'identité ne comporte pas le mot "juif" comme en Pologne.

– Viktor le boiteux raisonne comme toi. Il dit que nous n'aurions pas dû nous déclarer.

– Bien sûr, que vous n'auriez pas dû. Dans le camp où j'étais prisonnier, ils ont d'abord demandé aux juifs de s'identifier, comme pour vous.

– Tu étais prisonnier ?

– Oui, j'étais officier dans l'armée française, médecin d'un régiment sur la ligne Maginot. Pendant des mois, nous avons attendu sans nous battre, et puis on nous a donné l'ordre de la retraite. Les Allemands nous ont encerclés, mais moi j'avais repéré une petite route par où nous aurions pu nous échapper. Je l'ai dit au colonel. Tu sais ce qu'il m'a répondu, le colon ? Il m'a dit : "Si vous faites cela, Greif, vous serez considéré comme déserteur." J'ai donc été fait prisonnier avec les autres. J'ai passé quatre mois dans un Oflag¹ en Lorraine.

– Et tu ne t'es pas déclaré ?

– Bien sûr que non.

– Que s'est-il passé pour ceux qui se sont déclarés ?

– Au début, rien. Mais ensuite, ils sont revenus et les ont emmenés. Ils font cela progressivement, en douce. Les juifs ne se révoltent pas, les témoins ne protestent pas. S'ils vous convoquent de nouveau, n'y allez pas.

– Ils ont notre adresse, maintenant. Ils peuvent venir nous chercher à domicile.

– Vous n'avez qu'à venir vous planquer chez moi. Tu vois que la place ne manque pas. Vous avez vu Viktor récemment ? Qu'est-ce qu'il devient ?

– Il ne s'est pas déclaré. Ensuite, il est parti en zone libre avec Renée, du côté de Tarbes. Tu as engagé le même orchestre que lui ?

Nous nous souvenons tous de la grande fête que Viktor le boiteux a donnée rue Mouffetard il y a deux ans. Lonek Greif a engagé des musiciens, lui aussi, de pauvres gars qui ont sans doute du mal à trouver du travail. Leurs tangos distillent une mélancolie proche du désespoir.

Peu à peu, nous nous mettons à danser. Lonek Greif doit gagner beaucoup d'argent, car il a du vin et même du champagne. Nous finissons par devenir si joyeux qu'un soldat allemand vient se plaindre du bruit vers deux heures du matin. Il habite avec plusieurs camarades au Royal Hôtel, de l'autre côté du boulevard. Lonek Greif n'a pas peur de ces gens-là.

– C'est le jour de l'an, on fait ce qu'on veut ! lui dit-il.

¹ Camp de prisonniers pour officiers (Offiziereslager).

Lonek m'invite à danser. J'accepte poliment, mais il ne me plaît toujours pas. Comme si la barbe et le chien ne suffisaient pas, il a acquis une autre sale habitude : il fume la pipe. Cet homme vit dans la confusion. La preuve : son chien a changé.

– Vous ne reconnaissez pas mon chien, mademoiselle Malvina ? Ce n'est pas le même ! Mon pauvre Flip est mort de la maladie de Carré. Celui-ci s'appelle Béton, parce que je l'ai trouvé dans les souterrains de la ligne Maginot. Quand j'étais prisonnier, je l'ai confié à une aubergiste en Lorraine. Mon hôpital m'a réclamé, alors les Boches m'ont laissé partir. La première chose que j'ai faite, c'est d'aller récupérer Béton. Je suis arrivé juste à temps. L'aubergiste disait qu'il mangeait trop. J'ai eu l'impression qu'elle s'appêtait à le faire rôtir et à le baptiser lapin.

– Je n'ai jamais mangé du lapin.

– Vous devriez essayer. C'est très bon.

– Pour l'instant, je suis bien contente quand je possède assez d'argent pour acheter une baguette de pain, un demi-litre de lait et quelques pommes.

– Eh bien, profitez de mon buffet. Regardez, j'ai du saucisson et du pâté. Je suis approvisionné par certains de mes clients, qui ont des parents à la campagne.

Il ne cherche pas du tout à me séduire. Il habite avec une Française qui a échangé son nom, Jeanne, contre l'équivalent polonais, Yanka, par amour pour lui. Wanda dit qu'ils ont vécu comme mari et femme pendant des années, mais que maintenant ils partagent le même appartement comme deux amis et dorment dans des chambres séparées.

Je danse avec Henek Warner, avec Milek Roth, avec Bernard Kohn. J'envie un peu Wanda, qui peut se réfugier dans les bras de son Henek quand l'angoisse la saisit. Je repose ma tête sur la large poitrine de Bernard, je me serre tout contre lui. Je ne ressens peut-être pas cette folle passion que l'on nomme amour, mais j'ai besoin d'être épaulée par quelqu'un de solide face aux incertitudes de l'année nouvelle. Nous remontons la rue Mouffetard ensemble. Quand nous arrivons à l'hôtel Tournefort, je l'invite dans ma chambre. Trois ans tout juste après mon arrivée en France, une nouvelle phase de ma vie commence.

1941. Ils emmènent les juifs !

Dans les premiers jours du mois de janvier, Milek Roth prend vaguement congé de nous, sans dire s'il organise une nouvelle planque ou s'il part à Moscou.

– Si je ne vous revois pas... Adieu... Bonne chance !

Leos Geist plaisante.

– Il va traverser l'Allemagne dans un wagon plombé, comme Lénine¹. Ou bien un sous-marin va venir le chercher sous le Pont-Neuf !

¹ En 1917, les Allemands ont mis à la disposition de Lénine un wagon scellé qui l'a emmené de Suisse, où il était réfugié, en Russie. Ayant pris le pouvoir en Union Soviétique après la révolution d'octobre, il a aussitôt cessé de faire la guerre à l'Allemagne.

Les jours suivants, quand nous croisons un barbu dans la rue, Leos nous pousse du coude :

– Regardez, Milek !

Heureusement que Leos est là pour détendre l'atmosphère par ses plaisanteries !

En mars 1941, un médecin nommé Zellermeier vient me voir à l'hôtel Tournefort et me donne une grande enveloppe :

– Des camarades me l'ont remise pour toi.

L'enveloppe vient de Lwów. Milek Roth m'envoie cinq faux certificats de baptême : le mien, ceux de mes parents et de deux de mes grands-parents.

Ce Zellermeier ne dit pas si les camarades lui ont remis l'enveloppe en Pologne ou en France. Il joue les conspirateurs, comme Milek. Pourtant, il ne ressemble pas du tout à l'idée que je me fais d'un espion international : il est petit et porte de grosses lunettes de myope. Il me rappelle ces élèves trop sérieux qui sont toujours premiers de la classe.

– Maintenant que tu es une catholique certifiée, ajoute-t-il, tu as beaucoup de valeur. Peut-être pourras-tu nous aider un jour.

– Si tu veux.

– Cet hôtel n'est plus sûr depuis que ses locataires se sont déclarés comme juifs. Si les choses se gâtent, tu prendras une chambre à l'hôtel de l'avenir, rue Perceval dans le quatorzième arrondissement.

– C'est une planque ?

– En quelque sorte. On m'a dit aussi que tu peux donner l'adresse d'un docteur français d'origine polonaise, qui loue un grand appartement et a proposé d'y cacher du monde.

– Ah oui, c'est le docteur Greif, 68 boulevard Saint-Marcel, dans le cinquième, au premier étage sur le boulevard.

Le départ de Milek Roth a mis fin à l'existence de notre petite entreprise d'achat et de vente d'objets divers, dont il était le principal fournisseur. Je me reconvertis dans la ceinture. Wanda me montre comment couper et plier le cuir, comment coudre avec les grosses aiguilles. Je trouve que la fabrication des ceintures se déroule au mieux, mais que l'aspect commercial de l'affaire laisse à désirer :

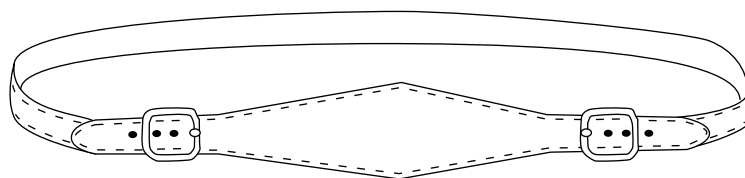
– Six francs la ceinture, ce n'est pas assez, Wanda. Il faut les passer à vingt-quatre francs.

– Tu es folle, Malvinka, comment veux-tu... Ça ne va pas marcher. Personne ne voudra plus les acheter.

– Nous verrons bien. Qui ne tente rien n'a rien !

Nos clients, quelques couturières et tailleurs, acceptent tous le nouveau prix. Wanda crée plusieurs modèles. Certains se vendent mieux que d'autres. Le clou de sa collection est une ceinture à deux boucles, situées aux extrémités d'un losange de cuir blanc très allongé. Je reproduis ci-dessous le dessin original de Wanda, que j'ai conservé précieusement :

Une nouvelle vie, Malvina



Wanda m’admire parce que je sais me débrouiller tout seule et prendre des décisions sans hésiter. De mon côté, j’admire son talent de créatrice. “S’il le faut, elle apprendra vite à se débrouiller, tandis que toi, faute de talent, tu ne pourras jamais dessiner comme elle. Ton père est professeur de dessin, mais il ne t’a pas enseigné son art...”

Dans une ceinture très élégante, Wanda a remplacé la boucle par des boutons et des boutonnieres. Coudre les boutonnieres prend très longtemps.

– Il faudrait vendre ce modèle dix fois plus cher, Wanda, et là, ça ferait vraiment trop. Je crois qu’il vaut mieux y renoncer. Nous n’avons qu’à fabriquer la ceinture avec le losange en plus grandes quantités, puisque c’est la préférée des acheteurs...

Le 14 mai 1941, Henek Warner, Bernard Kohn et Leos Geist reçoivent une convocation leur demandant de se présenter au commissariat des Gobelins, en compagnie de leur épouse ou d’une personne de connaissance, pour “vérification de situation”. Nous nous réunissons dans la chambre des Warner pour discuter – sans Leos, qui a trouvé du travail en banlieue dans une usine Citroën.

– Qu’est-ce que ça veut dire, “personne de connaissance” ? demande Bernard.

– Eh bien, Wanda accompagne Henek et moi j’y vais avec toi. C’est sûrement pour que je puisse confirmer ton identité.

– Et Leos ? Il faut lui transmettre sa convocation.

– Rien ne prouve que nous savons où il est parti. Ils n’ont qu’à le retrouver.

– Vous croyez à cette histoire de camps ?

Des rumeurs courent à la terrasse de Capoulade : des militants communistes ont entendu dire par des policiers sympathisants du parti que l’on prépare des camps pour les juifs polonais. C’est certainement le moment de fuir, mais où ? Henek et Bernard ne savent pas où se procurer des faux papiers et des fausses barbes. S’ils le savaient, ils auraient peur de le faire. Ils préfèrent accepter leur sort. Alors que nous descendons la rue Mouffetard avec eux pour aller au commissariat, nous rencontrons Yanka, la Française au prénom polonais, l’amie de Lonek Greif, qui fait ses courses. J’ai oublié de rappeler à Henek et Bernard qu’ils peuvent se cacher dans l’appartement de Lonek Greif. Je demande à Yanka s’il est là. Malheureusement, il est justement absent pour toute la journée. Je tente d’expliquer à Yanka ce qui se passe :

– La police a appelé, euh, non, convoqué les juifs. Ils vont les prendre, les mettre dans des campagnes, non, je veux dire, dans des camps. Lonek, euh... le docteur Greif, a dit qu’ils ne devaient pas se présenter. Il a offert de les loger... C’est-à-dire, chez lui...

J'ai du mal à m'exprimer. J'aurais dû réfléchir à tête reposée. Je ne sais pas quelle décision prendre. Je bredouille. J'oublie le français. Cette Française qui porte un nom polonais m'intimide. Je crois qu'elle ne m'a pas bien comprise. Elle se met à courir de tous les côtés en criant :

– Ils emmènent les juifs ! Ils emmènent les juifs !

C'est le contraire de l'attitude discrète qui conviendrait pour des gens qui veulent se cacher. Les commerçants de la rue Mouffetard reconnaissent Bernard.

– Vous êtes juif, msieu Bernard ? Ça ne se voit même pas.

– Ne vous inquiétez pas... Le Maréchal ne laissera pas les Allemands vous emmener.

– Prenez donc ces pommes...

– Et ces galettes.

– Non non, vous nous payerez une autre fois !

Les policiers gardent les dix ou douze juifs qui se sont présentés. Ils demandent aux épouses et aux "connaissances" d'aller chercher pour eux des affaires de toilette et des couvertures. Ainsi, nous savons pourquoi ils nous ont convoquées aussi. Un autobus arrive. Le receveur, avec sa grosse moustache noire, me rappelle celui que j'ai vu le jour de mon arrivée à Paris. Nos hommes partent vers l'inconnu.

La rafle du 14 mai réduit encore la population des maroquiniers, si bien que nos ceintures se vendent comme des petits pains (sauf que les boulangeries ne vendent plus de petits pains).

Un mois après la disparition de Henek Warner et de Bernard Kohn, nous sommes en train de travailler dans la chambre de Wanda quand la patronne de l'hôtel Tournefort nous annonce qu'un policier nous demande. Moi, je ne risque rien, mais Wanda est inscrite comme juive... En voyant notre frayeur, la patronne éclate de rire.

– Ne vous inquiétez pas, vous allez voir.

Le policier monte. Il tient un bouquet de fleurs à la main ! Je pense aux gentils douaniers qui m'ont souhaité la bonne année le 1^{er} janvier 1938 et au brave M. Mahé. Le bouquet contient un message écrit par Henek et Bernard : "Nous sommes dans un camp à Pithiviers, gardés par des gendarmes français qui sont très corrects."

Ouf ! Au moins, ils ne sont pas en Allemagne. Je vois que des larmes de joie perlent aux yeux de Wanda. Je me sens soulagée d'un grand poids et presque heureuse, comme si nous avions remporté une grande victoire sur l'ennemi.

À peine le policier est-il parti que nous voyons une silhouette familière, hirsute et dépenaillée, sortir d'un recoin sombre et s'avancer vers nous.

– Leos ! Tu étais là pendant tout ce temps ! Tu te cachais ?

– J'évite de fréquenter la police. Les camarades de l'usine m'ont convaincu de ne pas me déclarer. Ils vont me procurer des faux papiers et je filerai en zone libre. En attendant, je n'existe pas ! Regardez, je vous ai apporté deux boîtes de sardines et du fromage blanc. Nous allons nous régaler !

On écrase des sardines à l'huile, on les mélange avec du fromage blanc, puis on étale cette pâte sur une grosse tartine de pain. C'est une recette délicieuse, ou en tout cas très nourrissante, de Bernard Kohn. Je m'apprête à ouvrir la première boîte de sardines et je pense que je trouverai la recette délicieuse, parce que nous sommes loin de manger à notre faim. Les yeux embués de Wanda m'en dissuadent.

– Il faut leur envoyer ces boîtes tout de suite, Malvina, maintenant que nous savons où ils sont.

– Tu crois ? Euh, tu as peut-être raison...

– Et moi qui suis venu de Levallois-Perret pour faire bombance avec vous !

– Nous avons des pommes de terre et des oignons, Leos. Tu ne repartiras pas le ventre vide.

Il me reste un peu d'huile. Je fais frire les oignons et sauter les pommes de terre. Quatre pommes de terre en tout, c'est-à-dire une et un tiers par personne. Leos Geist nous raconte une blague.

– Une dame juive a passé une semaine à Vienne dans une pension. Quand elle s'en va, la patronne lui demande si elle est satisfaite de son séjour. "Écoutez, je vais être franche avec vous : j'ai trouvé que la nourriture n'était pas très bonne. Et les portions que vous servez... Si petites !"

Notre brave Leos est toujours prêt à plaisanter, mais un voile triste assombrit son regard depuis la disparition de sa sœur. Si Myriam était vivante, elle enverrait certainement un mot à l'hôtel Tournefort. Nous supposons qu'elle a fui Paris pendant l'exode. Des avions allemands ont mitraillé la foule et de nombreuses personnes sont mortes. Ou bien une voiture l'a écrasée. Elle est si fragile... Quelqu'un l'a peut-être tuée pour voler sa montre ou ses chaussures.

Nous envoyons les sardines, ainsi que des biscuits et du sucre en poudre, à Henek et Bernard. Wanda veut aller à Pithiviers tout de suite. Il me semble qu'il faut bien réfléchir avant de prendre la moindre décision.

– Ils sont prisonniers et nous sommes libres. Si nous voulons les aider, la première chose à faire, c'est de rester libres.

– Tu crois que si nous allons au camp, ils nous garderont prisonnières là-bas ?

– Non, ce que je crains, c'est qu'ils viennent ici. Ce policier est sympathique, mais le prochain risque de l'être moins. Ils ont ton adresse sur ta fiche, puisque tu t'es déclarée. Lonek Greif dit que les Allemands font les choses progressivement. Après avoir pris les hommes, ils pourraient venir chercher les femmes.

– Tu veux que nous partions de l'hôtel ?

– Oui. Ce médecin qui m'a donné les certificats de baptême de la part de Milek m'a conseillé un hôtel dans le quatorzième arrondissement, près de la gare Montparnasse.

C'est ainsi que nous quittons l'hôtel Tournefort pour nous installer dans l'hôtel de l'avenir, rue Perceval. Les gens disent "hôtel Trial", du nom des patrons ; Mme Trial est une grosse femme chaleureuse, qui a toujours un sourire aux lèvres et appelle tout le monde "mon petit". Il suffit de la regarder pour se sentir en sécurité. Son hôtel est

moins confortable que l'hôtel Tournefort – et heureusement, moins cher. Au lieu de la clientèle sédentaire des étudiants, il y a beaucoup de voyageurs de passage, qui restent pour une seule nuit.

Le camp de Pithiviers

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque par surprise son alliée l'Union Soviétique. En quelques jours, les nazis capturent l'Ukraine occidentale et la rebaptisent *Galizien*. Les Allemands remplacent donc les Russes à Lwów.

Vers la même époque, le gouvernement français crée un "commissariat aux questions juives" qui modifie le statut des juifs. Après avoir été chassés de la fonction publique, les juifs perdent le droit d'exercer la plupart des professions. On confisque les biens de ceux qui possèdent des entreprises ou des appartements. Les juifs n'ont plus le droit d'aller au théâtre et au cinéma, ni même de fréquenter les jardins publics. Ils doivent respecter un couvre-feu de huit heures du soir à six heures du matin.

Je vais à Pithiviers avec Wanda. C'est vrai que les gendarmes sont bien braves. Ils nous laissent parler à Henek et Bernard à travers les barbelés.

– Vous allez bien ?

– Pour l'instant, hmm, nous pouvons considérer que ça va. Nous habitons dans un baraquement en briques réservé aux médecins, qui est plus confortable que les autres.

– Toi aussi, Bernard ?

– Je leur ai dit que je suis étudiant en médecine. Je fais l'infirmier.

– Tu vois beaucoup de malades, Henek ?

– Les gens ont tendance à s'ennuyer. Ils viennent nous consulter pour des petites choses. Comme j'ai pratiquement fini mes études de médecine, on m'a nommé médecin-chef en quelque sorte, hmm, à l'ancienneté. Quand je vois une appendicite ou un ulcère, je l'envoie à l'hôpital de Pithiviers.

Les gendarmes autorisent même les hommes mariés, comme Henek Warner, à aller à l'hôtel avec leur épouse ! Plusieurs prisonniers en profitent pour sauter par la fenêtre de l'hôtel et disparaître. Les Allemands réprimandent les gendarmes, qui deviennent moins aimables.

Comme Henek a quand même envie de voir Wanda, il fait semblant d'avoir une "colite hémorragique". Wanda me dit qu'il a vraiment mal au ventre, mais qu'il a accentué un peu les symptômes, en mangeant le contraire de ce qu'il fallait. C'est facile pour lui, puisqu'il est gastro-entérologue. Les gendarmes l'emmènent dans un hôpital de Paris. Il voulait juste voir Wanda. Elle me dit qu'il pense retourner au camp au bout d'une dizaine de jours. Je trouve cela absurde.

– Il est fou ? Il est sorti du camp, et maintenant il veut y retourner ?

– Supposons qu'il ose s'enfuir de l'hôpital. Il faudra qu'il se cache quelque part. Nous ne connaissons personne à Paris.

- Il y a Lonek Greif.
- Les Allemands sont ici pour longtemps. Il pourrait rester chez lui quelques jours, mais ensuite ce serait gênant.
- Écoute, je pense que je peux t’aider. Je t’ai parlé du docteur Zellermeier. Je vais essayer de le joindre et de lui demander des faux papiers pour vous deux. Vous irez en zone libre.

J’ai revu le Dr Zellermeier plusieurs fois. Je porte des messages pour lui, sous prétexte de livrer des ceintures. En général, c’est lui qui me donne rendez-vous, par l’intermédiaire de M. et Mme Trial, les patrons de l’hôtel, mais je peux aussi m’adresser à eux si je veux lui parler. M. et Mme Trial sont des gens de gauche qui présentent l’avantage de n’avoir jamais appartenu au parti communiste. C’est-à-dire qu’ils ne figurent pas sur les fichiers de police.

Le Dr Zellermeier me donne l’adresse de quelqu’un qui fabrique des faux papiers et le nom d’un “passeur” près de Tours.

Wanda et Henek hésitent. Wanda me parle constamment de sa mère et de son petit frère restés à Lwów. Elle se donne beaucoup de mal pour leur envoyer des colis de nourriture. Elle dit qu’elle veut rentrer à Lwów pour subir le même sort qu’eux, ou bien pour se sacrifier à la place de sa mère. Henek dit qu’il faut oublier Lwów. Il veut réfléchir encore. Il se demande si ce n’est pas une erreur d’échanger sa situation de médecin-chef du camp de Pithiviers contre celle d’évadé recherché par toutes les polices du royaume.

Je vais voir le fabricant de faux papiers. Il demande cinq cents francs. Henek Warner fait prolonger son séjour à l’hôpital par un professeur de médecine qu’il connaît. Après avoir pesé le pour et le contre pendant quinze jours, il décide de partir. D’un seul coup, il devient téméraire. Il décide de garder l’argent que Wanda a gagné avec les ceintures et de se passer de faux papiers. Je les accompagne à la gare d’Austerlitz, où j’ai l’habitude d’aller avec Wanda pour prendre le train de Pithiviers. Ils partent à Tours. Heureusement, personne ne contrôle leur carte de séjour, qui porte le tampon “juif”. Le passeur dont le Dr Zellermeier m’a donné l’adresse est hôtelier près de Tours. Il les emmène de l’autre côté de la ligne de démarcation au milieu de la nuit avec d’autres gens. Ils arrivent sans encombre à Montpellier et s’installent auprès de Danka et Bronek. Leos Geist, qui les a précédés de quelques semaines, habite aussi là-bas.

Je me marie

Les étrangers ne peuvent pas exercer la médecine en France, donc les “médecins” installés dans un baraquement de briques du camp de Pithiviers sont en fait des étudiants en médecine. Après le départ de Henek Warner, ils choisissent un autre médecin-chef, Armand Kassar. Mon cher Bernard Kohn devient son assistant. Il me parle souvent de lui.

– C’est un homme formidable. Tu sais, ce qu’on appelle un “bon gros”. Très chaleureux. Toujours calme. Si l’avenir l’inquiète, il ne le montre pas. Il prend les choses comme elles viennent, sans jamais se plaindre. Il a presque fini ses études de médecine, mais il est resté externe à l’hôpital Saint-Louis. Il ne veut pas du diplôme au rabais des étudiants étrangers. Il vient de passer son bac, comme moi. Au début de la guerre, il s’est engagé dans la légion étrangère, pour essayer d’obtenir la nationalité française, mais la défaite a tout bloqué. C’est un très bon médecin. J’apprends beaucoup de choses en travaillant avec lui.

– Il est polonais ?

– Il vient de Płock.¹ C’est pour cela que nous ne le connaissons pas.

J’habite toute seule à l’hôtel Trial depuis que Wanda est partie à Montpellier. Un jour, alors que je rapporte deux carottes et un oignon pour mon dîner, une petite femme brune, dont le visage aux pommettes très hautes a presque un air asiatique, m’aborde rue Perceval.

– Vous êtes Malvina ?

– Oui.

– La patronne de l’hôtel m’a dit que vous étiez sortie faire des courses. Elle m’a dit que je pouvais aller à votre rencontre et que je vous reconnaîtrais parce que vous portez toujours un chemisier blanc très bien repassé. Je m’appelle Tounia Kassar. Mon mari est prisonnier à Pithiviers. Il habite dans la même baraque que Bernard Kohn, votre ami.

– Kassar ? Le nouveau médecin-chef ? Bernard m’a parlé de lui. Il m’a dit que vous êtes médecin aussi.

– Ils m’ont chassée de l’hôpital avec leur statut des juifs. J’y vais en secret deux ou trois fois par semaine pour ne pas oublier mon métier. Le reste du temps, je travaille chez un bijoutier. J’ai besoin de gagner de l’argent pour envoyer des colis en Pologne.

– Moi, je fabrique des ceintures. Tu es de Płock, comme ton mari ?

– Oui. Les Allemands ont regroupé tous les juifs de Płock dans un grand ghetto à Łódź. Ils n’ont presque rien à manger. Il paraît que des centaines de milliers de juifs sont déjà morts de faim. Vous venez de Galicie ?

– De Lwów. Je n’ai plus personne là-bas, mais on m’a dit que les Allemands rassemblent les juifs dans un ghetto, comme à Łódź. Viens, je vais te présenter à des amis.

Je l’emmène dans un bar qui se trouve juste en face de l’hôtel.

– Que signifie le nom de ce bar, “Au menhir” ?

¹ On prononce “Puotsk” à cause du l barré. Petite ville située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Varsovie. Łódź (pron Woudch), une ville beaucoup plus grande, se trouve au sud de Płock. Les juifs de Galicie, province qui était autrichienne avant la première guerre mondiale, ne fréquentaient pas beaucoup les juifs de Varsovie et des provinces qui avaient été russes.

– C’est une sorte de grande pierre qui existe en Bretagne, un monument préhistorique. Ici, c’est le quartier de la gare Montparnasse. Les Bretons arrivent en train à la gare et restent dans le quartier.

Tounia est un peu effrayée en découvrant la clientèle du bar. Elle m’interroge à voix basse.

– Ces femmes... Ce sont des...

– Tu connais l’expression : “Des demoiselles de petite vertu” ? Les Français ont beaucoup de mots pour les désigner. Des prostituées, des putains, des filles de joie, des femmes de mauvaise vie, des poules.

– Des poules, vous êtes sûre ?

– Mais oui, et les messieurs là-bas dans le fond, qui jouent aux cartes en buvant leur pastis, ce sont des maquereaux, des souteneurs, des proxénètes. Viens... Mimi, Zaza, monsieur Paul, je vous présente Tounia. Son homme est prisonnier à Pithiviers, comme le mien. Elle fabrique des bijoux.

Les demoiselles et leurs protecteurs manifestent l’intention d’acheter des bijoux à Tounia. Je lui explique que je fais de bonnes affaires avec eux.

– Les femmes m’achètent des ceintures et les hommes des bracelets de montre en croco pour m’aider. Ce sont des patriotes dans le fond de leur cœur. Les demoiselles sont bretonnes, mais les hommes sont corses ou marseillais, sauf José, qui est un ancien de l’armée républicaine espagnole.

– Mon mari m’a dit que vous étiez une femme extraordinaire, que vous ne vous étiez pas déclarée, que vous possédiez cinq certificats de baptême, mais il ne m’a pas parlé des poules et des soutiens...

– Souteneurs ! Je vais t’expliquer comment ça se passe. Quand un des messieurs veut recruter une nouvelle demoiselle, il va à la gare Montparnasse et aborde une Bécassine, c’est ainsi qu’ils appellent les paysannes qui arrivent de Bretagne. Il lui propose une bonne place comme serveuse dans un bar ou femme de chambre dans un hôtel. “C’est mieux que d’être bonne chez des bourgeois qui vous feraient trimer jour et nuit”, lui dit-il. Quand elle est serveuse, il l’invite au café et au music-hall, il lui offre une robe et une bague, il lui dit des mots tendres, il la séduit. Dès qu’elle s’est habituée à un certain luxe, il lui dit qu’il connaît un bon métier, qui rapporte beaucoup plus d’argent que serveuse.

– Je vais demander des bijoux à mon patron et je les apporterai ici.

– Où est-ce que tu habites ?

– Près des Buttes-Chaumont.

– J’ai vécu là-bas avant la guerre. Je m’occupais d’un petit garçon. C’est très loin.

– Oui, mais l’hôpital Saint-Louis est à côté, et le bijoutier aussi.

– Tu étais dans le même hôpital que ton mari ?

– Armand était externe à Saint-Louis et moi à Lariboisière, mais les Allemands ont réquisitionné Lariboisière, alors je me suis retrouvée à Saint-Louis. Entre-temps, Armand n’y est plus, puisqu’il est parti à Pithiviers malgré lui.

Nous prenons l'habitude d'aller à Pithiviers ensemble. Toutes sortes de rumeurs entrent dans le camp, amenées par les femmes des prisonniers ou par les gardiens, puis tournent en rond et perdent peu à peu de leur substance, si bien qu'il est difficile de savoir ce qui est vrai ou même simplement possible. On parle de nouvelles rafles, de camps de travail pour les juifs quelque part à l'est de l'Europe. Bernard Kohn a entendu dire que les juifs mariés à des aryennes seraient mieux traités que les autres.

– Tu comprends, Malvina, il paraît qu'on ne les enverra pas à l'est. Qu'ils vont vider ce camp peu à peu, et à la fin il restera seulement les juifs mariés à des aryennes, alors ils vont les libérer et ils pourront fermer le camp.

– Bon, il faut tenter le coup. Il faut que tu épouses une femme aryenne.

– C'est exactement ce que j'ai pensé.

– Dès que je serai rentrée à Paris, je vais me renseigner. Je peux sûrement trouver quelqu'un. Peut-être que l'une des Bécassines... Cela ne te gêne pas qu'elle soit prostituée, puisque c'est juste pour te sortir d'ici. Après la guerre, vous divorcerez.

– J'avais pensé à quelqu'un d'autre.

– Ah oui, à qui ?

– Toi, évidemment.

– Moi ? Mais je suis juive !

– Tu oublies tes cinq certificats de baptême. Il n'y a pas plus aryenne que toi.

– Tu as raison ! Suis-je bête ! Moi ? Oui, bien sûr... Euh, donc, nous allons nous marier... Tu m'épouses et moi aussi, je t'épouse... Je vais devenir Malvina Kohn. Mademoiselle Zien, Madame Kohn... Pourquoi pas ? Nous devons le faire, c'est évident. Je vais demander à voir le commandant du camp.

Je dois demander une autorisation spéciale à la Kommandantur d'Orléans. Les fonctionnaires allemands me prennent pour une folle : alors que je suis aryenne, je veux épouser un sous-homme juif, enfermé dans un camp dont il ne sortira peut-être jamais. À vrai dire, je partage un peu leur scepticisme. Je me marie sur la foi d'une simple rumeur. Les Allemands vont-ils vraiment emmener les juifs dans des camps de travail à l'est ? Vont-ils exempter les juifs mariés à des aryennes ? J'accepte la demande en mariage de Bernard parce qu'il a besoin de croire à l'espoir d'une libération. Et puis, si rien ne prouve que la rumeur est vraie, rien ne prouve non plus qu'elle est fausse. Je ne peux pas courir le risque de laisser les Allemands l'emmener. C'est une sorte de pari. "Tu sauves peut-être la vie de Bernard en l'épousant, Malvina. Tu ne dois pas hésiter. Dis-toi que c'est un mariage de raison." J'aime bien Bernard Kohn, mais je n'arrive pas à le considérer comme l'homme de ma vie.

Nous nous marions à la mairie de Pithiviers en septembre 1941. Tounia Kassar et un employé de mairie nous servent de témoins. Quand j'étais une jeune fille romantique en Pologne (c'est-à-dire il y a quatre ans, mais cela me paraît une éternité), j'imaginais mon mariage autrement : une robe blanche, une grande salle toute illuminée, des dizaines d'invités, des fleurs, un gâteau géant, un mari pour lequel je brûlerais d'amour...

Les gendarmes nous autorisent, vu les circonstances, à passer une nuit à l'hôtel – alors qu'ils ne le font plus pour les autres couples.

Bernard pourrait sauter par la fenêtre, mais je ne veux pas avoir d'ennuis. Je tiens à ma situation d'aryenne honorable, qui peut rendre service au Dr Zellermeier et à ses amis.

D'ailleurs je prépare depuis longtemps, par d'autres moyens, son évasion et celle d'Armand Kassar. J'expose mon plan à Tounia.

– Tu connais le gendarme qui s'appelle Salmon ?

– Mais non.

– Il faut connaître les gendarmes, c'est important. À force d'aller au camp, je les connais presque tous. Ce Salmon, il trouve que ce n'est pas juste d'enfermer les gens sans raison, et puis il a des amis qui sont en contact avec les gens de Londres, tu sais, le général de Gaulle. Je lui ai donné un peu d'argent, à Salmon.

– Tu as de l'argent ?

– Je gagne avec les ceintures, et puis j'ai quelques dollars que mon ami Milek m'a laissés. Alors écoute-moi bien. Les messieurs du Menhir m'ont présenté un chauffeur qui possède une camionnette avec un double plancher et qui sait comment passer la ligne. Bernard et Armand se présentent à la grille un jour où Salmon est de garde avec un autre. Armand dit que Bernard est très malade et qu'il faut l'emmener à l'hôpital de Pithiviers. Salmon dit à l'autre gendarme de rester là, qu'il va les conduire. Il les emmène avec la voiture de la gendarmerie jusqu'à la camionnette, et voilà !

– Salmon aura des ennuis.

– Il dira qu'ils ont ouvert la portière dans la ville de Pithiviers, qu'ils se sont enfuis dans les petites rues et qu'il n'a pas pu les rattraper.

Je crois que mon plan aurait pu réussir. Hélas, l'enquête consacrée à une évasion précédente démontre la complicité du gendarme Salmon. Il est muté, ou bien fusillé, je ne sais pas. Presque tous les gendarmes sont remplacés. Une seconde rafle d'hommes juifs a lieu le 8 août 1941. Le camp est plein. Les nouveaux gendarmes ne sont pas commodes. Les Allemands les menacent de sanctions graves s'ils laissent des prisonniers s'évader.

Il y a des contrôles d'identité dans la rue et dans le métro. Je ne risque pas d'être arrêtée comme juive, mais je suis tout de même étrangère, ce qui me rend suspecte. Mes activités sont clandestines : les ceintures, les plis que je porte pour le Dr Zellermeier. Je ne peux rien répondre si les policiers me demandent : "Quelle profession exercez-vous ? De quoi vivez-vous ? Que faites-vous ?" Avec l'accord du Dr Zellermeier, je m'inscris à la Sorbonne en octobre 1941. Ainsi, j'ai quelque chose à répondre aux policiers : "Je suis étudiante." Je passe un petit examen et je suis admise en première année de licence d'allemand. En vérité, je connais déjà beaucoup mieux la langue de Goethe que la plupart des autres étudiants.

Ah, je ne me rapproche pas volontiers de ces autres étudiants, car je ne sais pas pourquoi ils étudient l'allemand. Aiment-ils Goethe ou admirent-ils Hitler ? Quant à moi, j'aime beaucoup Goethe (et Heine), mais je pense aussi à Hitler. J'imagine des aventures semblables à celles que l'on voit au cinéma : "Tu t'engages comme secrétaire d'un haut dignitaire allemand... Tu écoutes aux portes, tu fouilles dans son bureau... Il t'invite au restaurant ; tu acceptes et tu le fais boire pour qu'il bavarde... Tu renseignes les résistants, qui transmettent tes trouvailles à Londres. Les alliés gagnent la guerre grâce à toi !"

1942. Jacques et Jacqueline

Les gens âgés disent qu'ils n'ont jamais connu un hiver aussi froid que celui de l'année 1942. On se croirait en Sibérie, ou au moins en Galicie. Ma chambre d'hôtel n'est pas chauffée. Mme Trial coupe l'eau tous les soirs, car elle risque de geler et de faire éclater les conduites. J'ai la chance de posséder des vêtements chauds, je suis jeune et en bonne santé, mais je souffre horriblement du froid parce que je ne mange pas assez. Je perds beaucoup de temps à faire la queue pour acheter de la nourriture. Je range soigneusement mes tickets d'alimentation par catégories dans un petit carnet. Je suis maigre comme un clou. Assise sur mon lit, emmitouflée dans deux couvertures, le corps secoué de grands frissons, je m'efforce de coudre des ceintures de mes doigts gourds. Pour compenser la baisse de mon rendement, je demande aux messieurs du Menhir de me trouver du travail comme femme de ménage. Je veux dire, vraiment femme de ménage !

Vers la fin du mois de mars 1942, je rentre rue Perceval après avoir vendu des ceintures à une boutique de l'avenue d'Italie. Alors que je viens de m'engager dans la rue de Tolbiac, un cycliste s'arrête à ma hauteur et me dit bonjour.

– Bonjour Monsieur. Excusez-moi, je ne crois pas vous connaître.

– Lonek Greif, vous vous souvenez ? Je suis médecin.

– Ah oui. C'est curieux, je ne vous ai pas reconnu. Je suis plutôt physionomiste. Attendez, vous avez changé... Euh...

– La dernière fois, je portais la barbe.

– Ah, c'est cela. Vous habitez boulevard Saint-Marcel... Vous n'avez pas fêté le réveillon, cette année ?

– On a peut-être moins envie de célébrer la nouvelle année. Et puis les gens ne sont plus là. Vous savez que Henek Warner s'est évadé de Pithiviers ? Je lui ai conseillé de ne pas retourner au camp.

– Bien sûr que je le sais. Moi aussi, je lui ai dit de ne pas y retourner ! Je leur ai même trouvé un fabricant de faux papiers, mais ils n'ont pas d'argent et ils ont préféré partir sans. Wanda m'a écrit de Montpellier. Elle étudie le français à l'université. Henek a trouvé une place de médecin stagiaire à l'hôpital, en radiologie.

– Et alors, qu'est-ce que vous devenez ?

– Bah, vous savez... Je fabrique des ceintures et je les vends à droite et à gauche. Je fais des ménages. J'espère que cette guerre va bientôt finir.

– Ils ont attaqué les Russes et déclaré la guerre aux Américains. C'est beaucoup pour un seul homme. Ils vont finir par perdre la partie.

– Espérons-le. En attendant, ils font beaucoup de mal.

– Je ne sais plus qui m'a dit... Vous ne vous êtes pas déclarée comme juive, c'est ça ?

– Un ami m'a envoyé des certificats de baptême de Pologne.

– On peut acheter ça, là-bas ?

– Il connaît peut-être un curé qui comprend les choses. Et vous ?

– Je suis français.

– Ah oui, je m'en souviens.

– Dites, puisque nous ne sommes juifs ni l'un ni l'autre, nous pouvons aller au cinéma !

Nous allons plusieurs fois au cinéma et au restaurant. Sans sa barbe et sans son chien (il l'a perdu dans le métro), Lonek Greif est un homme très sympathique. Il m'invite chez lui pour manger la nourriture que ses clients lui apportent de la campagne. C'est meilleur que dans les restaurants les plus chics ! Son appartement est grand et confortable, surtout quand on le compare à ma minuscule chambre d'hôtel. Il a une femme de ménage, mais elle doit être très myope, car il reste beaucoup de poussière partout. Deux pièces sont fermées à clé ; elles contiennent les meubles et les affaires de la locataire qui a fui pendant l'exode.

Un grand piano à queue noir trône au milieu du salon.

– Vous jouez du piano ?

– J'ai étudié le piano pendant des années. D'abord dans ma ville, Sambor, puis au conservatoire de Lwów. Je devais venir à Paris pour me perfectionner à l'École Normale de Musique, mais ma fiancée a dit qu'elle ne m'épouserait pas si je continuais dans cette voie. Elle disait qu'on ne pouvait pas fonder une famille et avoir des enfants quand on est artiste. Alors j'ai étudié la médecine.

– Et vous vous êtes mariés ?

– Oui, mais nous nous sommes séparés au bout de quatre ans. Ma femme était maladivement jalouse et me rendait la vie impossible.

– Au fait, quand vous avez donné la fête pour le réveillon, il y avait une femme qui vivait avec vous...

– C'était Yanka, une amie française. Nous avions chacun notre chambre, vous savez. Elle est partie.

– Moi, je viens de me marier.

– Vraiment ? Mais avec qui ?

– Avec Bernard Kohn, qui est prisonnier à Pithiviers. Il espère que s'il a une épouse aryenne, il ne sera pas emmené dans un camp de travail à l'est de l'Europe.

Lonek Greif me joue des œuvres de Chopin. Je ne connais pas grand-chose à la musique, mais Chopin, ce n'est pas n'importe quelle musique – c'est le chant douloureux de l'âme de la Pologne. Quand Lonek joue l'Étude Révolutionnaire, puis la Grande Polonaise, je ne peux pas m'empêcher de frissonner et d'applaudir.

Par une belle soirée du mois de mai, en sortant d'un cinéma, nous allons nous promener sur les quais de la Seine. Nous ne nous préoccupons ni du couvre-feu des juifs, à huit heures, ni du couvre-feu général, à minuit, parce que Lonek possède un laissez-passer de médecin. En cas de contrôle, il pense me présenter comme son infirmière.

Ce vent très doux que j'aime, celui qui apporte des effluves marines de Normandie, me caresse la joue pour m'annoncer le retour de la belle saison. Lonek m'embrasse. Je trouve cela agréable. "Est-ce que tu es amoureuse, Malvina ? Ou est-ce que tu souffres tellement de la solitude que tu es prête à tomber dans les bras de n'importe qui ?"

Il m'arrive de passer des journées entières sans dire un mot à personne. En dehors de M. et Mme Trial et des gens du Menhir, je ne connais aucun Français. De toute façon, je ne pourrais pas parler à un Français de l'angoisse qui me tourmente quand on annonce une grande exposition sur la race juive ou quand les journaux parlent de nouvelles rafles et des premières déportations à l'est. Tounia Kassar vient me voir de temps en temps. Je ne l'accompagne plus à Pithiviers, parce que Bernard Kohn a été transféré dans un autre camp, à Compiègne. Elle aussi se sent seule. Elle traverse tout Paris pour me demander un conseil, pour me dire qu'elle ne reçoit plus aucune nouvelle de Łódz, pour chercher un peu de réconfort. Elle me couvre de compliments : je suis solide comme un roc, toujours gaie, débrouillarde, élégante. Elle dit que je n'ai peur de rien. J'essaie de me montrer fidèle à ma réputation, mais je me sens bien fragile, parfois. Et même, d'autant plus fragile que je cache mes faiblesses. Bref, je suis bien contente d'avoir rencontré Lonek.

Pourtant, je me méfie toujours autant de la lâcheté et de la cruauté des hommes. Il est aussi fanfaron que les autres. Il raconte sur le même ton satisfait ses exploits guerriers et ses aventures amoureuses. Avant même de se séparer de sa première femme, celle qui était si jalouse, il la trompait avec une juive turque. Ensuite il a vécu avec Yanka, la Française au nom polonais. Elle l'a quitté (avant de revenir habiter dans un coin de son appartement au début de la guerre), alors il s'est consolé avec les infirmières de son service. Il me dit : "Je tapais dans le tas." Avant la guerre, je me serais fâchée tout rouge en entendant un homme parler de cette manière. Moi qui me montrais si sévère à l'égard de mon père, je deviens indulgente. Ou plutôt, je mets entre parenthèses, pendant la durée de la guerre, ma rigueur morale. À partir du moment où je me déclare catholique... Je suis prête à mentir pour survivre, à tricher, à voler peut-être, donc je ne peux pas reprocher à Lonek ses petits défauts.

Nous passons presque toutes nos soirées ensemble. Au bout de deux ou trois mois, il me raconte l'histoire suivante :

– Vers la fin de l’année dernière, on a sonné chez moi au milieu de la nuit. Je suis médecin de quartier, il arrive que l’on vienne me chercher pour une urgence. C’était un homme très pâle, enveloppé dans un grand manteau. Il m’a dit qu’il venait de ta part.

– De ma part ?

– Oui. C’est un médecin, qui s’appelle Zellermeier. Un petit bonhomme avec de grosses lunettes. Tu lui as dit que je pouvais cacher des gens.

– C’est vrai.

– Il a ouvert son manteau et sa chemise. Il avait un grand pansement sur le ventre. Je lui ai demandé s’il était blessé. Il m’a répondu qu’on l’avait opéré de l’appendicite la veille. Opéré la veille et déjà sur pied ? Je trouvais cela étonnant. Il m’a dit qu’il était tombé dans une souricière. Avant d’être interrogé par la Gestapo, il a simulé une crise d’appendicite. Il a demandé au chirurgien qui l’a opéré de l’anesthésier le moins possible, sous prétexte qu’il était allergique. Il s’est réveillé dans une chambre gardée par un policier. Il a attendu le moment où le policier, qui ne supposait pas qu’il pouvait se réveiller, est allé aux toilettes, et il s’est enfui. Je trouvais qu’il avait du cran, cet homme-là. J’ai changé son pansement et je l’ai couché. Le lendemain, je lui ai demandé ce que la Gestapo lui reprochait. Il m’a dit qu’il essayait de se rendre utile. Tu sais ce que cela veut dire ?

– Oui, j’ai porté des lettres et des paquets pour lui. C’est vrai que je ne l’ai pas vu depuis plusieurs mois, mais je ne me suis pas inquiétée. Il va et il vient, on ne sait jamais quand on le reverra.

– Je lui ai dit que j’aimerais bien me rendre utile, moi aussi. Il a dit qu’il m’enverrait quelqu’un. Effectivement, une semaine après son départ, un homme est venu me voir. Au début, j’ai appartenu à une cellule de trois personnes. Je distribuais des tracts. Maintenant, je suis médecin du réseau.

– Tu dois extraire des balles, comme au cinéma ?

– Cela ne m’est pas encore arrivé. Je soigne surtout des bronchites. Les résistants de ce réseau sont des étrangers clandestins : des républicains espagnols, des antifascistes italiens, des juifs polonais. Ils se cachent dans des greniers ou des caves sans chauffage et attrapent froid. C’est eux qui m’ont demandé de raser ma barbe.

– Ils n’aiment pas les barbus ?

– Ce n’est pas ça. Quand on est résistant, il faut être le plus neutre possible. Un témoin interrogé par la police ne doit pas pouvoir dire : “Un barbu.” Si je n’avais pas perdu mon chien, j’aurais dû m’en débarrasser de toute façon. Dans la résistance, je m’appelle Jacques. Un prénom très neutre, tu comprends.

Puisque j’ai déjà porté des paquets pour Zellermeier, Lonek m’engage à son tour comme agent de liaison.

– Tu diras que tu t’appelles Jacqueline. Ainsi, ils sauront que tu viens de ma part.

La première fois que je remets une lettre à un résistant, il me dit :

– Ah bon, tu es la nouvelle Jacqueline ?

Au début du mois de juillet, alors que je m'apprête à rentrer rue Perceval après avoir écouté Lonek jouer du Chopin et du Mendelssohn, un terrible orage éclate. Lonek me propose de passer la nuit chez lui pour éviter trois quarts d'heure de marche sous une pluie battante. Je sens que ma vieille peur des éclairs et du tonnerre, vaincue depuis longtemps, remonte du plus profond de moi-même, comme si le mal que je me donne pour contrôler d'autres peurs lui laissait le champ libre. Je me réfugie dans le lit de Lonek.

La dernière fois que j'ai passé la nuit auprès d'un homme, c'était à Pithiviers, pendant mon étrange lune de miel avec le pauvre Bernard. Je ne peux pas m'empêcher de comparer mes deux hommes... Bernard, qui est plus jeune que moi et prisonnier dans un camp, peut difficilement me protéger face aux dangers qui menacent. Lonek a dix ans de plus que moi. Il est plus petit que Bernard, mais donne une impression de grande robustesse. Je me souviens d'une expression que Wanda a employé pour le décrire : une force de la nature. Ses cheveux châtain clair, coiffés en arrière et plaqués sur sa tête par de la brillantine, surmontent un grand front bombé. Derrière des lunettes cerclées d'écaille (il est astigmat), ses yeux sont bleus. Je trouve le dessin de ses lèvres sensuel, ou bien un peu mou, selon les moments. Il habite dans un immense appartement, possède la nationalité française. Ce n'est pas un jeune étudiant, mais un adulte qui gagne sa vie. Un médecin.

Il y a quelque chose de rassurant dans sa voix. Moi qui avais un père si faible, j'ai peut-être besoin d'un homme fort dans ma vie. Au cours de cette première nuit, sa vigueur abat des barrières érigées depuis mon enfance. Je me sens conquise et subjuguée.

Au matin, je prends mon premier bain depuis quatre ans et demi !

La grande rafle

Le 16 juillet 1942 a lieu la grande rafle que l'on appellera plus tard "rafle du Vél d'Hiv". Cette fois, ils emmènent les hommes, les femmes et les enfants – tous les juifs étrangers qu'ils n'ont pas encore pris.

Heureusement, une voisine de Tounia Kassar a entendu dire, par quelqu'un qui connaît un policier, qu'une rafle se préparait. Tounia se cache chez une amie française, Simone Réti. C'est une artiste-peintre qui a reçu en héritage un appartement magnifique dans l'île Saint-Louis. J'y vais plusieurs fois pour voir Tounia. Les pièces sont très hautes et des poutres peintes décorent le plafond comme dans les châteaux de la Loire. Simone Réti a un cœur d'or. Tounia pensait passer quelques jours chez elle, mais Simone ne la laisse pas repartir. Je lui procure des faux papiers au nom d'Antoinette Cassard. Je trouve Antoinette proche de Tounia. En polonais, Tounia est une variante d'Estunia, diminutif d'Esther. Avec ses faux papiers, elle peut continuer à aller à l'hôpital et à travailler chez son bijoutier. Elle découd son étoile jaune, évidemment.

En mars 1942, les Allemands ont commencé à déporter les juifs vers l'est dans des wagons à bestiaux. Ils ont vidé peu à peu le camp de Pithiviers. En juillet, au moment de la grande rafle, un seul détenu reste dans le camp : Armand Kassar ! C'est lui qui accueille les femmes et les enfants du Vél d'Hiv. Une des femmes, qui est médecin, l'aide un peu, ainsi qu'une infirmière de la Croix Rouge. De nombreux enfants sont malades, plusieurs meurent. Armand travaille jour et nuit dans des conditions très difficiles. Le commandant du camp lui promet qu'on le récompensera pour les grands services qu'il rend : il ne sera pas déporté vers l'est. Tounia espère même sa libération.

Le commandant ne tient pas sa promesse. Les femmes sont déportées d'abord, les enfants ensuite, de sorte que le camp de Pithiviers se vide de nouveau. À la fin, les gendarmes expédient Armand Kassar et les derniers enfants au camp de Drancy, près de Paris, d'où les wagons à bestiaux partent à l'est.

Bernard Kohn, mon mari, arrive à Drancy lui aussi après avoir passé quelques semaines à Compiègne. Je vais le voir au mois de septembre. Je lui annonce que je suis tombée amoureuse de Lonek Greif. Cette nouvelle le rend très triste.

– Tu sais, Malvina, ils me gardent ici parce que je suis marié avec une aryenne. Nous sommes quelques dizaines dans le même cas. Au début, nous étions des centaines. Quand les femmes des juifs venaient leur rendre visite, le commandant du camp leur demandait pourquoi elles restaient mariées à des sous-hommes. Il disait qu'il avait le pouvoir de leur accorder le divorce immédiatement. Pas besoin d'avocat : elles n'avaient qu'à signer un papier. Beaucoup de femmes ont signé. Les juifs ont été déportés.

Son ton est amer. Je comprends pourquoi il me parle de ces femmes sans cœur. C'est une manière de me dire : "Tu peux me répudier, me laisser disparaître quelque part à l'est, et te remarier avec ton médecin..." Je lui promets solennellement que je resterai mariée avec lui jusqu'à la fin de la guerre.

– Je suis désolée, Bernard. Crois-moi, je ne voulais pas te rendre malheureux. Je n'aurais peut-être pas dû te parler de Lonek, mais j'avais peur que tu l'apprennes par quelqu'un d'autre. Je t'aime bien, mais je ne suis pas sûre que nous nous serions mariés si la guerre n'avait pas éclaté et s'il n'y avait pas eu cette histoire de femme aryenne. La guerre complique tout...

Au début du mois d'octobre, un cheminot apporte une feuille de papier trouvée sur la voie ferrée, adressée à Tounia Kassar – aux bons soins de l'hôtel Trial : "Je quitte Drancy pour une destination inconnue et je jette cette lettre du train. J'espère qu'elle te parviendra. Soyons confiants. Armand."

Les résistants

Lonek Greif appartient à un réseau de résistance dont il ne m'a pas dit le nom. Quand nous en parlons, il dit : "les résistants". J'apprendrai après la guerre qu'il s'agit des FTP-MOI, c'est-à-dire "Francs-Tireurs Partisans - Main d'Œuvre Immigrée", une

organisation fondée par des républicains espagnols et des communistes roumains. Tant que Hitler et Staline étaient alliés, le parti communiste français ne voyait pas d'un bon œil ces étrangers qui voulaient combattre les nazis. Il les a soutenus à partir de juin 1941, quand l'Allemagne a attaqué l'Union Soviétique (mais les oubliera de nouveau dès la fin de la guerre).

À Montpellier, mes amis s'engagent dans le même réseau. Les juifs sont nombreux parmi les communistes roumains. Un juif polonais ou russe qui a échappé aux rafles et veut rejoindre la résistance trouve facilement un Roumain qui l'oriente vers les FTP-MOI.

Les résistants que Leos Geist a rencontrés à l'usine Citroën appartiennent à ce groupe. Ils lui ont donné le nom et l'adresse d'un "contact" à Montpellier. C'est ainsi que Leos, Danka et Bronek commencent à distribuer des tracts, puis s'inscrivent au parti communiste clandestin. Wanda Warner distribue des tracts, elle aussi, mais Henek refuse, parce qu'il se méfie des communistes.

On dit que les Allemands vont bientôt occuper la zone libre¹. Sans les attendre, les anciens locataires de l'hôtel Tournefort partent à Grenoble, en zone italienne, où personne n'embête les juifs. Comme ils deviennent peu à peu des résistants aguerris et veulent éviter de prendre des risques inutiles, ils se procurent enfin des faux papiers. Danka et Bronek Müller, Wanda et Henek Warner, Leos Geist deviennent Danièle et Alain Meunier, Henriette et Philippe Thomas, Yves Gauthier.

J'ai l'impression que notre réseau commet des attentats à Paris. Selon les journaux, des "terroristes" attaquent les soldats allemands à la grenade ou au pistolet. Lonek n'arrive pas à dissimuler sa joie après les coups les plus audacieux.

Tounia veut aider les résistants, comme moi.

– Je vais parler de toi à Jacques. Reviens dans une semaine. J'aurai sa réponse. Il sera sûrement d'accord. Je t'emmènerai chez lui.

Lonek accepte de rencontrer Tounia. Nous prenons rendez-vous pour le 6 décembre.

Avec le retour du temps froid, Lonek soigne de nouveau les bronchites des résistants. Je crois comprendre que les chefs du réseau entreposent des armes dans la partie de son appartement qui sert de garde-meubles. En tout cas, ils vont aussi chez lui pour prendre un bain chaud (comme moi) ou pour laver leurs vêtements. Tout cela est très imprudent. Le 2 décembre 1942, Lonek vient me voir à l'hôtel Trial. Il a l'air aussi exalté que lorsqu'il joue la Grande Polonaise ou raconte ses batailles.

– La police est chez moi.

– La police ?

– C'est certainement la brigade spéciale... Des Français qui travaillent pour la Gestapo... Je revenais de ma consultation à Cochin... Une cliente qui habite dans ma cour m'attendait au début du boulevard pour me prévenir. Elle m'a dit qu'ils se sont cachés sous le porche et contrôlent toutes les personnes qui entrent dans l'immeuble.

¹ Ils l'ont fait le 11 décembre 1942.

– C’est ce qu’on appelle une souricière ?

– Bien sûr. Ils ont peut-être réussi à suivre un résistant qui venait chez moi, ou bien ils ont reçu une dénonciation. Quelqu’un a pu remarquer des allées et venues.

Nous apprendrons plus tard que plusieurs dirigeants des FTP-MOI (des Espagnols, un Tchèque, des Roumains), qui venaient tranquillement prendre un bain chez Lonek, sont tombés dans la souricière, ainsi qu’un ami qui passait le chercher pour aller à la piscine, qui n’avait rien à voir avec la résistance, qui a disparu sans laisser de traces.

Lonek est assis sur mon lit. Il plisse le front comme un général étudiant sa stratégie.

– Je peux rester un ou deux jours ici, mais pas plus. Ils peuvent faire le lien entre nous...

– Tu veux dire que ta concierge nous a vus ensemble ?

– Mme Georgeai ? Ce n’est pas elle qui nous dénoncera. Elle m’aime bien. Je soigne son mari. Elle dit partout que je suis un très bon médecin. Non, je crains plutôt qu’ils trouvent quelque chose en fouillant mon bureau.

– Tu caches un petit carnet dans un tiroir, avec le nom et l’adresse de toutes tes amoureuses ?

– Je ne suis quand même pas si bête, mais on ne réfléchit jamais assez. Je n’aurais pas dû te soigner quand tu as eu la grippe au mois d’octobre. J’ai établi une fiche à ton nom. Ils vont éplucher mon fichier et interroger toutes les personnes suspectes.

– Et pourquoi est-ce que je serais suspecte ?

– Une Polonaise née à Lwów, donc dans la même province que moi, mariée à un juif détenu à Drancy. Ils vont peut-être penser que nous sommes plus que médecin et cliente.

Lonek passe la nuit dans ma chambre. Le 3 décembre au matin, il téléphone à son infirmière de l’hôpital Cochin.

– La police est venue chez moi. Je suis obligé de me cacher. Je suis désolé pour le service.

– Ils sont déjà venus fouiller partout. Ils disent que vous êtes un terroriste, que vous aviez des armes dans votre appartement. Tout le monde est très fier de vous !

– Euh, je n’ai pas fait grand-chose. Merci quand même.

– Une de vos clientes a téléphoné. J’ai inscrit son nom quelque part, attendez... Marie-Louise Bossu. Elle attend des résultats d’examens.

– Ah oui, je sais ce que c’est. Donnez-moi son numéro de téléphone, je vais l’appeler.

Il m’explique que cette cliente a une tuberculose, mais l’ignore. On peut encore la sauver en pratiquant un “pneumothorax”. Il doit absolument la prévenir. Il l’appelle et la voit dans un café le jour même. Il lui dit qu’il ne peut plus s’occuper d’elle, pour certaines raisons, et lui recommande un collègue. Elle doit se faire traiter très vite, car son poumon gauche est atteint. Cette Mme Bossu lui demande s’il a des ennuis. Pourquoi ne peut-il plus la soigner ? Pourquoi se voient-ils dans un café et non chez lui ou à l’hôpital ? Elle devine que la police le recherche et lui propose de le cacher dans un pavillon qu’elle possède à Enghien, au nord de Paris (en plus de son appartement

parisien, qui se trouve rue Poliveau, tout près du boulevard Saint-Marcel). Lonek dit qu'il lui donnera sa réponse après avoir consulté son "agent de liaison".

Il a sauvé la vie de cette femme, elle l'aide à son tour. Cela me paraît raisonnable. Je préfère le savoir dans un pavillon confortable que dans une cave à bronchites avec des résistants qui fabriquent des bombes. Il oublie de préciser qu'il la connaît seulement depuis une semaine. Je lui demande si elle est belle.

– Mme Bossu ? Je ne sais pas. Je n'ai pas fait attention. Pas spécialement. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle n'est pas bossue !

Le lendemain, le 4 décembre 1942, Lonek part à Enghien. Après m'avoir promis de m'écrire dès son arrivée, il me demande de lui rendre un service. Je dois aller rue Mouffetard et guetter la femme de ménage qui s'occupe de son appartement. Je la connais, je connais ses horaires, donc je la trouve facilement. Elle me dit que la police attend toujours dans l'appartement. Je lui demande de décrocher discrètement plusieurs tableaux de grande valeur qui appartiennent au docteur Greif et de les porter rue Poliveau chez Mme Bossu.

– Celui qui est dans le salon et qui représente une tête de femme un peu déformée, et puis le petit paysage avec des arbres qui se trouve dans l'entrée...

– Toujours ça que les Boches n'auront pas !

– C'est surtout que le docteur Greif n'a plus de revenus. Comme il se cache, il ne recevra pas non plus de tickets d'alimentation. Il lui faut de l'argent pour acheter à manger au marché noir. Il espère vendre les tableaux.

Le 6 décembre, je passe la matinée à la Sorbonne. Je suis maintenant étudiante en deuxième année de licence d'allemand. Nous nous intéressons de très près aux poètes du moyen-âge. Les professeurs évitent prudemment d'aborder l'époque moderne, car ils devraient nous expliquer pourquoi les nazis ont interdit tous les bons écrivains.

C'est ce jour-là que Tounia Kassar doit venir me voir pour rencontrer Jacques. Si je pouvais la joindre au téléphone, j'annulerais le rendez-vous, puisque Jacques se cache à Enghien et ne s'occupe sans doute plus de résistance. Quand j'arrive à l'hôtel après mes cours, je vois une scène très étrange : Mme Trial pousse Tounia dehors, comme si elle voulait la chasser.

– Vous ne pouvez pas rester ici, mon petit. Partez tout de suite. Ils vont revenir. Vous avez de faux papiers, c'est trop dangereux...

Elle m'aperçoit, se tourne vers moi. Elle est dans tous ses états.

– Vous aussi, Mlle Zien, partez vite ! La police est venue vous chercher. Ils ont dit qu'ils vont revenir.

– Partir ? Mais non, je vais les attendre. Je n'ai rien fait de mal. Je suis aryenne. Je n'ai pas peur.

Je me sens parfaitement lucide. Je n'ai aucun mal à me convaincre de la conduite à tenir : "Si tu pars, Malvina, Mme Trial aura des ennuis. Ils sont capables de l'arrêter à ta place. Et puis d'autre part, ils diront à Bernard que sa femme aryenne s'est enfuie. Ils le déposeront à l'est."

Tounia m'observe, fascinée. Plus tard, elle me dira qu'elle a vu des flammes danser dans mon regard, comme si je me réjouissais à l'idée d'affronter la brigade spéciale. Avec ses faux papiers, elle a très peur ; elle part donc aussitôt. Quelques minutes plus tard, Mme Trial me dit qu'on me demande au téléphone. Mon cœur se met à battre plus vite : j'espère que Lonek Greif m'appelle d'Enghien pour me dire que tout va bien.

– Allo, Malvina ? C'est Tounia.

– Tounia ? Mais où es-tu ?

– Juste en face, au Menhir. Je ne peux pas t'abandonner comme ça. Écoute, Malvina, tu ne vas pas rester là à les attendre. Ta vie est en jeu !

– D'autres vies sont en jeu. Moi, justement, je ne risque rien. Tu verras, Tounia, tout se passera bien.

Nuit et brouillard

Je range mes vêtements. Je repasse un chemisier qui séchait et je le plie soigneusement. Je rassure Mme Trial.

– Ne vous inquiétez pas, je reviendrai demain. C'est juste une vérification de routine. Je suis mariée à un juif, alors ça les intrigue. La seule chose, c'est que le Dr Greif ne doit pas essayer d'entrer en contact avec moi. Une certaine Mme Bossu le cache dans un pavillon de banlieue. Si vous pouviez téléphoner à cette dame, ce serait bien. Je vais vous donner son numéro. Elle doit le prévenir que j'ai été arrêtée. Je suis sa cliente et rien de plus. C'est très important.

La brigade spéciale revient vers huit heures du soir. Trois moustachus dont l'haleine sent l'alcool. Ils fouillent ma chambre de fond en comble. C'était bien la peine d'avoir tout rangé. Ils ne trouvent rien. Ils m'emmènent à la préfecture. Je ne vois pas ce qu'ils peuvent me reprocher. Je suis vraiment sûre qu'ils ne me garderont pas, donc j'emporte seulement une trousse de toilette et *Jean-Christophe*, de Romain Rolland.

A la préfecture, on m'emmène dans une pièce où l'on m'attache à un agent par des menottes. Quatre hommes, ainsi qu'une femme aux cheveux gris, sont déjà attachés à des agents de cette manière. On me convoque bientôt pour un premier interrogatoire. Trois policiers posent des questions à tour de rôle.

– Votre nom ?

– Votre prénom ?

– Date de naissance ?

– Lieu de naissance ?

– Nationalité ?

– En France depuis combien de temps ?

– Juive ?

– Communiste ?

– Vous connaissez le Dr Greif ?

– Le terroriste !

– Votre nom ?

– Votre prénom ?

Ils parlent très vite, enchaînant sans fin des questions très brèves comme pour m'étourdir. J'essaie de répondre lentement, pour ralentir le rythme, mais ils élèvent la voix et accélèrent la cadence. Je sens que je commence à répondre automatiquement, au risque de laisser échapper une bourde. En même temps, ces réponses automatiques libèrent mon esprit et me permettent de réfléchir. Ils ont certainement trouvé mon nom et mon adresse sur le bureau de Lonek ou dans son fichier. Ils paraissent imaginer une idylle entre lui et moi. Quelqu'un les a peut-être renseignés. Ils cherchent l'adresse de sa planque. Ils ne savent rien, sinon ils n'auraient pas besoin de m'interroger. Je réussis à m'en tenir à quelques réponses fermes :

– Ce Dr Greif est mon médecin traitant, rien de plus. Je suis mariée. Mon mari est prisonnier à Drancy. Si ce médecin est un terroriste, il ne va tout de même pas me le dire.

Jusque-là, les Français que j'ai rencontrés, en particulier les policiers et autres fonctionnaires, se sont toujours montrés aimables et prévenants : les douaniers qui m'ont souhaité la bonne année dans le train, l'agent qui m'a aidée à trouver le boulevard Magenta, M. Mahé du commissariat du Panthéon, le gendarme Salmon à Pithiviers. Je suis bien malheureuse de découvrir que les policiers français peuvent être aussi brutaux et méprisants que leurs collègues polonais ou allemands.

On me ramène dans la première pièce après minuit. Les quatre hommes attachés à côté de moi ont le visage tuméfié. Je suis épuisée, mais incapable de dormir. Pourrais-je dormir assise sur un banc, accrochée par des menottes à un agent de police ? De toute façon, les rouages de mon cerveau tournent beaucoup trop vite, les questions dansent dans ma tête comme des toupies. J'essaie d'imaginer ce qui va se passer demain. "Vont-ils te battre ? Te torturer ? Te déporter ? Est-ce qu'ils battent les femmes ? Où les gens vont-ils quand on les déporte ? Tu aurais mieux fait de suivre Wanda à Montpellier. Maintenant, elle est partie à Grenoble. Tu n'es jamais allée à Grenoble. Cela se trouve au pied des Alpes. On doit pouvoir se cacher dans la montagne pour se mettre à l'abri de la police. Est-ce que Wanda a emporté de bonnes chaussures ? Ils font des chaussures avec des semelles en bois. S'ils te gardent demain, tu vas manquer la distribution de tickets. Tu aurais dû dire à Tounia d'aller chercher tes tickets d'alimentation à ta place. Ou à Zaza. Une Bécassine, c'est une petite bécasse, un oiseau. C'est aussi un personnage dans un dessin. Une Bretonne. Pourquoi les messieurs sont-ils toujours corses ? Ils jouent à la belote. Ils disent *Belote, rebelote et dix de der*. Ils disent *Zaza, c'est une gagneuse*. Isabelle ? Pourquoi pas Mirza ? Non, c'est un nom pour un chien. Il avait ce petit chien qu'il appelait Béton. Rasé sa barbe pour devenir terroriste. Mon médecin, rien de plus. Mon médecin, rien de plus."

Je passe cinq jours dans les bureaux de la Brigade Spéciale à la préfecture de police. Je subis chaque jour deux interrogatoires. Les policiers posent toujours les mêmes questions, espérant sans doute que la fatigue usera ma volonté. Un garçon de café passe

une fois par jour pour vendre des sandwiches. Le premier jour, j'ai tellement soif que je ne peux rien avaler.

Quand je veux aller aux cabinets, mon ange gardien m'accompagne et se tient devant la porte. J'aimerais bien me laver et changer de vêtements. Je me sens de plus en plus sale.

Mes voisins reviennent des interrogatoires couverts de bleus et de sang. Les bleus se rejoignent peu à peu et virent au noir. Je n'ai jamais vu un visage humain se transformer de cette manière. La femme aux cheveux gris me dit que de nombreux résistants étrangers ont été pris dans une souricière. Je pense à l'appartement du 68, boulevard Saint-Marcel, mais je ne dis rien. Elle me parle de son mari.

– Il est espagnol. Moi je suis française, mais j'ai vécu en Espagne. Je suis secrétaire à l'ambassade du Chili. Il s'est battu toute sa vie. Il a lutté pour la liberté, contre la tyrannie, contre les salauds. Ils le torturent, mais il ne dira rien. Rien !

Une larme brillante se forme au coin de son œil. Elle ne me connaît pas, mais elle a besoin de se confier à quelqu'un.

– Vous savez, il est déjà vieux. Il n'est plus assez vigoureux pour tenir. Il faut être jeune. Son cœur va lâcher. Il mourra, mais il ne parlera pas.

Elle se tient bien droite. Je décide de la prendre pour modèle. “Tu te montreras aussi courageuse que cette femme, Jacqueline. Son mari a lutté toute sa vie, mais il ne verra pas la victoire. Tu ne trahiras pas Jacques. Mon médecin, rien de plus.”

Au matin du sixième jour, je subis un nouvel interrogatoire semblable aux précédents. Les inspecteurs posent leurs questions en feu roulant ; je réponds que le Dr Greif est mon médecin, et seulement mon médecin. Ils sont presque polis, me vouvoient. J'ai l'impression qu'ils commencent à me croire et j'espère qu'ils me libéreront bientôt. Quand j'entre dans leur bureau pour le deuxième interrogatoire de la journée, au milieu de l'après-midi, ils m'accueillent en ricanant.

– Tu t'es bien moquée de nous, salope !

– Regarde : ton amant le terroriste t'envoie une lettre d'amour à l'hôtel !

Ils me montrent la lettre. Que s'est-il passé ? Pourquoi Mme Bossu n'a-t-elle pas dit à Lonek qu'il devait éviter de m'écrire ?

– Tu vas nous la lire à haute voix...

– Euh... C'est presque illisible. Ce qu'on dit sur l'écriture des médecins est vrai. Attendez... “Ma Chine...” Pourquoi m'appelle-t-il “ma Chine ?”

– Arrête de faire l'idiot. C'est “ma chérie”, évidemment.

J'essaie de gagner du temps pour réfléchir. Lonek m'écrit que tout va bien, que de sa fenêtre il voit un cimetière (heureusement sans préciser que c'est le cimetière d'Enghien), et qu'il m'aime. Quelle imprudence ! S'il avait réfléchi un peu, il aurait déguisé son écriture et signé : “Ta tante Agathe.” Il a pris des leçons de piano et de médecine, mais il n'a pas étudié la lutte clandestine... Tous ces malheureux résistants qui fréquentaient la salle de bains du boulevard Saint-Marcel se conduisaient comme des amateurs. Perdre la vie pour un bain chaud !

Je lis la lettre le plus lentement possible, et puis je fais l'étonnée :

– Je n'y comprends rien. Mon médecin ne m'a jamais dit qu'il m'aimait. Je le connais à peine. J'ignore où il peut bien être.

– Ah, toi, tu es coriace. Nous allons t'envoyer à la Gestapo, tu pourras t'expliquer avec eux !

– Je vous remercie. Je préfère être maltraitée par des Allemands que par des Français.

Le soir même, on me transfère à la prison de Fresnes, administrée par la police allemande. Des soldats allemands ouvrent les portes du fourgon cellulaire et me font descendre. Des gardiennes allemandes m'accueillent dans un hall au bout d'un couloir gris. Elles prennent mon sac, ma montre, les peignes qui tiennent mes cheveux et le livre que j'espérais lire – j'étais bien naïve ! Heureusement, je peux garder ma fidèle pelisse polonaise. La cellule dans laquelle on me jette est très froide. Je l'explore à tâtons dans l'obscurité. Je trouve une banquette sur laquelle je m'allonge en poussant un soupir de soulagement ; c'est la première fois que je me couche depuis six jours et six nuits.

De nouveau, les idées tourbillonnent dans ma tête. "Que va-t-il se passer maintenant ? La Gestapo ? Po, c'est *Polizei*. Sta, c'est *Staat*. Ge, c'est *Geheim*, secret. Police secrète d'État. Tu es au secret. Peut-être que dans quelques jours, tu seras morte. Pas fait grand-chose de ta vie. Cueilli des fraises des bois. Passé l'examen d'entrée au lycée toute seule. Le cancer dans un bocal, comme un chou-fleur. Elle est restée en vie jusqu'au matin, pour te dire au revoir. Au moins, elle n'aura pas connu cette horrible guerre. Même avec tes cinq certificats de baptême, les Allemands ont fini par t'attraper. S'il le faut, tu arriveras peut-être à leur réciter le Notre Père en polonais. Tandis que les hommes, avec leur petit bout de peau qui manque... *J'ai eu une infection quand j'étais petit, et on m'a opéré*. L'exposition sur les juifs. Cela devait être rigolo, mais tu as eu peur d'y aller. Celui qui a le plus l'air juif, c'est ce Laval, le premier ministre, avec son gros nez et ses paupières lourdes. Je me demande à quoi ça ressemble, leur machin, quand ils ne sont pas circoncis. Prépuce. Tu te serais mariée, tu aurais eu des enfants. La femme du docteur. *Je vous présente mon épouse, Jacqueline*. Il habitait juste à côté d'une école. Pour les enfants, ce serait pratique. Tu les aurais promenés au jardin des Plantes. Comme Simon. Ils sont retournés en Suisse, ils ne risquent rien. Tu n'as même pas essayé de partir en Suisse avec eux. On prend le train à la gare de l'Est. Non, à la gare de Lyon. Cela dépend : Bâle ou Genève. Le plus important, c'est de saboter les voies ferrées. Sans trains, pas de déportations. Tu trompes ce pauvre Bernard avec Lonek, et maintenant tu le mets en danger. Il fait l'infirmier dans ce camp de Drancy. La pratique avant la théorie. Si la guerre dure encore deux ans, ça lui fera vingt-sept ans, un peu tard pour commencer des études de médecine. Et toi, si tu sors de là ? Tu retourneras à la Sorbonne ? Capoulade... Un grand crème avec des croissants."

Que va-t-il m'arriver ? Je ne parviens pas à m'endormir. J'entends un bruit de chariot dans le couloir. La lueur blême de l'aube tombe d'un petit soupirail. "Ton premier jour

de prison.” Un judas s’ouvre dans la porte de la cellule, on me tend une tasse en fer contenant de l’eau noircie. Ce liquide sent si mauvais que je le jette dans la cuvette des wc.

On me change de cellule. Une planche repliée contre le mur tient lieu de lit, une autre de table. Il y a une chaise et, dans un coin, la cuvette des wc, surmontée d’un robinet. Je me sens très faible, toute cotonneuse. “Je suis moulue”, me dis-je. J’aime employer des expressions françaises pittoresques... Je rabats la planche fixée au mur et je me couche. Aussitôt, le judas s’ouvre et une voix aiguë hurle : *Verboten !* Je fais semblant de ne pas comprendre, mais une autre voix dit en français, quelques minutes plus tard, qu’il est interdit d’ouvrir le lit dans la journée. Malgré ma pelisse, je tremble de froid. “Il faut que tu manges, il faut que tu dormes, sinon tu ne tiendras pas le coup.”

Je décide que je prétendrai ignorer l’allemand. “Peut-être qu’ils diront des choses intéressantes pendant un interrogatoire, en croyant que tu ne les comprends pas.” Encore un truc que j’ai vu au cinéma. “Sauf que tu auras des ennuis s’ils découvrent que tu étudies leur langue à la Sorbonne... Bah, tu ne risques rien, Jacqueline. Leur fameux sens de l’ordre ne va pas jusqu’à comparer le fichier des arrestations à celui des inscriptions en faculté.”

J’entends tout un remue-ménage derrière ma porte. Certaines détenues sont de corvée pour balayer les couloirs. J’entends aussi des voix au-dehors.

– Eh, la deux cent huit !

– Eh, la nouvelle !

Je ne connais pas le numéro de ma cellule, mais au bout d’un moment je comprends qu’il s’agit de moi. Je monte sur la chaise pour me rapprocher de la fenêtre, j’ouvre un petit vasistas pour mieux les entendre et pouvoir leur répondre.

– Où en est le front de l’est ?

– Stalingrad tient toujours ?

– Oui, Stalingrad tient bon. Les Allemands n’ont pas pris Moscou non plus, ni Leningrad. Ils ne pourront pas résister à un deuxième hiver.

– Merci pour ces bonnes nouvelles, deux cent huit ! Je suis ta voisine. Tu trouveras un bout de papier et un crayon dans ton pain demain.

Je me sens toute ragaillardie par cette conversation. “Tu vas t’en sortir, Jacqueline. Tu n’es pas toute seule.” Malgré cela, je ne réussis pas à avaler le morceau de pain noir et la soupe brune qui constituent les seuls repas de la journée. À sept heures du soir, une gardienne me dit que j’ai le droit d’ouvrir mon lit. De nouveau, bien que très fatiguée, je n’arrive pas à m’endormir.

Le lendemain, je me force à boire le liquide noir qui tient lieu de petit déjeuner. Je fais au moins une heure de gymnastique pour me réchauffer, me fatiguer et passer le temps. Je frotte le sol de ma cellule avec ma cuiller comme avec une paille de fer. Je me lave entièrement à l’eau glacée. À dix heures nous recevons le pain, à midi la soupe. Si je n’avais pas su que le pain contenait un bout de papier et un crayon, je les aurais avalés tous les deux, car ils sont minuscules. J’ai déjà vu un crayon semblable à celui-

là dans l'agenda de Mme Stern, la mère du petit Simon. Le papier est plus fin que du papier à cigarettes et tout enroulé sur lui-même. Ma voisine me dit qu'elle se prénomme Anise, qu'elle est ici depuis cinq mois, qu'elle a droit aux colis et à la lecture. Moi, au contraire, je n'ai droit à rien du tout, car je suis *Nacht und Nebel*¹, ce qui signifie que j'ai disparu sans laisser de traces. "Tu as disparu, Jacqueline, comme la sœur de Leos Geist. Tes amis vont penser que tu es morte. Les Allemands vont dire à Bernard qu'il n'est plus marié à une aryenne et ils vont le déporter."

En bas du bout de papier, Anise a écrit l'alphabet morse. Je peux communiquer avec elle en frappant avec ma cuiller près du robinet. Les premiers jours, il me faut une heure pour échanger trois phrases. Je ne comprends pas bien comment on distingue les coups brefs des coups longs. Au moins, le temps passe vite. Anise m'explique qu'elle a été arrêtée avec son père, le Dr Girard.

– Nous... transports... émetteur... Mon... père... médecin... avenue... Delessert... près... Trocadéro... Lui... prisonnier... du... côté... hommes... Ma... sœur... mes... trois... frères... aussi... engagés... dans... résistance.

Au bout d'une semaine, je connais l'alphabet par cœur et je n'ai plus besoin du papier. Je trouve que le liquide noir a un bon goût de café et que la soupe est exquise. Le pain me paraît si bon que je ne peux pas m'empêcher de le dévorer dès que je le reçois. J'ai l'idée de le couper en trois morceaux : "Un tout de suite, l'autre cet après-midi et le troisième avant de te coucher." Hélas, à midi, je les ai déjà mangés tous les trois, si bien que j'ai terriblement faim chaque soir. Pendant les six mois que j'ai passés dans cette cellule, je n'ai jamais réussi à garder un morceau de pain jusqu'au soir.

Je pense à la nourriture toute la journée. "Tu te souviens des galettes de pomme de terre de ta grand-mère ? Il faut râper des pommes de terre crues et ajouter un peu de noix de muscade. Nous les mangions avec la bonne crème fraîche des Carpates. Quand tu étais cuisinière à Puycelsi, tu regardais dans le livre la recette du bœuf aux carottes. C'est bien meilleur quand on le fait cuire très longtemps, mais il faut le surveiller sinon il brûle. Lonek t'a invitée dans un restaurant chinois. Tu n'arrivais pas à manger avec les baguettes. Toute la nourriture est coupée en petits morceaux. Ils mélangent le sucré et le salé. Wanda refusait de manger des huîtres. Elle trouvait leur apparence dégoûtante. Les Français mangent aussi des escargots et des cuisses de grenouille. Si tu sors d'ici, tu pourras essayer. Et aussi le pâté de campagne, le pâté en croute, le pâté de foie gras, les rillettes, le boudin noir, le boudin blanc, la dinde et la pintade, le pot au feu, le vol au vent, le bœuf mironton, le petit salé aux lentilles, le tournedos Rossini, la sauce gribiche. Au dessert, une pêche Melba, un éclair au chocolat, une religieuse, une tarte Tatin, un financier, une poire Belle Hélène, un mille-feuilles. Il n'y a pas vraiment mille feuilles. Peut-être six ou sept..."

Une douzaine de jours après mon arrivée, pour fêter Noël, on nous offre un colis de nourriture de la part des Quakers : du sucre, du chocolat, du fromage, un saucisson et des biscuits. Sans oublier, en guise de nourriture spirituelle, un petit livre contenant les

¹ Nuit et brouillard.

Évangiles que je sais bientôt par cœur. Je décide d'être sévère avec moi-même : "Jacqueline, il faut que tu fasses durer ces friandises au moins trois mois. Je te l'ordonne. Il faut que tu me le promettes..." Je réussis si peu à dompter ma faim qu'il ne me reste même pas un petit bout de chocolat pour célébrer le réveillon du nouvel an.

Le soir du 31 décembre 1942, je pense que je ne suis pas sûre de voir la fin de l'année 1943. "Il y a cinq ans, le 31 décembre 1937, tu traversais l'Allemagne en train et tu regardais les ménagères dans leur cuisine. Le 31 décembre 1938, tu as vu Lonek Greif pour la première fois dans un gymnase de la rue Mouffetard ; tu as trouvé qu'il avait une barbe et un chien très sales. Le 31 décembre 1940, tu as revu Lonek, qui donnait une fête pour le réveillon dans son appartement boulevard Saint-Marcel. Un soldat allemand est venu se plaindre du bruit, mais Lonek l'a envoyé promener. Ce soir-là, tu as invité Bernard Kohn dans ta chambre à l'hôtel Tournefort. Le 31 décembre 1941, tu as bu du champagne au Menhir avec Tounia Kassar, les Bécassines et leurs protecteurs."

1943. La Lorelei

Le 1^{er} janvier, une gardienne ouvre la porte et m'ordonne de prendre ma serviette pour la douche. Je vois Anise pour la première fois : une jeune fille blonde, très grande. Il est interdit de parler : *Sprechen verboten* ! Les gardiennes nous bousculent en criant : "*Schnell ! Schnell !*"

J'entre dans la cabine de douche, j'enlève ma pelisse et je m'apprête à retirer mon tailleur. A ce moment-là, un jet d'eau brûlant tombe du plafond sans prévenir. Mon tailleur et mon chemisier sont entièrement trempés. Je suis furieuse, je me sens humiliée. Je passe les trois jours suivants nue sous ma pelisse, heureusement épargnée par l'averse, pendant que mes sous-vêtements, mon chemisier et mon tailleur sèchent aux quatre coins de la cellule.

Anise et moi avons creusé un petit tunnel autour du robinet avec nos cuillers, de sorte que nous pouvons parler sans avoir besoin de l'alphabet morse.

– Mon tailleur est presque sec, mais il aurait besoin d'un bon coup de fer.

– Excuse-moi, j'ai oublié de t'avertir. Le premier jour de chaque mois, tu dois te mettre nue sous ton manteau pour aller à la douche.

Vers la fin du mois de janvier, deux policiers allemands SS m'emmènent au siège de la Gestapo, à Paris. Par la fenêtre de la voiture, je vois des Parisiens qui se promènent, qui achètent du pain, qui bavardent, qui rient. Ils sont libres d'aller flâner chez les bouquinistes et de s'asseoir à une terrasse de café.

Un officier de la Gestapo et un interprète m'interrogent. L'officier ne comprend pas pourquoi j'ai épousé un juif, alors que je suis aryenne. J'ai l'impression que mes cinq certificats de baptême me protègent, m'empêchent d'aller rejoindre Bernard à Drancy (s'il y séjourne toujours) et de partir à l'est. A la fin de l'interrogatoire, je pose une question à mon tour :

– Savez-vous ce qu’il est devenu, ce salaud de docteur qui m’a mise dans de si sales draps ? Vous l’avez arrêté ?

– Le médecin des terroristes ? Non, il court toujours.

J’ai besoin de toute ma volonté pour ne pas sourire.

Alors que j’attends le chauffeur qui doit me ramener à Fresnes, un SS me demande de le suivre. Ils me conduisent dans une pièce où se trouve un homme ligoté sur une chaise. Sa tête est tellement tuméfiée qu’elle est toute noire. Il respire bruyamment, cela ressemble plutôt à un râle. Le SS me pousse dans sa direction. J’entends qu’il murmure des mots indistincts. Il me semble qu’il parle polonais. Je m’approche de son oreille.

– Je suis polonaise...

Il entr’ouvre un œil. En tendant l’oreille, je distingue quelques mots.

– Je n’ai rien à dire.

Je traduis sa réponse en français. Le SS hausse les épaules et soupire, comme pour dire : “J’ai fait tout ce que j’ai pu, mais on ne peut vraiment rien tirer de ce client récalcitrant. Cela ne servirait à rien de s’énervier et de le battre encore plus.” Il prononce un seul mot.

– Kaput !

Je devine que le pauvre Polonais va bientôt mourir. Je demande la permission de mouiller un mouchoir et de laver son visage.

– Faites ce que vous voulez ! déclare le SS.

La fraîcheur du mouchoir humide réveille le supplicié. Il me remercie et prononce encore quelques mots.

– Je ne leur ai rien dit... Souvenez-vous de moi... Je m’appelle Adam Rawicz.

Je comprends bien que : “Je ne leur ai rien dit” signifie : “Même pas mon nom”. Je suis très émue. “Il n’a pas dit son nom aux Allemands, mais il te le dit avant de mourir, parce qu’il te fait confiance.” Je décide d’honorer un jour cet homme courageux, si j’échappe moi-même au supplice.

Peu à peu, les journées s’allongent et ma cellule se réchauffe. Le bruit se répand que les Allemands subissent des revers sur le front de l’Est. Les deux gardiennes du couloir des femmes paraissent affectées par ces nouvelles. Weichenwider, que nous surnommons La Vache, devient de plus en plus méchante, comme si nous étions responsables des ennuis de l’Allemagne. Schmidt, dont la maison de Hambourg a été détruite par les bombardements alliés et dont le mari se bat sur le front russe, devient de plus en plus triste.

La Vache a le don d’ouvrir le judas silencieusement, si bien qu’elle finit par me surprendre en train de parler à Anise à travers notre tunnel. Pour me punir, on me supprime la soupe pendant une semaine. Anise est emmenée dans une autre cellule. Je me retrouve toute seule. Depuis mon enfance de fille unique, toujours seule : dans la maison de mes parents, avec ma grand-mère sourde et mon ours Stanislas ; rue du Sommerard, dans une chambre d’hôtel à peine plus grande que ma cellule ; dans la

cuisine d'une colonie de vacances près d'Albi ; dans ma chambre de l'hôtel Trial à fabriquer des ceintures...

Schmidt a pitié de moi. Elle m'apporte à manger et vient bavarder dans un français hésitant. Elle me donne des aiguilles à tricoter et de la laine, ce qui m'aide à passer le temps.

Je ne sais pas pourquoi, je me sens toujours très fatiguée le soir. Je me couche tôt, je dors d'abord comme une pierre, et puis je me réveille au milieu de la nuit pour échapper aux cauchemars qui me tourmentent. Je cours jusqu'à l'hôpital dans lequel ma mère se meurt, mais je ne reconnais plus les rues de Lwów et je me perds. C'est forcé : je cherche l'hôpital dans le quartier de la gare du Nord... Je descends dans le sous-sol du café où j'ai oublié mon sac. À mon grand étonnement, je trouve M. Mahé dans les toilettes des dames. "Vous avez encore perdu vos papiers ! crie-t-il. Partez vite d'ici !" Je m'enfuis, mais je prends le mauvais train. Les voyageurs de mon compartiment se réjouissent d'arriver bientôt à Berlin et de voir Hitler. Je ne parviens pas à me lever pour changer de train. D'ailleurs ce n'est pas un train, mais un taxi. Je réussis à ouvrir la portière, au prix d'un terrible effort. Je cours sur le boulevard en essayant d'échapper aux voitures et aux camions qui veulent m'écraser... J'entends un affreux grondement. Je n'ai pas besoin de me retourner pour deviner que les chars allemands me poursuivent. Les chars, les chars... Blitzkrieg !

Je me réveille en sueur, le cœur battant comme une horloge dérégulée. Ouf ! "Tout va bien, Jacqueline. Tu es à Fresnes." Ma cellule ne risque pas de se mettre à rouler dans la mauvaise direction !

Je prends l'habitude de tricoter dans le noir en attendant l'aube. Mes doigts n'ont pas besoin de lumière pour sentir les aiguilles et guider les brins de laine. Je me souviens de Babudia, qui m'a appris à tricoter. Elle considérait que l'Éternel nous envoie des malheurs pour nous punir. "Tu t'es mariée, et puis tu as trompé ton mari, donc tu mérites la prison." J'aime écouter le silence de la nuit. Je n'ai plus peur du noir, mais je n'ai pas oublié mes craintes d'enfant. "Il suffit d'attendre tranquillement, Jacqueline. Le jour est plus fort que la nuit. Il finit toujours pas la vaincre. Le soleil dissipera la nuit et le brouillard. La guerre s'arrêtera, la paix reviendra."

Je pense à Jacques. "Est-ce qu'un pianiste peut jouer dans le noir ? Toi aussi, Jacqueline, tu es une virtuose, mais personne n'applaudit jamais une femme qui tricote ! La femme ou l'homme qui a inventé le point mousse est moins célèbre que Beethoven. Quelqu'un a bien inventé tout cela, pourtant. Les deux aiguilles, la pelote qui se transforme peu à peu en rangs de mailles. Pendant la révolution française, il y avait des femmes qui venaient assister aux exécutions capitales sur la place de la Concorde et qui tricotaient au pied de la guillotine. Que fait-il ? Il se réveille dans son pavillon d'Enghien, au-dessus d'un cimetière. Il est enfermé, comme toi. Il doit s'ennuyer. Il devrait tricoter ! Tu penses à lui tous les jours, mais lui, est-ce qu'il pense à toi tous les jours ? Il te croit peut-être morte. Il t'a déjà oubliée."

J'essaie d'imaginer Wanda à Grenoble, Tounia dans l'île Saint-Louis, Hélène en Normandie. Partout, les arbres se couvrent de petites feuilles toutes neuves. Les jardiniers du Luxembourg et du jardin des Plantes sortent les fleurs des serres et les plantent dans les parterres. Les moineaux du quartier latin retrouvent leur gaieté et pépient pour accueillir la nouvelle saison. Les Parisiennes rangent dans leurs placards les gros manteaux d'hiver et en sortent les robes légères qui ne demandent qu'à frissonner dans la brise printanière. "Et toi, tu ne possèdes que tes deux vieux tailleurs polonais ! Tu as maigri en prison, il faudra les faire ajuster. La couturière du boulevard Edgar Quinet fera ça très bien. Mme Contini. Contre une ceinture, comme d'habitude. Peut-être que si tu lui offres un tricot, elle te donnera une robe légère dont une de ses clientes n'a pas voulu. Une robe avec des fleurs, pour l'été. Le premier tricot pour Schmidt, le second pour Mme Contini."

Je me souviens bien de l'appartement de la couturière. De chez elle, on voit le cimetière Montparnasse. Je lui ai demandé si cela ne la dérangeait pas.

– Au contraire, ça me remonte le moral. Je me dis que je suis mieux ici qu'en face. Quand je casserai ma pipe, je n'aurai qu'à traverser le boulevard.

Je trouvais cela bizarre. Une femme qui fume la pipe ? En France, on répare les pipes dans les cimetières ? Son appartement ne sentait pas le tabac, comme celui de Jacques. Je cherchais des yeux un porte-pipes, semblable à un arbre couvert de gros fruits vernis. Remarquant ma perplexité, elle a ajouté :

– Quand je passerai l'arme à gauche, quand je claquerai, quand je ferai le grand saut, quand j'irai bouffer les pissenlits par la racine !

– Ah, je vois. En polonais, nous disons : quand je deviendrai une friandise pour les asticots.

Le cimetière Montparnasse, le cimetière d'Enghien... "Lui aussi, il se dit qu'il est mieux ici qu'en face. Au fond, c'est une bonne idée d'habiter au-dessus d'un cimetière. Cela rend philosophe."

Immobile dans ma cellule, je voyage en imagination. Je flâne à Montpellier, je me promène le long du Tarn à Puycelsi, je remonte le Boul'Mich. Parfois, je retourne à Lwów et je cherche des fraises des bois dans les Carpates. Je prends le train de Cracovie à Vienne, puis de Ljubljana à Venise. Je glisse sous le pont des Soupîrs en gondole, j'admire les étalages des orfèvres sur le Ponte Vecchio, j'examine des bouts de poterie dans le forum romain, j'achète du pain à l'huile d'olive dans une boulangerie de Gênes. Et puis un jour, je ne sais pas pourquoi, j'élargis mon horizon et je prends le bateau avec Lusîa jusqu'en Bolivie. "Tu es bête, Jacqueline. Pourquoi n'y as-tu pas pensé plus tôt ?" J'ai l'impression d'avoir repoussé un peu plus les murs de ma cellule – à peu de frais. Nous avons entretenu une correspondance sporadique, parce qu'elle mettait toujours très longtemps avant de répondre à mes lettres. Elle habite dans une ville nommée La Paz, ce qui signifie sans doute La Paix. Une ville extraordinaire, difficile à imaginer : "Si tu y habitais, Malvina, tu n'arriverais pas à respirer. Tu t'imagines, à 3 700 mètres d'altitude ? C'est presque aussi haut que le sommet du Mont Blanc. Lusîa

a mis des mois avant de trouver le sommeil. Son mari le médecin est plus souffrant que ses malades ! Elle dit que les Indiennes sont vêtues d'une couverture bariolée percée d'un trou pour la tête, et qu'elles portent un chapeau melon. Est-ce que c'est possible ? Lusie aime bien les vêtements. Tu te souviens qu'elle a acheté un chandail tyrolien à Vienne et qu'elle faisait du lèche-vitrine à Rome ?”

En passant à Vienne, je rends une petite visite au porteur numéro soixante-sept. “Il s'en est fallu de peu, Jacqueline. Tu aurais pu rester dans le train qui allait en Suisse.” J'ai tendance à considérer que c'est “le mauvais train”, d'autant plus qu'il apparaît sous cette forme dans mes cauchemars. Et puis un jour, pour me changer les idées, je me demande si ce n'est pas “le bon train”, en vérité. “Un coup de pouce du hasard fait dérailler ton destin... Comme tu es très fatiguée, tu t'assoupis et tu ne descends pas du train. Un passager t'invite à passer les vacances dans les Alpes suisses avec lui. Tu acceptes, puisque tu n'as pas vraiment envie d'aller à Lwów. Tu tombes amoureuse de lui, tu l'épouses. Au lieu de te morfondre dans cette prison, tu vis tranquillement en Suisse et tu manges du chocolat à tous les repas !” Ce voyage à l'intérieur de ma tête, je l'effectue tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Au bout de très peu de temps, je constate que les policiers suisses ne me laissent plus entrer dans leur pays : “Tu n'as pas de visa, donc ils te refoulent. Tout ce que tu as gagné à ce coup de pouce du hasard, c'est d'arriver à Lwów avec deux ou trois jours de retard.” À la visite suivante, je m'arrête à Vienne sans même reprendre le train : “Ce que tu as de mieux à faire, c'est d'accepter l'invitation à dîner du porteur soixante-sept. Surtout, ne lui dis pas que tu es juive. Il tombe amoureux de toi, il te demande en mariage. Tu acceptes pour sauver ta vie. Cachée au cœur même de l'empire du mal, tu ne risques rien ! À la fin de la guerre, évidemment, tu divorces.” Ses lunettes lui donnaient un air intellectuel, mais il n'était pas très malin s'il croyait que Lwów se trouvait en Suisse.

Peut-être est-il déjà mort depuis longtemps, ce malheureux porteur soixante-sept. Quelque part en Russie, une vague bosse sur la neige marque l'emplacement de son cadavre gelé. Sa mère sort chaque jour d'un sachet de papier sa casquette, sur laquelle est brodé le chiffre soixante-sept, et y enfouit son visage baigné de larmes. “Arrête, Jacqueline, cela commence à ressembler à ces mélodrames polonais que tu voyais jadis dans les cinémas de Lwów !”

Je ne sais jamais où ma promenade va me mener. Un jour, je m'arrête à Rome, butant soudain sur l'expression “lèche-vitrine”. Comme pour la Bolivie, je suis tout étonnée de l'avoir négligée jusque-là : “Les Français inventent vraiment des expressions parlantes ! On ne pourrait pas la traduire en polonais, c'est sûr.” Je cherche d'autres expressions et je trouve “soupe-au-lait”. Mon père était soupe-au-lait. Sa colère débordait soudain, sans prévenir, comme le lait que l'on met à bouillir. Notre professeur de physique du PCN était un vieux bouc. Au lieu de nous asséner des formules incompréhensibles, il aurait pu nous expliquer pourquoi l'eau qui bout ne déborde pas, mais le lait déborde. À Puycelsi, ils mettaient dans les casseroles de lait des ronds de verre appelés “anti-monte-lait”. Je croyais que c'était magique.

– Ça empêche le lait de monter ? leur ai-je demandé.

– Non, mais quand le lait commence à bouillir, le bout de verre s’agite dans le fond de la casserole en faisant du boucan, alors vous courez et vous baissez le gaz.

Jacques m’a raconté qu’une de ses cousines, étudiante en médecine à Rouen, voulait préparer des confitures sur un réchaud à gaz dans sa chambre d’hôtel. Elle s’est endormie, la confiture a débordé et éteint le feu, le gaz l’a asphyxiée. Elle ne s’est pas réveillée, la pauvre.

En buvant mon café un matin, je pense à l’expression “pousse-café”. Les Français croient que le café est indigeste, donc ils boivent un petit verre d’alcool pour l’aider à descendre. “Et le sucre qu’ils trempent dans l’alcool ou dans le café... Pourquoi disent-ils que c’est un canard ? Ressemble-t-il à un canard flottant à la surface de l’eau ? Mais non. Plutôt à une mouette qui plonge dans l’eau et en ressort. Le livre de cuisine que tu avais emporté à Puycelsi contenait la recette du canard à l’orange. La mouette à l’orange. Tchekhov a écrit une pièce intitulée La Mouette. Jacqueline, tu vas peut-être mourir et tu n’es presque jamais allée au théâtre. Si tu sors d’ici, promets-moi d’aller à la Comédie Française, au Châtelet, au théâtre Sarah-Bernhardt. Au fait, ils ont dû changer son nom, à ce théâtre-là, puisqu’elle était juive.” J’essaie d’aller en pensée place du Châtelet et de regarder si le nom du théâtre Sarah-Bernhardt a changé. C’est un exercice très difficile, qui n’aboutit jamais à un résultat probant, mais qui m’occupe agréablement. Je tourne autour de la fontaine égyptienne, je remonte le boulevard de Sébastopol, je me promène à Belleville et à Ménilmontant. Je finis toujours par commander des croissants et un grand crème à la terrasse de Capoulade.

Je trouve une expression française magnifique pour décrire ma promenade : “Mon esprit vagabonde...”

Un jour, j’éclate de rire en pensant aux Indiennes en couverture et chapeau melon. La Vache ouvre la porte et me demande si je trouve vraiment la vie si drôle que ça.

(Lusia m’a écrit après la guerre. Au moment où je les imaginais insomniaques et asthmatiques à La Paz, son mari et elle étaient installés à Buenos Aires depuis longtemps. Les juifs d’Europe centrale, désirant sans doute se regrouper en ces temps cruels, ont réussi à recréer dans la capitale de l’Argentine un quartier rappelant Vienne, Prague ou Varsovie – avec brasseries, pâtisseries, librairies, salles de cinéma et de concert. Cette reconstitution d’une Europe disparue a beaucoup gagné en authenticité à partir de 1945, quand les nazis en fuite, attirés par les brasseries, ont rejoint les juifs. Lusia m’a dit que les journaux en yiddish et les journaux antisémites se côtoyaient à la devanture des librairies.)

Je crains de devenir muette si je n’exerce pas ma voix. Je me donne un but : retrouver, ligne par ligne, le texte de la *Lorelei*. Le premier des crimes nazis, c’est le mensonge. Ils ont décrété que Heine n’a pas écrit la *Lorelei*, et ensuite ils ont brûlé des livres. Moi aussi, je mens, puisque je prétends être catholique. “Ils t’ont forcée à mentir, Jacqueline.” Je récite à voix basse, car la Vache ne doit pas découvrir que je sais l’allemand.

Une nouvelle vie, Malvina

Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Daß ich so traurig bin ;
Ein Märchen aus alten Zeiten
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

Die Luft is kühl und es dunkelt,
Und ruhig fließt der Rein ;
Der Gipfel des Berges funkelt
Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme,
Und singt ein Lied dabei ;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinem Schiffe
Ergreift es mit wildem Weh ;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn ;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei getan.

“Tu vas le traduire en français. Un bon exercice. Te souviens-tu de l’époque où tu traduais Pindare du grec ? Avec un premier dictionnaire pour le grec et le français, un second pour le français et le polonais.” Je me félicite de mon idée : ce travail m’occupe pendant au moins une semaine !

Je ne sais ce que signifie
Mon étrange mélancolie ;
Une histoire des temps anciens
Dans mon esprit vient et revient.

Une nouvelle vie, Malvina

Le soir tombe, la fraîcheur gagne,
Le Rhin coule tranquillement ;
La lueur du soleil couchant
Rougit le sommet des montagnes.

La jeune fille la plus belle
Se tient là-haut, tout près du bord ;
Sa parure d'or étincelle,
Elle coiffe ses cheveux d'or.

Elle coiffe ses longs cheveux
Avec un peigne merveilleux ;
Or en même temps elle chante
Une mélodie envoûtante.

Le batelier dans son esquif
Saisi d'une douleur sauvage,
Ne voit plus falaise et récif,
Regarde là-haut le mirage.

La vague a, je crois, englouti
Le batelier dans sa nacelle ;
Voilà ce qu'elle a accompli,
Lorelei de sa voix cruelle.

Retrouvailles dans l'île Saint-Louis

Au milieu du mois de juin 1943, on me tire de ma cellule un soir, sans la moindre explication, en me demandant d'emporter toutes mes affaires. On me rend mon sac et *Jean-Christophe*. Deux inspecteurs français m'attendent et m'emmènent dans leur voiture. Je suis tellement contente de retrouver des policiers français que je ris et plaisante comme une folle. Ils me déposent à la préfecture de police. Deux autres inspecteurs relèvent mon identité.

– K, o... Attendez, il y a un h... Avant le o ou après le o ? Votre carte de séjour est à moitié déchirée.

– Les Allemands me l'ont empruntée. Ils ne sont pas très soigneux !

– Ah, mais non. Kohn, c'est votre nom marital. Votre nom de naissance, c'est Zien. Drôle de nom...

Ils me conduisent dans le camp des Tourelles, situé dans la banlieue des Lilas. C'est une ancienne caserne où l'on enferme des étrangères résistantes ou sans papiers et des

prisonnières de droit commun : voleuses, prostituées. De nouveau, des policiers ou gardiens examinent mes papiers, une activité dont l'administration ne se lasse pas.

– Zien... Eh bien, quand on distribuera le courrier par ordre alphabétique, vous serez la dernière servie !

On m'emmène dans un baraquement contenant deux grandes salles séparées par un couloir. J'ai vu des baraquements semblables à travers les barbelés du camp de Pithiviers. On me donne un lit dans une des salles, dont les vingt occupantes m'entourent et me félicitent.

– Échapper à la Gestapo, ça c'est fort ! T'es restée combien de temps chez eux ?

– Six mois.

– Ah dis donc... Tu verras, ici c'est autre chose. On nous traite plutôt bien. Nous pouvons recevoir du courrier et des colis. Si tu te conduis bien, tu peux obtenir une permission pour sortir en ville.

– Toute seule ?

– Faut pas exagérer. Non, sous la surveillance de deux inspecteurs.

Une jeune femme s'approche de moi et me demande si je suis bien Jacqueline. C'est une résistante polonaise nommée Pola. Des personnes bien informées lui ont annoncé mon transfert. Elle me dit que les Allemands n'ont pas réussi à arrêter Jacques, qu'ils ont envahi la zone libre, que leur armée bat en retraite sur le front russe. Elle me donne un bout de fromage de Cantal et sourit quand je mange aussi la croûte. Après la guerre, je reviendrai habiter près de la rue Mouffetard, où il y a d'excellentes fromageries, mais je ne trouverai jamais un morceau de fromage aussi délicieux que celui-là.

Les voleuses et les prostituées sont sympathiques mais bruyantes. Jusqu'à une heure avancée de la nuit et dès l'aube, une cacophonie de cris, d'invectives, de querelles, de courses-poursuite, fait vibrer le baraquement. Après six mois de solitude, j'ai du mal à supporter toute cette agitation. J'étais bien tranquille, en vérité, dans ma cellule. Je frottais le sol, je mâchouillais mon pain pendant des heures, je tricotais, je parcourais le monde en quatre-vingts pensées. La vie était simple.

Une des filles ressemble à Zaza la gagueuse. Les messieurs du Menhir ne disaient pas "une fille", mais "une gonzesse" ou "une môme". Ils portaient des surnoms : Surin (c'est-à-dire couteau), Poids mouche, Le Corse (ce qui est absurde, puisqu'ils étaient presque tous corses). Ils ne parlaient pas la même langue que mon professeur de grec.

– Alors, Surin, t'es sur un coup ?

– Mézigue ? Que dalle ! Tu crois que deux ans de taule, ça me suffit pas ? Je suis rangé des voitures.

– T'as bien raison. Vaut mieux laisser ta gonzesse turbiner pour toi, va !

Moi, je suis en prison. Eux, ils allaient en taule, au trou, à l'ombre.

Je ne dors pas beaucoup. Pola m'apporte un merveilleux petit déjeuner : du café au lait et de véritables croissants ! Vers dix heures, M. Humez, le commandant du camp, me convoque dans son bureau. C'est un ancien commissaire en disgrâce, un brave homme. Lui aussi, il est épaté de voir quelqu'un échapper aux griffes de la Gestapo. Il

me pose des questions sur ma détention à Fresnes et me propose de faire des travaux de secrétariat pour lui. J'accepte d'autant plus volontiers que son bureau me paraît beaucoup plus calme que mon baraquement. Son adjoint me montre comment taper à la machine. Je tape des lettres et des rapports.

J'écris à Mme Trial et à Tounia Kassar. Elles doivent être bien étonnées de recevoir des nouvelles d'une morte. Mme Trial m'envoie un énorme colis qui contient non seulement des vêtements, mais aussi un saucisson et des biscuits.

Je demande une permission pour aller à Drancy, où se trouve mon mari – s'il n'a pas été déporté. Ouf ! Bernard exerce toujours la fonction d'infirmier dans le camp. Il est très ému de me revoir. Comme tout le monde, il me croyait morte. Nous ne parlons pas du tout de Lonek Greif, parce que je crains ses reproches : "Tu vois, ta liaison avec ce médecin, ça s'est mal terminé."

Tounia vient me rendre visite aux Lilas. Nous nous embrassons en pleurant de joie.

– Écoute, Malvina, je suis en contact avec ton Lonek. Après ta disparition, il a vécu avec sa cliente.

– Mme Bossu ?

– Oui, Marie-Louise Bossu, c'est ça. Au début, il se cachait à Enghien, ensuite il a eu moins peur et s'est installé chez elle à Paris, rue Poliveau. Ils sont même venus me voir dans l'île Saint-Louis. Marie-Louise portait un manteau de fourrure. Elle est très belle.

– Il habite toujours chez elle ?

– Non, il est parti. Le frère de Marie-Louise fréquentait les Allemands. C'était dangereux. Lonek s'est enfui un soir en courant sur les toits.

– Je l'imagine bien. Il devait être enchanté de courir sur les toits comme un héros de cinéma.

– Il m'a raconté que le frère, qui dînait chez eux, est sorti en disant : "Je reviens." Lonek a eu l'impression que le frère allait revenir avec les Boches... Ensuite, il s'est caché ici et là. Il a même passé une semaine chez nous, dans l'île Saint-Louis. Marie-Louise est venue le voir. Ils se sont disputés. Il réclamait des tableaux qu'il a laissés chez elle. Elle s'est fâchée : "Tu pars sans prévenir, et maintenant tu veux tes tableaux." Elle l'a supplié de revenir avec elle. Elle a pleuré.

– Tu sais, la pensée de notre amour m'aidait à supporter la solitude dans ma cellule. Et lui, pendant ce temps, il se consolait avec cette femme. Après toutes les promesses qu'il m'a faites ! Je vais essayer de l'oublier, celui-là.

Je m'en veux d'avoir été si confiante : "Il t'a prévenue, Jacqueline. Il t'a raconté toutes ses liaisons. Un peu de rouge à lèvres, il fonce comme un taureau. Il t'a promis qu'il changerait, tu étais bien naïve de le croire."

Hélène m'envoie un colis de Normandie et Wanda un autre de Grenoble. Elles m'ont crue morte, et voilà que je ressuscite ! Cela leur donne un peu d'espoir pour leurs parents restés en Pologne, dont elles n'ont plus de nouvelles. Je distribue de la nourriture à toutes mes camarades de baraquement.

Tounia Kassar m'invite à venir la voir dans l'île Saint-Louis. M. Humez, qui est très satisfait de mes travaux de secrétariat, m'autorise à sortir avec deux inspecteurs. Ils me déposent chez Simone Réti.

– Nous repasserons dans deux heures.

Je ne vais pas m'enfuir, parce que M. Humez effectue des démarches et a bon espoir de pouvoir me libérer bientôt. En entrant dans l'appartement, je vois un homme assis dans un fauteuil qui se lève et vient à ma rencontre. Jacques Greif ! Je ne m'y attendais pas du tout. Tounia considère que nous méritons d'être réconciliés, malgré la légèreté de caractère de Jacques. Elle nous laisse ensemble dans le salon.

– Jacqueline... Pardonne-moi !

Il pleure comme un enfant pris en faute. Il a l'air tellement malheureux qu'il est presque drôle. Il me fait pitié, mais j'ai pris ma décision.

– Tout est fini entre nous. Je ne veux plus te voir.

– Écoute-moi, au moins... Quand ils t'ont arrêtée, j'étais désespéré. Je croyais que tu étais morte. J'ai connu beaucoup de femmes sans les aimer. La première que j'aime, les Allemands me la prennent ! Je pensais que la vie ne valait plus la peine d'être vécue. Tout m'était devenu indifférent. Marie-Louise a profité de mon désarroi. Elle m'a installé dans ce pavillon à Enghien, et puis elle est entrée dans ma chambre. J'étais pris au piège !

– Elle t'a violé ?

– Disons qu'elle a essayé de me consoler. Personne ne peut reprocher à un veuf de se remarier. Je l'ai quittée, quand même, Tounia a dû te le dire !

Je ne suis pas vraiment convaincue de sa sincérité, mais j'accepte de le revoir. Il a touché quelque chose au fond de moi quand il s'est mis à pleurer. Mon père pleurait, lui aussi, pour essayer d'attendrir ma mère. J'ai du mal à comprendre ce qui m'arrive : "Tu as un mari gentil et honnête, Jacqueline, qui n'aime que toi, qui ferait un bon père de famille... Tu lui fais entièrement confiance... Oui, mais est-ce l'homme de ta vie ? Plutôt un gentil copain... Dix minutes avec lui et tu t'ennuies déjà ! Tandis que Jacques... Tu l'as pris pour un bourgeois, pour un médecin sérieux et prospère, mais c'est un voyou ! S'il n'avait pas étudié la médecine, il aurait pu gagner sa vie comme les Corses du Menhir. Seulement, quand tu le vois, ton cœur bat plus vite. Bernard ressemble à un bon chien, Jacques à un cheval sauvage. Tu n'arriveras jamais à le dompter. Il te donnera du fil à retordre. La belle aventure !"

J'ai passé des mois toute seule dans ma cellule. Les bras de Jacques m'attirent irrésistiblement. Je me souviens d'une chanson que fredonnaient souvent les Bécassines : "Je l'ai dans la peau... C'est mon homme !"

Si c'est un garçon, nous l'appellerons Jean-Jacques

On me libère le 23 septembre 1943, un peu plus de trois mois après mon arrivée aux Lilas. Je saute de joie, j'embrasse M. Humez. Rien de tel qu'un petit séjour en prison

pour vous faire apprécier la liberté ! Mme Trial, les Corses et les Bécassines m'accueillent comme une reine. Le patron du Menhir annonce qu'il a préparé une surprise pour moi. Il ferme soigneusement les volets. La patronne entre à pas lents, portant un immense plat sur lequel trône un authentique gigot de mouton. Elle m'explique qu'elle l'a cuit à l'étouffée selon une recette spéciale, pour éviter de répandre son odeur dans tout le quartier.

Lonek Greif (qui possède des faux papiers au nom d'Émile Nougier, mais je l'appelle toujours Jacques) mène une vie de nomade. Il ne peut pas prendre le risque de venir habiter à l'hôtel Trial, où la police me tient peut-être à l'œil. Mme Jeunesse, une femme qui m'achète des ceintures, nous loue une chambre de bonne dans un vieil immeuble de la rue Saint-Amand, à dix minutes de l'hôtel Trial en allant vers la porte de Vanves.

Je me remets aux ceintures et aux ménages tout de suite. Il faut manger et payer le loyer, mais Jacques n'a plus ses revenus de médecin. Je reçois des tickets d'alimentation pour une seule personne. Une fois par semaine tout au plus, j'achète un peu de nourriture au marché noir. Sinon, nous mangeons des flocons d'avoine cuits dans l'eau à tous les repas. Comme je veux retrouver mon statut d'étudiante, je recommence ma deuxième année d'allemand à la Sorbonne.

Mon cher Lonek, alias Émile alias Jacques, est bien trop maladroit pour fabriquer des ceintures. Il tente deux ou trois fois de préparer le déjeuner pendant que je passe la matinée à la Sorbonne, mais il oublie les flocons d'avoine sur le feu, si bien que je suis accueillie par une forte odeur de brûlé et un Jacques tout penaud... Il s'ennuie. Il veut absolument se promener et même aller au cinéma, contre mon avis.

– D'abord, nous ne sommes pas si riches. Ensuite, tu peux échapper à une rafle sur le boulevard en enfilant une petite rue, mais s'ils contrôlent l'entrée du cinéma et la sortie de secours, tu es fichu !

– Si je dois être pris, je serai pris.

Faute de dépenser son énergie, il devient nerveux et irritable. Soupe-au-lait, comme mon père ! Il dort mal, mais il se lève tout de même à six heures du matin.

– Reste donc couché. Tu connais cette expression française, "la grasse matinée" ? Je vais t'apporter ton petit déjeuner au lit.

– Je n'ai jamais fait la grasse matinée de toute ma vie. Ce n'est pas maintenant que je vais m'y mettre.

Le vendredi, il pousse de grands soupirs.

– J'allais à la piscine tous les vendredis soirs avec les externes et les infirmières.

– Tu veux aller à la piscine ? C'est encore pire que le cinéma. Tu imagines, si la police vient contrôler... Tu n'as plus qu'à t'enfuir dans la rue en maillot de bain ! Tu aurais l'air fin.

À Grenoble, tous mes amis sont devenus des résistants à plein temps. Un matin, en passant relever mon courrier à l'hôtel Trial (qui me sert de boîte aux lettres pour les commandes de ceintures), je rencontre une jeune femme arrivée de Grenoble la veille.

Une nouvelle vie, Malvina

– Vous êtes Malvina ? Elle m’a dit que je pourrais vous trouver ici.

– Qui vous l’a dit ?

– Wanda Warner. Elle m’a donné l’adresse de cet hôtel. Elle ne s’appelle plus comme ça, d’ailleurs. Moi, j’ai des faux papiers au nom de Marguerite Mary, mais je m’appelle Monette Meyerbeer.

Elle est toute petite, très nerveuse. Elle doit être un peu plus jeune que moi, mais elle ressemble à une fillette. La seule partie de son corps qui est grande est sa bouche, qui mange tout son visage. Elle parle très vite, en bredouillant un peu, sans le moindre accent.

– Vous êtes française ?

– Non, belge. Je veux dire, polonaise. Je suis arrivée en Belgique quand j’étais toute petite, avec mes parents. Figurez-vous que j’ai complètement oublié le polonais. En trente-neuf, quand les Allemands ont envahi la Belgique, nous nous sommes enfuis en France. Ils nous ont mis dans des camps dans les Pyrénées. Ils ont réussi à déporter ma mère et mon frère. Ils parlent de colonies à l’Est, mais ma mère était en robe de chambre et en pantoufles quand ils l’ont emmenée. Pas les Allemands, hein ! Des gendarmes français... Les juifs étaient dans la camionnette avec les gendarmes, ils chantaient la Marseillaise ! À Grenoble, il y avait les Italiens, les juifs étaient en sécurité. Maintenant, les Allemands sont arrivés¹, c’est une catastrophe. Wanda et moi, nous nous occupons de sauver les enfants juifs. Les parents ne veulent pas les lâcher, vous pensez, mais nous leur expliquons que c’est une question de vie ou de mort. Nous cachons les filles dans un couvent et les garçons chez des paysans dans la montagne.

– C’est bien, de faire cela. C’est vraiment bien.

– J’ai un ami qui s’appelle René Berger, qui est français. Nous vivions ensemble mais nous n’étions pas mariés, vous comprenez. La semaine dernière, pour le 11 novembre, les chefs de la résistance ont ordonné aux militants d’aller manifester devant le monument aux morts de Grenoble. René y est allé. La Gestapo devait être bien contente : les combattants de l’ombre qui se montrent, tout à coup ! Ils ont arrêté tout le monde. Au moins mille personnes ! Moi, j’étais dans la montagne avec Wanda, chez les paysans, pour voir si nos gosses sont bien nourris. On dit qu’ils les ont emmenés à Compiègne. Alors moi, je suis venue ici. Je vais essayer d’aller le voir.

– À Compiègne ? J’ai entendu parler de ce camp. Ils ne laissent pas entrer n’importe qui.

– J’ai l’adresse d’un résistant gaulliste. Je vais lui demander s’il peut me trouver un faux laisser-passer allemand... Wanda m’a dit que vous étiez prisonnière de la Gestapo.

– Personne n’est venu me rendre visite avec un faux laisser-passer.

– Tout le monde vous croyait morte, sauf Wanda. Elle disait que vous étiez plus forte que les Boches.

– Ils vont bien ? Vous connaissez tout le monde ? Henek Warner, les Müller, Leos Geist ?

¹ Les Allemands ont envahi la zone italienne en juillet 1943.

– Leos ? Vous ne savez pas ? Mais il est mort !
– Leos, mort ? Mon Dieu ! Quand ça ?
– En juin dernier. La résistance l’a envoyé incendier des wagons dans une usine de biscuits.

– Ils incendient des wagons de biscuits ?
– Des biscuits pour l’armée allemande. Il y a des grandes actions et des petites actions. Peut-être que c’était une petite action. Leos est entré dans l’usine, il a rencontré un gardien de nuit, le gardien de nuit l’a tué.

– Il n’était pas armé, pour cette petite action ?
– Il avait un pistolet, mais je ne sais pas s’il avait appris à s’en servir. Moi, les gars dans le maquis ont voulu me montrer comment tirer au fusil. J’avais tellement peur que je fermais les yeux quand je tirais !

– De toute façon, je ne peux pas imaginer notre Leos, qui était si doux, tuant de sang-froid le gardien de nuit d’une biscuiterie. Ce n’était sûrement pas un Allemand. Il était peut-être vieux. Quelle triste nouvelle !

Monette Meyerbeer ne tient pas en place. Elle va voir son résistant gaulliste tous les jours et elle finit par obtenir un faux laissez-passer. Elle entre dans le camp de Compiègne et elle voit son René.

– Il a les dents toutes jaunes. Tu penses, il est parti sans sa brosse à dents ! Ah, il était drôlement étonné de me voir. Il y avait un interprète allemand dans la pièce, on ne pouvait pas dire grand-chose. René leur a dit qu’il avait manifesté devant le monument aux morts par patriotisme. Rien ne prouve qu’il faisait de la résistance. Ils ne peuvent rien lui reprocher, au fond. J’espère qu’ils vont le libérer.

Nous fêtons Noël dans l’île Saint-Louis. Nous sommes cinq : Tounia Kassar, Simone Réti, Monette Meyerbeer, Jacques et moi. Il n’y a pas grand-chose à manger, mais nous buvons un peu de vin et écoutons de la musique. Je raconte mon Noël en prison.

– Les Quakers nous ont envoyé un colis de nourriture. Je me suis promis de le faire durer trois semaines, mais j’ai tout dévoré en trois jours ! J’avais une voisine française, qui s’appelait Anise. J’ai appris le morse pour communiquer avec elle. Ensuite, j’ai creusé un petit tunnel entre nos cellules et nous pouvions parler.

Monette Meyerbeer nous donne des nouvelles de René.

– Il paraît qu’ils vont l’emmener en Allemagne, même s’il n’a rien fait. Ils ont besoin de travailleurs. D’après les gaullistes, ils sortent les gens des prisons françaises pour les envoyer travailler en Allemagne.

– Ils perdent beaucoup de monde sur le front russe. Ils n’ont plus d’ouvriers.

– Bernard Kohn, mon mari, était à Drancy depuis un an. Il était infirmier. Ils l’ont transféré dans un autre camp... Toujours en France, heureusement, mais je ne sais pas où. On m’a dit que c’est pour construire le Mur de l’Atlantique, quelque chose comme ça.

Pendant que j’étais détenue aux Lilas, Jacques est allé jusqu’en Vendée en bicyclette pour se dégourdir les jambes et nager dans la mer.

– J’ai vu qu’ils ont construit des blockhaus tout le long des côtes. Cela veut dire qu’ils prévoient un débarquement des Anglais et des Américains.

Nous sommes convaincus que l’année nouvelle amènera la fin de cette horrible guerre. Je pense à ce pauvre Leos Geist, qui est mort pour des biscuits.

Comme Jacques n’a plus son laisser-passer de médecin, nous rentrons bien avant minuit. Nous marchons de l’île Saint-Louis à la rue Saint-Amand. Nous remontons notre cher Boul’Mich jusqu’au boulevard de Montparnasse. C’est une belle nuit d’hiver. Les étoiles brillent d’un vif éclat au-dessus de la ville assombrie.

– Tu te souviens, il y a cinq ans, la fête de Viktor rue Mouffetard ? C’est là que nous nous sommes vus pour la première fois. Tu avais ton affreuse barbe et ton horrible chien.

– Flip ? Tu exagères, c’était un bon chien.

– Il a filé mon bas.

– Tu t’en souviens encore après tout ce temps ? Tu as la rancune tenace !

– S’il n’était pas mort, on pourrait le manger !

– Tu fais semblant d’être méchante, mais je suis sûr que tu n’arriverais pas à manger un chien que tu as connu, même s’il a filé ton bas.

– Euh... Je crois que j’aurais du mal à le tuer, pour commencer.

– Tu sais, l’année dernière, quand j’exerçais, des clients me demandaient s’ils pouvaient manger du chat ou du rat.

– Tu les encourageais à le faire ?

– Non. Je leur disais que les rats sont souvent porteurs de microbes et de parasites très dangereux et que c’est pareil pour les chats, puisqu’ils mangent les rats.

Quand nous revenons dans notre petite chambre, quand je me couche avec l’homme de ma vie, j’ai l’impression que je suis presque heureuse. Cette fête de Noël était magnifique – surtout en comparaison de celle de l’année précédente, passée dans ma cellule. Je lui murmure :

– Je veux un enfant de toi.

– Comment ça, un enfant ? Tu sais bien que si je suis arrêté, je serai fusillé.

– Justement !

Je sens qu’il est très ému. Il m’expose ses dernières volontés.

– Si c’est un garçon, tu pourras l’appeler Jacques. Ainsi, il y aura au moins un Jacques dans la famille.

– J’espère que tu ne seras pas fusillé, mon chéri. Dans ce cas, cela fera deux Jacques. Je propose plutôt Jean-Jacques.

– Ah oui, bonne idée. Jean-Jacques, très bien... Si c’est une fille, que penses-tu d’Isabelle ?

1944. La dénonciation

Je suis sûre que je suis enceinte. Jacques se moque de moi.

- Au bout de trois semaines ? Tu ne peux pas encore savoir.
- Tu es médecin, mis je suis femme. Nous sentons ces choses.

Je décide d'aller voir mon amie Hélène en Normandie, afin de boire du bon lait et de manger des bons œufs pour mon futur bébé. Je supplie Jacques de ne pas sortir en mon absence, je demande à Tounia Kassar et Monette Meyerbeer de le surveiller, mais je sais bien qu'il n'en fera qu'à sa tête.

Je reviens de Normandie le samedi 20 janvier avec des trésors fabuleux : un lapin, de la charcuterie, du beurre, du fromage, des œufs. Quand j'entre dans notre chambre de bonne, mon cœur bondit dans ma poitrine. Non seulement Jacques est absent, mais du courrier s'est accumulé sous la porte, ce qui signifie qu'il est absent depuis plusieurs jours. Cette fois-ci, je ne vais pas attendre la police. Je range mes affaires dans ma valise et je pars à l'hôtel Trial. Depuis mon arrivée en France, c'est-à-dire depuis six ans, tous mes biens terrestres tiennent dans une valise. Quand j'étais en prison, Mme Trial l'a conservée. Elle garde toujours dans un placard la valise de Bernard Kohn, que j'ai apportée de l'hôtel Tournefort.

C'est seulement après la guerre que j'apprendrai ce qui est arrivé à Jacques.

Il parlait souvent des tableaux qu'il avait confiés à Marie-Louise Bossu.

– Si je pouvais récupérer un seul de ces tableaux et le vendre, nous aurions de quoi vivre confortablement pendant un an.

– Cela me paraît très imprudent. Tu m'as dit que son frère fréquente les Allemands. Je t'en prie, ne prends pas ce genre de risque !

Il avait honte de vivre à mes crochets. Toujours cette ridicule vanité masculine. Il ne voulait pas être le souteneur d'une gagueuse. Et puis, s'il fallait rester enfermé toute la journée, il préférerait louer un appartement plus grand. Il voulait acheter des livres, écouter la radio, fumer sa pipe, manger de la viande.

Dès que je suis partie en Normandie, il est allé dans un café et il a téléphoné à Marie-Louise. Elle a dit qu'elle s'était habituée à ces tableaux, qu'elle avait envie de les garder en souvenir de Jacques. Elle proposait donc de les acheter. Il était très content de lui. Il allait me prouver que j'avais tort de me méfier. Ils se sont donné rendez-vous le 17 janvier dans le grand café Dupont de la gare Montparnasse, où elle devait lui remettre l'argent. Elle est venue au rendez-vous avec la Gestapo.

J'ignore si elle l'a dénoncé par dépit amoureux, ou pour s'approprier les tableaux, ou les deux. Elle pensait peut-être : "Je ne l'aurai pas, mais ma rivale non plus." Elle avait dû souffrir quand il l'avait abandonnée brusquement. Il ne lui avait pas demandé pardon.

Ce qui est sûr, c'est qu'il ne lui avait jamais dit pourquoi il se cachait. Les Allemands l'ont torturé sans découvrir qu'il était le fameux terroriste "Jacques", sinon ils l'auraient immédiatement fusillé. Il a eu une idée qui lui a sauvé la vie : il a déclaré qu'il se cachait parce qu'il était juif. Au lieu de l'exécuter comme terroriste, les Allemands l'ont déporté à l'est.

Je mange le lapin (mon premier lapin !) et le reste avec Monette Meyerbeer à l'hôtel Trial. Mme Jeunesse, qui nous louait la chambre rue Saint-Amand, vient me voir.

– La Gestapo a enfoncé la porte et perquisitionné la chambre samedi vers midi.

– Et moi qui suis passé là-bas vers onze heures ! J'ai eu beaucoup de chance.

J'ignore comment Jacques a été pris. Monette me pose une question pertinente.

– Mais dis-moi, mon chou, comment la Gestapo a-t-elle pu trouver la chambre rue Saint-Amand ?

– Je n'en sais rien. Jacques est peut-être descendu faire un tour et il est tombé sur un contrôle de police inopiné. Il avait tellement envie de sortir... C'est un hussard polonais. Il rêve de galoper dans la campagne, d'escalader des montagnes, de traverser des océans. Alors tu penses, rester enfermé toute la journée, il était malheureux comme tout. Il voulait juste se promener un peu dans le quartier, donc il n'a pris aucune précaution. Il avait peut-être une lettre à notre adresse dans sa poche. Il n'est pas très soigneux. Quand j'allais chez lui boulevard Saint-Marcel, je rangeais toujours des quantités de papiers et d'objets qui traînaient. Pourtant, une femme de ménage venait plusieurs fois par semaine.

Monette Meyerbeer n'a plus de nouvelles de René Berger. Elle court dans tout Paris pour rechercher des informations auprès de résistants de divers réseaux.

– J'ai vu un gars qui te connaissait quand tu étais Jacqueline. Il sait que les Allemands ont arrêté Jacques. Il a entendu dire qu'ils l'ont déporté.

– C'est formidable. Cela signifie qu'il est encore vivant ! Tu sais, Monette, j'aimerais que tu me mettes en contact avec ce résistant. Je voudrais les aider de nouveau, si c'est possible.

C'est ainsi que je redeviens Jacqueline. Je sers d'agent de liaison ; je porte des messages et même parfois des armes.

Tounia Kassar vient souvent nous voir, ou bien nous allons lui rendre visite dans l'île Saint-Louis. Trois veuves... Moi, veuve et demie, puisque les Boches ont pris mes deux hommes. Ah, mais je porte un petit remplaçant dans mon ventre, une graine d'espoir, un enfant pour le temps de la paix !

Au début du mois de février, Monette Meyerbeer reçoit un mot de Grenoble. Les parents de René Berger l'informent qu'un cheminot leur a apporté un billet trouvé sur la voie : "Je pars pour une destination inconnue. Je suis en bonne santé. Ne vous inquiétez pas. René." Monette n'a plus rien à faire à Paris. Elle repart s'occuper des enfants cachés avec Wanda Warner.

Nous ne savons rien de ce lieu mystérieux vers lequel des wagons à bestiaux emmènent des milliers de personnes chaque semaine. Bernard Kohn m'en a parlé quand je suis allé le voir à Drancy. On entend les pires rumeurs : les Allemands déportent les juifs pour les laisser mourir de faim quelque part dans la steppe, à l'abri des regards. Les détenus de Drancy ont inventé un nom, *Pitchi Poi*, pour désigner le terminus du voyage. Peu après le départ de Monette, alors que Lonek Greif et René Berger sont

peut-être arrivés à Pitchi Poï, Tounia Kassar reçoit une carte d'Armand, son mari. Il se contente d'écrire : "Je vais bien. J'espère que nous nous reverrons bientôt." L'information principale, évidemment, c'est qu'il n'est pas mort de faim. La carte porte un beau cachet bleu marqué *Waldsee*, c'est-à-dire "le lac de la forêt", mais on distingue vaguement un autre cachet, à moitié effacé ou gratté. Un nom inconnu, aussi étrange que Pitchi Poï : *Auschwitz*.

Une barboteuse au point mousse

Vers la fin du mois de mai, je reçois une lettre, moi aussi : "Je séjourne chez des amis en Normandie, dans une ferme. Peux-tu m'apporter quelques vêtements ? Raymond." Je reconnais l'écriture de Bernard Kohn, mon mari. Il n'aurait pas besoin de cacher son identité si les Allemands l'avaient libéré ; je pense donc qu'il s'est évadé. Il donne l'adresse de la ferme, près de Rouen.

Je prends le métro jusqu'à la gare Saint-Lazare avec la valise de Bernard, que Mme Trial a ressortie de son placard. Je suis enceinte de cinq mois, gavée de pain et de pommes de terre, enflée comme une baudruche. Si de galants hommes ne m'aidaient pas à porter la valise, je serais bien incapable de monter les escaliers du métro. À la gare de Rouen, je prends un autocar. Ensuite, il me faut marcher cinq kilomètres jusqu'à la ferme. Je mets plus de deux heures. Je m'arrête constamment pour poser la valise et souffler un peu. Ma robe de femme enceinte est toute trempée... Je me souviens du jour où j'ai pris une douche sans enlever mon tailleur !

Bernard se met à pleurer quand il m'aperçoit. Je devrais peut-être dire : quand il aperçoit mon gros ventre.

– Tu es enceinte de Lonek Greif ?

– Il s'appelle Jacques, maintenant, et moi Jacqueline.

– Tu portes son enfant et son prénom ! C'est dur à accepter... Je suis allé voir Hélène, ce n'est pas du tout loin d'ici. Elle m'a dit que les Allemands l'ont pris... Lonek, ou Jacques. J'espérais que tu redeviendrais ma femme. J'ai eu la chance de réussir à me libérer, la vie me souriait, j'espérais que tout le reste s'arrangerait aussi.

– Pardonne-moi, Bernard.

J'essaie de le consoler, sans trop de succès. Le fermier, qui est résistant, l'emmène espionner une installation allemande pour lui changer les idées. Des rumeurs annoncent un débarquement imminent. L'armée allemande, ayant sans doute entendu les rumeurs, renforce ses défenses. Des avions alliés survolent fréquemment la Normandie et lancent des bombes qui tombent parfois sur les Allemands, parfois sur les pauvres Normands.

Je passe la nuit dans la ferme. Au petit matin, Bernard revient de son excursion. Je retrouve le Bernard que je connais, un brave garçon qui préfère voir le bon côté des choses. Il est malheureux de m'avoir perdue, mais content d'être vivant et libre. Il a beaucoup de choses à me raconter.

– Ils nous ont sortis de Drancy en octobre dernier. Ils ont installé un camp de concentration à Aurigny, une île anglaise qui se trouve au large des côtes de Normandie¹. Nous avons construit des blockhaus qui contiennent des canons monstrueux. Ils espèrent couler les bateaux anglais et américains quand ils s’approcheront des côtes françaises pour le débarquement.

– Moi je suis grosse et toi tu es tout maigre. Ils ne vous donnaient pas à manger ?

– Pas beaucoup. Déjà à Drancy, tu t’en souviens. En plus, à Aurigny, ils nous faisaient travailler comme des esclaves. Nous coulions du béton seize heures par jour, et parfois aussi toute la nuit. Les camarades mouraient de faim et d’épuisement. J’ai de la chance de m’en être sorti.

– Comment as-tu réussi à t’évader d’une île ?

– Le 10 mai, ils ont évacué le camp, parce que le chantier était terminé. Ils nous ont emmenés à Cherbourg en bateau, et puis ils nous ont mis dans le train pour nous transférer en Allemagne dans un autre camp. J’étais avec un copain menuisier, qui a réussi à emporter une petite scie. Personne n’avait envie d’aller en Allemagne, tu penses. Le train s’arrêtait souvent pendant des heures, parce que des avions bombardaient la voie. À un moment, mon menuisier a dit : “Eh, nous sommes tout près de chez moi !” Il a commencé à scier le plancher du wagon. Le train s’est immobilisé tellement longtemps que la nuit est tombée. Nous avons traversé le plancher sans faire de bruit et nous avons filé dans l’obscurité. Le fermier, ici, c’est le beau-frère de mon menuisier. Lui, le menuisier, il est resté deux jours, et puis il est reparti chercher sa femme et ses gosses à Rouen. Il reviendra demain.

Le fermier m’emmène à la gare en automobile. Je reprends le train. Je somnole dans la douce chaleur de l’après-midi de mai quand soudain, une cacophonie de crissement de freins, de cris, de vrombissement de moteurs d’avion et d’explosions me réveille. Pour la première fois depuis cinq ans, j’entends le bruit de la guerre ! Les passagers sautent par la fenêtre sans même attendre l’arrêt complet du train, ce qui est contraire au règlement. Ils dévalent le talus en courant. Certains tombent et roulent en boule. Je ne sais pas s’ils ont reçu des éclats d’obus ou s’ils ont simplement trébuché. Le bombardement dure une heure, mais il me semble que cette heure-là compte plus de minutes que les autres. Les passagers allongés dans l’herbe ne se relèvent pas tous.

Que faire ? Avant de prendre une décision, j’évalue la situation : “Avec ton ventre, Malvina, euh, Jacqueline... Sauter par la fenêtre, courir, tomber... Au fond, l’endroit le plus sûr, c’est ce wagon. Un abri en fer. Tu te souviens de l’époque où tu te penchais par la fenêtre pour affronter l’orage ?” Je ne me penche pas par la fenêtre. Je sors mon tricot, une barboteuse au point mousse pour mon bébé. Je pense à Schmidt, la gardienne qui m’a donné des aiguilles et de la laine. Le bébé gigote comme pour protester contre le bruit des explosions et les vibrations du wagon. “Tu as encore manqué une maille, Jacqueline. Il faut défaire la fin du rang et recommencer. Reste calme. Tu arrivais à

¹ Plus connue sous son nom anglais, Alderney.

tricoter dans le noir... Respire lentement. Bientôt, ils n'auront plus de bombes et ils arrêteront."

Avec tout ça, le train prend trois heures de retard.

La libération

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Le cœur empli par un formidable sentiment d'espoir, les Parisiens se redressent et osent sourire. Pourtant, l'armée allemande, massée derrière ses fortifications, n'a pas l'intention de battre en retraite. De terribles batailles se déroulent pendant tout le mois de juin.

Une visiteuse inattendue à l'hôtel Trial : Danka Müller. Nous ne nous sommes pas vues depuis que je suis revenue de Montpellier, quatre ans plus tôt. Elle ne ressemble plus à une jeune mariée timide, mais à une femme qui a vu beaucoup de choses.

– Malvina, c'est extraordinaire... Je ne savais pas que tu étais enceinte !

– Je m'appelle Jacqueline, maintenant.

– Mais oui. Des camarades me l'ont dit. J'ai appris, pour ton Jacques. C'est terrible...

– Je suis sûre qu'il est encore vivant. La guerre est presque finie. Les Boches ne vont pas résister longtemps aux Américains.

– En attendant, les troupes allemandes remontent vers la Normandie. Mon train a mis vingt-quatre heures pour venir de Lyon à Paris. Il s'arrêtait tout le temps pour laisser passer des convois militaires.

– Tu viens de Lyon ?

– Bronek est devenu cadre du parti. Il organise les jeunesses communistes à Lyon.

– Ah oui, je me souviens. Monette Meyerbeer m'a dit que vous êtes allés à Lyon après la mort de Leos Geist.

– Pauvre Leos ! Il est enterré là-bas, à Grenoble, sous son faux nom d'Yves Gauthier.

– Et sa sœur est morte aussi, sans doute.

– Oui, c'est bien triste. Mais dis-moi, la naissance, c'est pour quand ?

– Le 25 Septembre... si ma grossesse dure exactement neuf mois. Regarde, je suis énorme. Je ne mange que des pommes de terre.

– Écoute, tout le monde est si maigre, et toi tu as une mine resplendissante. Ne te plains pas !

– Il faudrait que j'aille chez Hélène pour manger des œufs et de la viande, mais ce n'est pas le moment de se promener en Normandie ! J'étais là-bas le mois dernier pour voir Bernard. Il s'est évadé de son camp ! Il s'est joint à un groupe qui se préparait en vue du débarquement. Ils veulent tendre des embuscades aux Allemands pour aider les Américains. J'espère que tout va bien pour lui...

– Vous êtes toujours mariés ?

– Oui, mais il sait que je vais vivre avec Jacques quand il reviendra.

Elle veut savoir comment j'ai rencontré Jacques, et la suite. Je lui raconte toutes mes aventures : mon arrestation, la prison, mes retrouvailles avec Jacques chez Tounia, sa disparition.

– Oui, Monette m'a parlé de cette Tounia. Elle a passé le réveillon de Noël chez elle avec Jacques et toi. Son propre ami, Pierre, a été arrêté.

– Je croyais qu'il s'appelait René.

– Pierre est son nom dans la Résistance.

– Et ainsi tu es membre du Parti Communiste, maintenant.

– Nous nous sommes engagés à Montpellier, en même temps que Leos. Bronek et moi, nous admirions déjà les communistes de loin quand nous étions en Pologne, parce qu'ils voulaient supprimer toutes les discriminations envers les juifs, comme ils l'avaient fait en Union Soviétique. Mais nous n'étions pas prêts à franchir le pas. Tu sais, la vie clandestine, la prison peut-être.

– Et Wanda ?

– Elle est "sympathisante", elle assiste à des réunions, mais Henek, un fieffé anti-communiste, l'empêche de s'inscrire.

Après avoir donné des tracts à un certain Gaby, elle repart à Lyon.

Les Alliés repoussent peu à peu les Allemands. Bernard Kohn tend plusieurs embuscades aux Boches et capture une Mercedes. Le 20 août, il voit passer les premiers soldats canadiens.

Le 25 août 1944, le général Leclerc et ses hommes entrent dans Paris. Tounia Kassar est venue déjeuner avec moi au Menhir. Je veux absolument voir l'armée de nos libérateurs.

– Viens, Tounia. Ils passent par l'avenue d'Orléans. Nous n'avons qu'à remonter l'avenue du Maine et nous y sommes.

– Tu es sûre, Jacqueline ? Tu peux à peine marcher.

– Tu me porteras s'il le faut ! C'est un événement historique. Nous ne pouvons pas manquer ça, tout de même.

Une foule immense se presse le long de l'avenue d'Orléans. Les gens s'embrassent et hurlent : "Vive la France ! Vive Leclerc ! Vive le général de Gaulle ! Vive la liberté !" Ils applaudissent tout spécialement les tirailleurs sénégalais, qui rient aux éclats de toutes leurs dents blanches. Les femmes sautent au cou des soldats. Tout le monde me félicite : "Votre bébé ne connaîtra jamais la guerre !"

Soudain, quelqu'un m'appelle.

– Mademoiselle Malvina !

Un homme au visage buriné sort des rangs et s'approche de moi en traînant légèrement la jambe. Viktor le boiteux !

– Je suis content de vous voir, mademoiselle. Vous aviez disparu.

– J'ai passé six mois en prison, et puis ils ont fini par me relâcher.

– Vous êtes enceinte ?

– Comme vous voyez. Je porte l'enfant de votre copain Lonek, sauf que maintenant il s'appelle Jacques.

– Il va bien ?

– Les Boches l'ont déporté, mais je suis sûr qu'il reviendra.

– Nous le libérerons bientôt. L'Allemagne est fichue.

– Cela fait longtemps que vous êtes soldat ? Vous étiez parti à Tarbes avec Renée, non ?

– Quand les Allemands ont occupé la zone libre, j'ai passé les Pyrénées. Renée est restée à Tarbes. Comme elle est française et catholique, elle ne risquait rien. Les Espagnols m'ont pris et m'ont mis en prison. J'y suis resté moins que vous. Au bout de trois semaines, les Américains ont donné de l'argent aux Espagnols pour qu'ils laissent les réfugiés français partir en Afrique du Nord.

– Vous venez d'Afrique ? C'est pour cela que vous êtes si bronzé.

– Nous nous sommes battus dans le désert en Tunisie. Et puis nous avons débarqué à Juan-les-Pins... Je vous quitte ; je dois rejoindre mon bataillon. Bonne chance pour l'accouchement !

Les alliés arrivent le lendemain. Simone Réti et Tounia Kassar hébergent deux immenses soldats américains dans l'île Saint-Louis.

Wanda Warner revient de Grenoble. Henek, le seul de nos hommes qui ne s'est pas engagé dans l'armée polonaise ou dans la légion étrangère en 39, vient de revêtir l'uniforme.

– Il est médecin d'un bataillon de FTP. L'armée de libération les a incorporés. Ils sont partis libérer Lyon. Tout le monde disait à Henek que c'était dangereux. J'ai peur, Malvina.

– Jacqueline.

– Oui, Jacqueline. Henek aussi a changé de prénom.

– Attends que je me souviene... Philippe Thomas ?

– Non, ça c'est fini. Il veut que je l'appelle Henri. Nous n'allons pas retourner en Pologne, tu comprends.

– S'il se bat avec l'armée française, il pourra obtenir sa naturalisation facilement.

– Ce n'est pas pour cela qu'il est parti. Il voulait participer à la dernière bataille. Vaincre un peu les Allemands, lui aussi. Venger tous les nôtres qui sont sûrement morts à Lwów.

Bernard Kohn imite Henri Warner. Il s'engage dans un bataillon formé de résistants étrangers et il part se battre du côté de l'Alsace. Je crois qu'il ne veut pas me voir accoucher.

Ses petits doigts si mignons

Danka, Bronek et Monette, revenus de Lyon et de Grenoble, s'installent à l'hôtel Trial. Le 22 septembre, j'invite Danka et Bronek Müller à dîner au Menhir. Vers dix heures du soir, je ressens des contractions douloureuses. Danka s'affole.

– Tu vas accoucher ? Il faut appeler un médecin tout de suite ! Bronek, fais quelque chose...

– Ne vous inquiétez pas. J'ai retenu une place dans une petite clinique tenue par des sages-femmes très gentilles, où Jacques envoyait ses clientes. C'est boulevard Arago, à un quart d'heure d'ici. Les contractions viennent seulement de commencer, cela veut dire que ce n'est pas pour tout de suite. Bon, je vais emporter ses barboteuses et ses brassières...

Nous marchons très lentement jusqu'à la clinique, et cela nous prend beaucoup plus qu'un quart d'heure. Danka et Bronek me soutiennent. La sage-femme qui nous accueille dit que ce sera pour le matin et me laisse seule dans ma chambre. Les contractions deviennent de plus en plus proches et douloureuses. Je me parle pour détourner mon attention : "Détends-toi, Jacqueline... C'est pour le matin... Pense à la Bolivie... Ne crie pas, surtout..." Je finis par appeler la sage-femme, qui me gronde.

– Il fallait m'appeler plus tôt !

Mon bébé naît une demi-heure plus tard – le samedi 23 septembre 1944 à quatre heures du matin. D'un seul coup, la douleur s'en va. Quelle sensation délicieuse ! C'est un garçon. La sage-femme le pose sur mon ventre. Il a bien profité de mon régime de pommes de terre : il pèse trois kilos huit cents. Sa tête s'orne d'une grosse bosse, mais l'accoucheur, prévenu par la sage-femme et arrivé en courant vers six heures, dit qu'elle partira bientôt. Je lui donne les prénoms Jean-Jacques et Adam, en souvenir du brave résistant polonais qui est mort dans mes bras sans avoir parlé. Je trouve qu'il ressemble à son père. "Es-tu sûre qu'il reviendra, Jacqueline ? On raconte des horreurs sur ces camps à l'est. On dit qu'ils tuent tous les juifs..."

Ma chambre d'hôtel est trop petite pour y mettre un berceau. Pour donner son bain au bébé, je dois remplir une bassine au robinet d'eau dans le couloir et la chauffer pendant au moins une heure sur un petit réchaud à alcool. Mme Jeunesse me trouve un petit rez-de-chaussée rue des Morillons, toujours dans le quinzième. C'est sombre et humide, mais j'ai une cuisine avec un évier et un réchaud à gaz. Et puis c'est encore moins cher que la chambre d'hôtel.

Danka, Wanda, Tounia et Monette ne se lassent pas de venir me voir, d'admirer mon bébé, de le prendre dans leurs bras, de l'embrasser.

– Regarde, il sourit...

– Il a l'air de nous comprendre.

– Ses petits doigts sont si mignons...

– Et ses petits chaussons !

– Jean-Jacques, Jean-Jacques ! Fais encore un sourire à tante Wanda !

Pendant cinq ans, elles ont renoncé à l'idée de devenir mères. Une mère avec un bébé ne pouvait pas s'enfuir, se cacher, survivre. Le regard de mon petit Jean-Jacques, ce regard tranquille et étonné qu'il pose sur le monde, réveille un désir refoulé au plus profond de leur cœur.

Je le déclare sous le nom Jean-Jacques Adam Kohn, puisque je suis encore mariée à Bernard.

Bronek devient rédacteur en chef de *Gazeta Polska*, un journal communiste destiné aux Polonais vivant en France. Il engage Danka comme maquettiste. Pour éviter de renforcer les préjugés des Polonais, qui croient que les communistes sont à peu près tous juifs, il change de nom. À Grenoble, les Müller s'appelaient Danièle et Alain Meunier. Maintenant, ils deviennent Danka et Bronek Mlynarz. Henri Warner, de passage à Paris entre deux campagnes militaires, se moque d'eux :

– Alors le résultat de toute cette guerre, c'est que les juifs n'osent toujours pas se montrer au grand jour !

– Le communisme fera disparaître l'antisémitisme, mais nous devons d'abord installer le communisme, même si cela suppose quelques sacrifices.

Les Russes ont libéré notre province. Les journaux commencent à publier des comptes-rendus. Les villages traditionnels juifs, que l'on appelait *Shtetl*, sont entièrement dépeuplés. Depuis des siècles, un habitant sur trois de Lwów était juif. Ces habitants-là, qui tenaient les commerces, qui étaient médecins ou avocats, ont disparu. Les Allemands les ont emmenés dans des camps, et puis ils ont détruit les camps avant l'arrivée des Russes, donc on ne peut pas savoir ce qui s'est passé. Les Warner, les Müller, Tounia, Monette, ont des parents, des frères, des sœurs, des oncles, des tantes, des cousins. Ils essaient de s'habituer à l'idée qu'ils ne reverront peut-être personne. Malgré moi, les gens que je connaissais à Lwów sont encore bien vivants dans ma mémoire. Chaque fois que je pense à mon père, à mes camarades de classe, à Kazik ou au directeur de la fabrique de cigarettes, je dois me dire : "Eh, mais tu oublies qu'ils sont morts !" De plus, nous savons que nous sommes folles d'espérer le retour d'Armand Kassar, René Berger et Jacques Greif.

Nous sommes tous devenus orphelins, mais nous avons traversé la guerre ensemble et nous sommes aussi proches que des frères et sœurs. C'est comme si nous avions fondé une nouvelle famille entre nous pour remplacer les familles disparues dans le cataclysme. C'est pourquoi nos querelles politiques ne risquent pas d'entamer notre amitié.

Moi aussi, je travaille pour un journal communiste, "Assistance française", comme secrétaire de rédaction. Wanda Warner devient conseillère juridique dans une association juive. Elle intervient quand un conflit oppose des juifs qui reviennent à des personnes qui occupent leur ancien appartement. Ensuite, Bronek lui confie la rubrique de la mère et de l'enfant dans *Gazeta Polska*. Comme lui, elle prend un pseudonyme polonais, Wojtowicz. Le responsable du parti au sein du journal l'examine pour voir si

elle a “bonne apparence”. Quand elle va dans le Nord pour interviewer une femme de mineur, elle doit passer pour une Polonaise catholique.

Wanda et moi, nous nous inscrivons au parti toutes les deux. Nous vendons l’Humanité-Dimanche ensemble. On nous confie une énorme pile de journaux, que nous vendons très facilement – car nous sommes redevenues les deux petites Polonaises, vives et joyeuses, que tous les hommes veulent séduire.

J’ai besoin de faire garder Jean-Jacques pendant que je vais travailler au journal. Mme Trial me recommande une femme qui ressemble à une bonne grand-mère et paraît avoir l’habitude des enfants. Elle vient tous les jours à huit heures du matin.

Je me lève à six heures pour préparer les biberons et les bouillies de mon bébé. Je donne à Jean-Jacques son premier biberon et je le change avant de le confier à la grand-mère. Je rentre à sept heures du soir. Je donne son bain à Jean-Jacques, je lave ses langes. Je me couche rarement avant minuit. Heureusement, un seul sourire de mon bébé suffit à effacer ma fatigue.

Vers la fin du mois de décembre, il fait très froid. La bonne grand-mère cesse de venir, car elle a peur de glisser sur le verglas. Chaque matin, j’emmène mon bébé et je cherche une concierge qui accepte de le garder. Je frappe à la vitre des loges, j’insiste, je supplie. Elle sont réticentes, parce que Jean-Jacques pleure beaucoup dès que je m’en vais.

1945. Jacques est vivant !

Le 27 janvier 1945, l’armée rouge, progressant dans la région de Cracovie, découvre un camp gigantesque près du village d’Oswiecim. Comme les Allemands ont annexé toute la province, ils ont donné au village un nom germanique : Auschwitz. Les soldats russes trouvent dans le camp quelques rescapés qui ressemblent à des momies ambulantes. Les témoignages de ces rescapés, rapportés par les journaux, confirment nos pires craintes : les nazis ont assassiné des millions de juifs de Pologne et des autres pays d’Europe. “Il faut que tu t’y fasses, Jacqueline : tu ne le reverras plus.” Je suis résignée à laisser s’éteindre la petite flamme d’espoir, fragile et vacillante, que j’ai entretenue à grand-peine jusque-là.

Le 10 février, on frappe à ma porte un peu après minuit, alors que j’étendais les langes de mon bébé pour les sécher. C’est Tounia Kassar.

– Jacqueline, Jacqueline, c’est extraordinaire. Jacques est vivant ! Je l’ai entendu à la radio polonaise ! J’écoutais la radio en espérant entendre des nouvelles d’Armand. Ils ont annoncé “le premier rescapé du camp d’Auschwitz, un médecin français d’origine polonaise.”

– C’était vraiment lui, tu es sûre ?

– J’ai entendu sa voix, je t’assure... Il a dit que les Allemands ont évacué le camp le 18 janvier, mais qu’il a pris le risque, avec quelques autres, de se cacher pour attendre

l'Armée Rouge. Les Allemands pouvaient faire sauter tout le camp, tu comprends. Il est sorti du camp avant les autres pour soigner un curé polonais. Il a expliqué que les Allemands tuaient les gens âgés, les femmes et les enfants avec du gaz. Les hommes jeunes étaient employés comme esclaves. Ils mouraient très vite de faim et d'épuisement. Lui, il a survécu parce qu'il a trouvé un poste de médecin à l'infirmerie du camp.

– Armand est médecin aussi. Il a sûrement survécu comme Jacques.

– Dieu t'entende ! A la fin, il a dit : "Si quelqu'un m'écoute en France, je le prie de prévenir Jacqueline Kohn que Jacques est vivant ! Je ne sais pas où elle habite, mais on peut s'adresser à l'hôtel Trial, rue Perceval à Paris."

Je suis très émue. Je pleure. Tounia aussi. Jean-Jacques se réveille et ajoute ses pleurs aux nôtres. Je l'embrasse.

– Ton père est vivant, mon bébé ! Il va revenir ! Tu le verras bientôt !

La radio émettait de Lublin, capitale provisoire de la Pologne. Les combats féroces qui se déroulent en Allemagne empêchent Jacques de rentrer. Je dois l'attendre patiemment.

Dans les semaines qui suivent, je reçois une centaine de lettres et de cartes de toute la France, envoyées par des gens qui ont entendu l'appel à la radio polonaise. Elles contiennent toutes les mêmes mots : "Jacques est vivant !"

Un vieil homme tout gris

Quand je rentre après ma journée de travail au journal, je suis épuisée. Pourtant, je dois encore passer de longues heures à m'occuper de mon bébé. Mes collègues disent que je me surmène et que si je ne me repose pas, je vais tomber malade. Même mon patron finit par remarquer mon état de fatigue. Il m'accorde une semaine de congé au début du mois d'avril. Je décide de partir chez Hélène en Normandie. Je pense que l'air de la campagne fera du bien à Jean-Jacques, qui a une petite mine. Il a été enrhumé plusieurs fois au cours de l'hiver. Comme il passe sa vie dans des loges de concierge très sombres, il ne supporte pas la lumière du jour.

Il est très content de découvrir les poules et les vaches. Dès le premier jour, ses petites joues reprennent des couleurs. Il est vrai qu'il se promène beaucoup – d'abord avec moi, ensuite avec Hélène. Elle rêve d'être maman à son tour, mais Jean-Pierre dit qu'ils doivent d'abord reprendre et achever leurs études de pharmacie.

Le troisième jour, le facteur m'apporte un télégramme. Tounia m'annonce que Jacques doit arriver à Paris le soir même. Je suis toute joyeuse. "Il est revenu ! Tu vas le revoir !" En même temps, je me lamente. "Quelle idiote tu fais ! Tu es partie au plus mauvais moment !" Je veux rentrer tout de suite, bien sûr, mais les trains sont encore rares. Jean-Pierre réussit à emprunter une voiture à des amis. Seulement, la guerre n'est pas finie ; il faut un laissez-passer et des bons d'essence. Je cours à la mairie et je

supplie les fonctionnaires de m'aider. Ils sont aussi serviables que le brave M. Mahé : j'obtiens mon laissez-passer et mes bons d'essence aussitôt !

Nous arrivons rue des Morillons vers minuit. Jean-Jacques, qui a dormi dans la voiture, ne comprend pas du tout ce qui se passe. De l'extérieur, j'entends déjà une multitude de voix, comme si une grande fête se déroulait dans ma chambre. En entrant, je vois Tounia, Simone Réti, Danka et Wanda, ainsi qu'une femme dont le visage ne m'est pas totalement inconnu. Un vieil homme est assis sur mon lit. Sa peau a une vilaine couleur grisâtre, sa bouche entr'ouverte lui donne l'air hébété, ses mains tremblent. Je crois reconnaître Milek Roth, qui paraissait plus vieux que son âge à cause des années passées en prison. Je m'apprête à dire : "Bonjour Milek", quand je comprends soudain... Je reconnais... Je me mets à trembler, moi aussi. Je n'ai plus la force de porter mon bébé. Je le tends à l'homme.

– Tiens, voici ton fils !

C'est un moment terriblement solennel et dramatique. Personne n'ose dire un mot. Le silence ne dure pas longtemps : dès que son père le saisit dans ses bras, Jean-Jacques se met à hurler et tout le monde rit !

Je reprends mon bébé et je le calme. "Toi aussi, Malvina, ton père t'a vue pour la première fois quand tu avais six mois. Tu te demandais sans doute qui était cet inconnu qui arrivait soudain dans ta vie. C'était l'autre guerre. Est-ce qu'il y aura toujours des guerres pour empêcher les pères de voir leurs enfants ?"

Tounia me raconte sa folle journée.

– Jacques est arrivé à Marseille hier soir. Il est revenu par Odessa, figure-toi. Comme il ne savait pas où te trouver, il m'a envoyé un télégramme chez Simone dans l'île Saint-Louis. Moi, après t'avoir envoyé le télégramme chez ton amie Hélène, j'ai eu l'idée d'aller voir boulevard Saint-Marcel. Je pensais qu'il serait content de rentrer chez lui, tu comprends. Là, j'ai rencontré madame...

Mais oui ! La femme dont le visage m'est familier, c'est Yanka, la Française qui a adopté un prénom polonais, l'ancienne amie de Jacques. Je l'ai vue le 31 décembre 1940, quand Jacques a fêté le réveillon boulevard Saint-Marcel, et puis en mai 1941, le jour où Henek Warner et Bernard Kohn ont été convoqués au commissariat. Comme elle connaît bien la concierge de l'immeuble, elle a pu reprendre l'appartement sans difficulté après la libération.

– J'ai pensé qu'il valait mieux l'occuper en attendant le retour de Lonek, sinon quelqu'un d'autre risquait de s'y installer. J'ai loué le bureau, la salle d'examen et la salle d'attente au Dr Rosen, un médecin juif qui a passé la guerre en zone libre. Je lui ai dit qu'il devrait partir le jour où Lonek reviendrait.

Tounia reprend son récit.

– Nous sommes allées toutes les trois à la gare de Lyon : Simone, Yanka et moi. Le train de Jacques était plein de soldats et d'officiers en uniforme. J'ai remarqué trois hommes habillés en civil. L'un des trois, c'était Jacques ! Tu sais, Yanka l'a reconnu avant moi. J'étais trop bouleversée. Je pensais à Armand... Il a demandé où tu étais,

Jacqueline. Nous avons pris un taxi jusqu'à l'hôtel Trial. Je savais que Wanda avait une clé de cet appartement .

Wanda se tamponne les yeux avec son mouchoir.

– Je lui ai dit que son fils est le plus beau bébé du monde ! Je tenais à venir ici pour t'attendre avec lui.

Jacques n'écoute pas nos bavardages. Sa tête tombe sur sa poitrine et ses yeux se ferment. Quand il commence à ronfler bruyamment, mes amies s'éclipsent sur la pointe des pieds.

Il se réveille plusieurs fois dans la nuit. Il veut me raconter son année à Auschwitz, mais il utilise des mots incompréhensibles : kapo, kommando, blockältester... Très vite, ses phrases s'embrouillent et il se rendort. Le lendemain, il n'arrive pas à se lever. Il passe la journée à décrire le camp par bribes et à somnoler.

Je vais boulevard Saint-Marcel. Yanka emballe ses affaires pour nous laisser la place. Le Dr Rosen, que je trouve très sympathique, s'apprête à partir, lui aussi.

– Je m'en vais quand vous voulez. C'est formidable qu'il soit revenu. Je trouverai un autre endroit pour exercer. Yanka m'a dit que si quelqu'un devait survivre, c'était lui. Un homme exceptionnel, si j'ai bien compris. Sa clientèle l'attend avec impatience !

– J'aimerais mieux que vous restiez un peu, docteur. Je crois que Jacques n'est pas encore en état de travailler. Il ne tient même pas debout. Il faut qu'il se repose, qu'il reprenne des forces. Si vous pouvez nous payer le même loyer que vous versiez à Yanka, cela nous permettra d'attendre qu'il se remette.

Nous nous installons donc boulevard Saint-Marcel. J'emporte ma valise et mon bébé. Jacques n'a pas de valise, évidemment. Le Dr Rosen occupe seulement les trois pièces professionnelles. Cela nous laisse deux chambres, la salle à manger, la cuisine et la salle de bains. Il y a encore une grande chambre et une chambre de bonne, mais elles sont remplies à ras bord par les meubles de la locataire précédente – qui a promis de les enlever.

Je donne à mon petit Jean-Jacques la plus belle chambre de l'appartement. À sept mois, c'est déjà un enfant très éveillé, qui paraît comprendre tout ce qu'on lui dit.

Jacques reste terriblement maigre. Sa peau n'est pas rose, mais grise. Il n'a plus de muscles. Il dort très mal. Il tient des propos incohérents au milieu de la nuit. Comme il a toujours aimé la mer et le soleil, je lui propose de prendre une semaine de vacances sur la Côte d'Azur.

– L'air de la mer te fera du bien. Nous trouverons un petit hôtel près de la plage.

– Comme tu veux.

Mme Georgeai, la concierge du 68, boulevard Saint-Marcel, me recommande une femme pour garder Jean-Jacques en notre absence. Wanda Warner et Tounia Kassar, qui se considèrent un peu comme ses marraines, me promettent qu'elles passeront le voir tous les jours.

Jacques dort beaucoup dans le train. Nous trouvons un hôtel près de Nice. Je pensais qu'il ferait encore une petite sieste après le voyage, mais pas du tout : il se met en maillot de bain tout de suite pour se baigner dans la mer.

– Tu es sûr ? Les gens ne se baignent pas au mois de mai. L'eau est encore froide.

– Bah, j'ai l'habitude. Au camp, j'ai creusé une piscine pour la Croix Rouge et je me suis baigné en septembre. Il gelait déjà.

Il parle beaucoup du camp, mais je n'y comprends rien. Pourquoi la Croix Rouge avait-elle besoin d'une piscine ? De toute façon, je n'arrive pas à discuter avec lui. Il ne m'écoute pas. Depuis son retour, il semble suspendu à mi-chemin entre le camp et notre monde ordinaire, de sorte qu'il m'échappe complètement. Je ne peux pas l'empêcher de plonger dans la Méditerranée s'il le veut. Je peux juste espérer qu'il ne coulera pas au fond de l'eau et qu'il n'attrapera pas une pneumonie.

Ce n'est pas lui qui tombe malade. Je reçois un télégramme de Tounia Kassar : "Jean-Jacques au plus mal. Reviens vite." J'ai très peur. Moi qui croyais que ma vie s'arrangerait... Je tente de me rassurer : "Ne t'inquiète pas, Jacqueline. Tu sais bien que Tounia s'affole facilement." Je n'ai pas besoin de rassurer Jacques, parce qu'il paraît indifférent aux événements qui se déroulent autour de lui. Nous sommes le 8 mai. La guerre vient de s'achever, les gens s'embrassent et dansent dans la rue, mais Jacques reste perdu dans ses souvenirs du camp.

Nous prenons le train dès le lendemain. Tounia Kassar nous explique que Mme Georgeai l'a appelée.

– J'ai trouvé notre petit Jean-Jacques dans un état inquiétant. Une forte fièvre, des vomissements... J'ai pensé à une sorte de choc nerveux, à la suite de ton brusque départ. C'est pourquoi je t'ai demandé de revenir. Je suis désolée d'avoir écourté vos vacances.

Quand il me revoit, Jean-Jacques pleure comme une madeleine. Ses grands yeux bleus emplis de larmes me reprochent ma cruauté : "Pourquoi m'as-tu abandonné ?" J'ai envie de pleurer, moi aussi.

Tout finit par s'arranger. Jean-Jacques redevient un gentil bébé, Jacques retrouve sa vigueur d'antan, l'ancienne locataire enlève ses meubles, le Dr Rosen rend à Jacques son bureau et sa clientèle. Nous engageons une bonne, qui emmène Jean-Jacques au jardin des Plantes tous les matins. Je suis quand même très occupée : tout en travaillant encore à mi-temps au journal, je m'occupe du secrétariat médical de Jacques.

Bernard Kohn, revenu d'Allemagne avec son régiment, entreprend une action en désaveu de paternité. Il a un bon alibi : en décembre 1943, il coulait du béton à Aurigny ! Nous divorçons sans difficulté. Peu de temps après, il rencontre une charmante jeune fille...

Jacques reconnaît son fils, mais nous ne pouvons pas nous marier tout de suite, parce que sa première femme conteste le divorce prononcé pendant la guerre.

Marie-Louise Bossu est arrêtée. Elle meurt de sa tuberculose deux mois avant son procès. Jacques n'a jamais retrouvé ses tableaux.

Le 25 décembre 1945, je donne naissance à un deuxième garçon, que nous nommons Noël. J'ai tout pour être heureuse : deux beaux enfants, un mari que j'aime, un grand appartement. J'ai l'impression que le destin, après avoir infligé bien des épreuves à Malvina, sourit à Jacqueline. Dès que Jacques gagne un peu d'argent, je commande à Mme Contini, la couturière du boulevard Edgar Quinet, un nouveau tailleur à la dernière mode et deux petites robes pour le printemps. Je fais couper mes cheveux. Je me regarde dans la glace et je me trouve très bien. Je ne pense plus à la guerre. Une nouvelle vie commence.

Postface de l'auteur

Quand j'étais enfant, j'ai souvent joué aux gendarmes et aux voleurs dans la cour de l'école. Les gendarmes attrapaient les voleurs et les mettaient en prison. Aller en prison, cela signifiait perdre. Pour punir les adultes qui se conduisaient mal, on ne leur infligeait pas des heures de retenue, mais on les emprisonnait. Une personne qui sortait de prison, ce n'était pas quelqu'un de recommandable. Pourtant, ma mère se vantait d'avoir passé huit mois en prison comme si c'était un grand honneur. Il est vrai que cela se passait pendant la guerre, une époque où tout était à l'envers.

Alors que j'avais cessé de jouer aux gendarmes et aux voleurs depuis longtemps, j'ai repensé à cette vieille histoire et j'ai demandé à ma mère de l'écrire pour ses petits-enfants. Elle a rempli un cahier bleu d'une écriture serrée. Elle était malade. Atteinte du même cancer que sa propre mère, elle est morte en 1978, à l'âge de soixante-deux ans. Je me suis inspiré du cahier bleu, que j'ai trouvé dans un tiroir après sa mort, pour rédiger ce récit.

Après la guerre, mes parents n'ont plus jamais utilisé les prénoms Lonek et Malvina, mais seulement Jacques et Jacqueline.

L'Europe en 1916



Au seizième siècle, la Pologne – qui est alors le plus grand pays d’Europe – décide que les nobles éliront le roi. Les nobles se réunissent pour voter, se querellent, forment des factions, demandent l’appui de puissances étrangères qu’ils paient en leur donnant des bouts de territoire. Au cours de la guerre de succession de Pologne (1733-38), par exemple, l’Autriche et la Russie soutiennent un candidat tandis que la France, la Suède et la Bavière en soutiennent un autre. En 1772, le premier partage de la Pologne réduit la taille du pays d’un tiers. C’est à cette date que la Galicie devient autrichienne. Le partage se poursuit en 1793 et s’achève en 1795. Napoléon crée en 1807 un Grand-Duché de Pologne qui disparaît en 1813. La carte ci-dessus montre les frontières entre l’Allemagne, la Russie et l’Autriche délimitées en 1815 au congrès de Vienne.

L'Europe en 1930



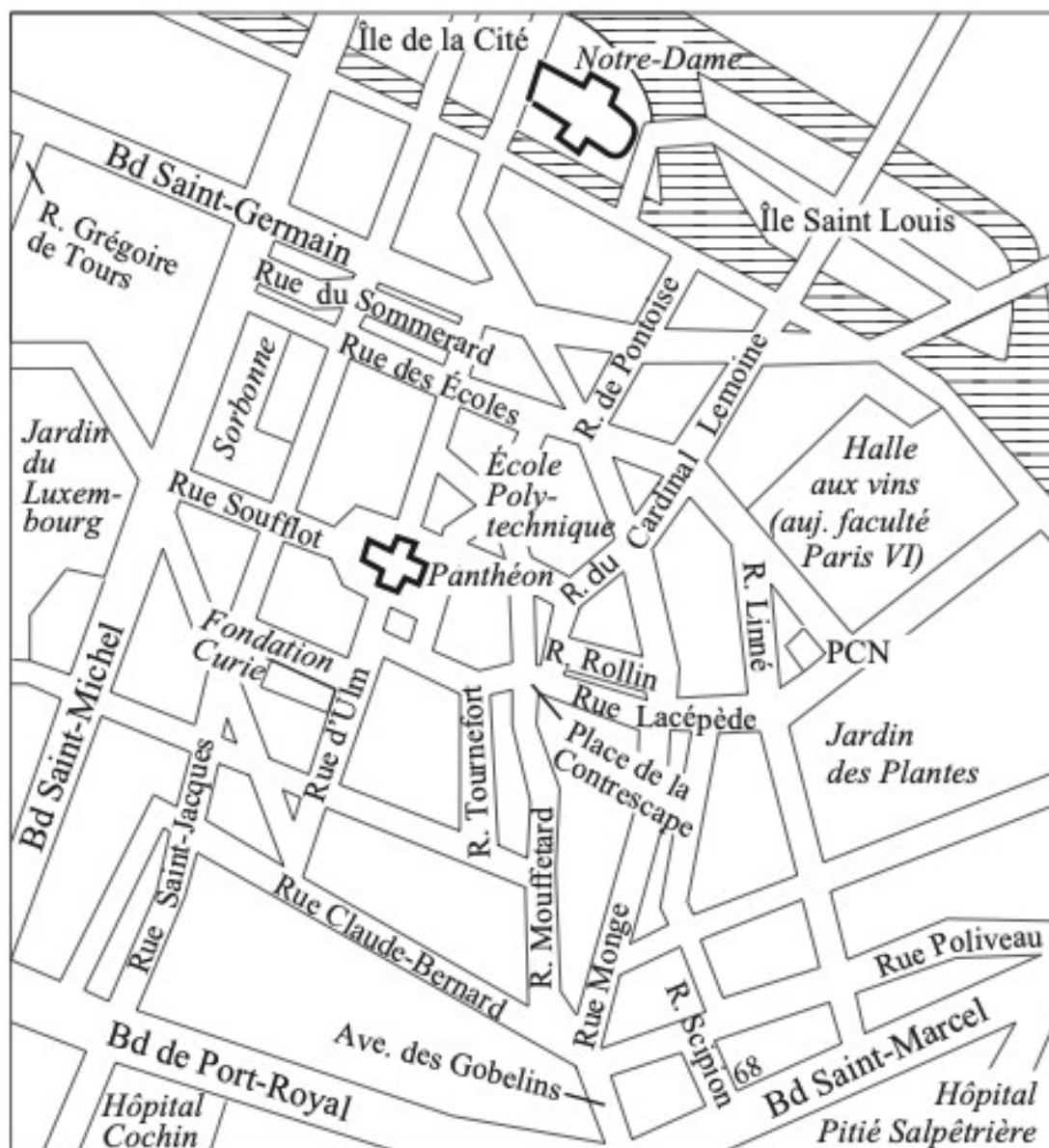
À la fin de la première guerre mondiale, l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman disparaissent, l'Allemagne rétrécit un peu et l'Autriche beaucoup. L'empire russe devient l'Union Soviétique ou URSS. De nouveaux pays naissent : la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Hongrie, et une Pologne qui va garder les frontières ci-dessus de 1918 à 1939. La ville de Tchernovitz devient roumaine et reprend son nom ancien de Cernauti.

L'Europe en 2000



Le pacte germano-soviétique de 1939 donne l'est de la Pologne, y compris la Galicie orientale, à l'URSS. Le grand Reich allemand colonise le reste de la Pologne. L'empire russe, ayant vaincu Napoléon, a pris le plus gros morceau de la Pologne en 1815. De même l'URSS, ayant vaincu Hitler, garde en 1945 l'est de la Pologne acquis en 1939 – ainsi que la Prusse orientale et la ville de Tchernovitz, devenue Chernivtsi . La province allemande de Silésie devient polonaise : on peut voir sur la carte que la frontière orientale de l'Allemagne s'est beaucoup rapprochée de Berlin. L'Union Soviétique a cessé d'exister en 1989, la Tchécoslovaquie en 1992 et la Yougoslavie à partir de 1992.

Le Quartier Latin vers 1930



L'École Polytechnique a déménagé à Palaiseau en 1992. La fondation Curie s'appelle aujourd'hui Institut Curie. Sa superficie est plus grande qu'en 1930.